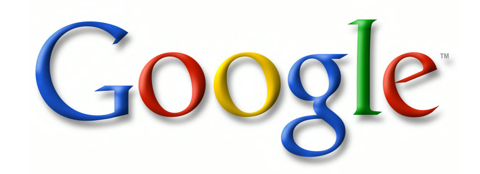
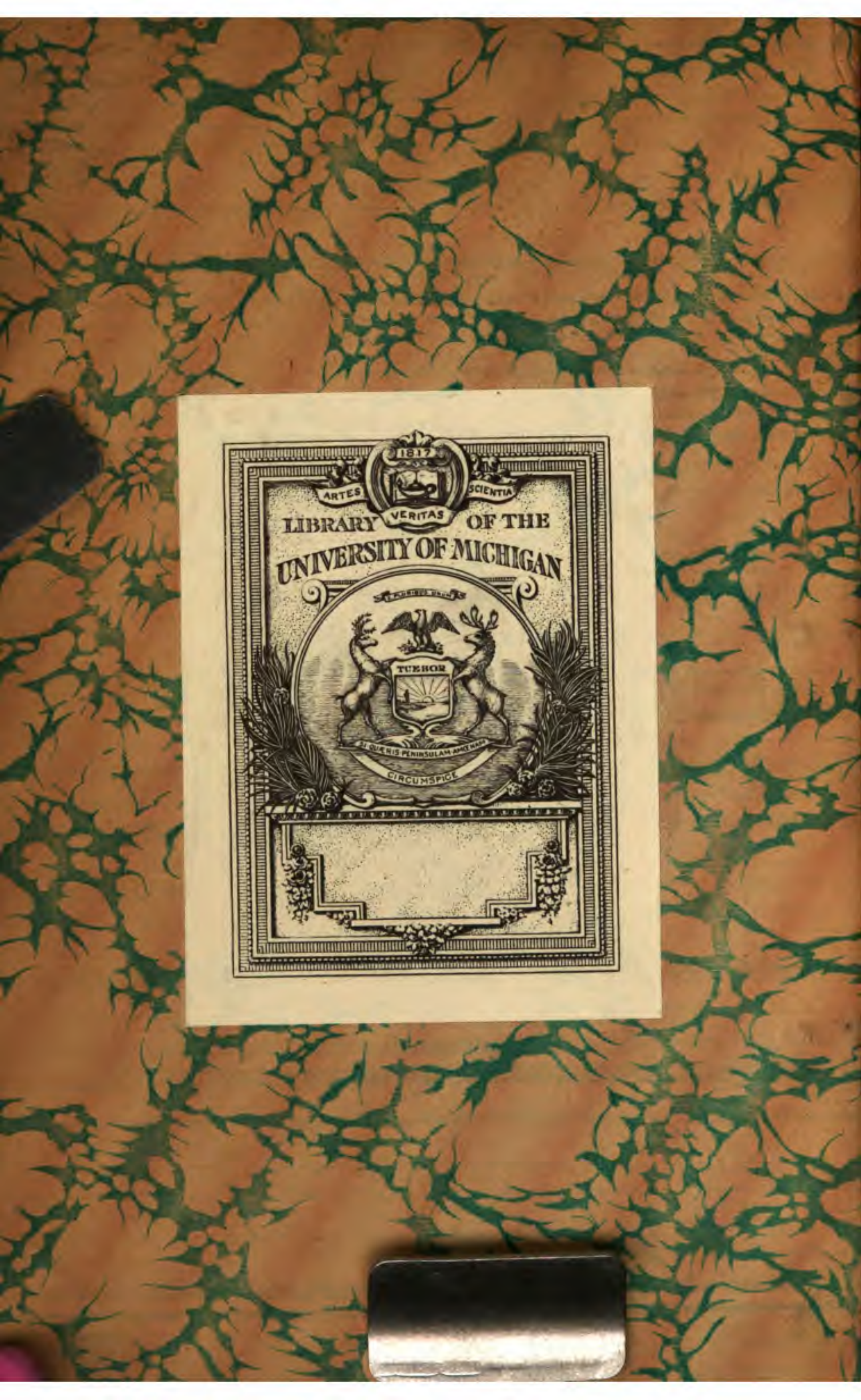

Google









VOYAGE A SAINT-LÉGER,

CAMPAGNE

DE M. LE CHEVALIER DE BOUFFLERS,

SUIVI

DU VOYAGE A CHARENTON,

Et de Notes contenant des particularités sur toute la famille Boufflers, des pièces inédites ou des lettres de Voltaire, Tressan, Delille, Montesquieu, Florian, La Harpe, Marmontel, etc., etc., etc.

PAR M. DE LABOUISSE.

A PARIS,

CHEZ C. J. TROUVÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES, Nº 16.

1827.

VOYAGE

A SAINT-LÉGER.

IMPRIMERIE DE C. J. TROUVÉ,
rue Notre-Dame-des-Victoires, n. 16.

VOYAGE

A SAINT-LÉGER,

CAMPAGNE

DE M. LE CHEVALIER DE BOUFFLERS,

SUIVI

DU VOYAGE A CHARENTON,

Et de Notes contenant des particularités sur toute la famille Boufflers, des pièces inédites ou des lettres de Voltaire, Tressan, Delille, Montesquieu, Florian, La Harpe, Marmontel, etc., etc., etc.

PAR M. DE LABOUÏSSE.

A PARIS,

CHEZ C. J. TROUVÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES, Nº 16.

1827.

O toi, qui ne peux concevoir
Ni les amans, ni leur ivresse;
Toi qui des pleurs d'une maîtresse
N'as jamais connu le pouvoir,
Pars!....

(Parny.)

AVERTISSEMENT.

Desmahis, qui, dans plusieurs épîtres, marche avec succès, quoique d'un peu loin, sur les traces de Voltaire; Desmahis a écrit le *Voyage d'Eponne*, digne, par la facilité qui y règne, de servir de pendant au gracieux modèle que Chapelle et Bachaumont nous ont laissé dans un genre très-agréable.

De Paris à Saint-Germain-en-Laye, j'ai parcouru la même route que Desmahis; mais je n'ai pas cru cette raison suffisante pour m'empêcher de peindre encore des lieux qui ont tant changé de face. D'ailleurs, dans ces sortes de badinages, chacun ayant des souvenirs différens et une autre manière de sentir, on peut s'exposer sans crainte aux périls de la concurrence.

Et pourquoi ne l'avouerais-je pas sans détour ? Lorsque j'écrivis cette bagatelle, occupé du soin de rendre mon absence utile à une épouse dont j'étais séparé, j'oubliai Desmahis et son charmant voyage, et les grâces de son pinceau. Je décrivis cette course, comme j'en avais déjà décrit quelques autres, pour satisfaire mon cœur, et faire partager mes distractions et mes plaisirs à celle dont la présence les eût rendus parfaits.

De tous mes *Voyages*, peut-être celui-ci est-il le plus gai. Si cela est, il doit se ressentir sans doute de l'influence du poëte que j'allais visiter. Sans m'en apercevoir, ma muse avait pris un peu de ce ton leste et cavalier qui le caractérise. Elle avait essayé de réunir, suivant l'expression d'un écrivain moderne (1), *quelques images poétiques et les sentimens du plus tendre amour à une*

---

(1) L'abbé Sabatier, de Castres.

morale utile sans être austère, voluptueuse sans être libertine, et philosophique sans être hardie ni indécente. Montaigne disait d'après Socrate : *O Dieu! que ces gaillardes escapades, que cette variation a de beauté!..... Il faut avoir un peu de folie qui ne veut avoir plus de sottise.* Ne trouvera-t-on pas l'excuse bonne, et ne me serai-je pas assez avantageusement placé, en me mettant sous l'égide de Socrate et de Montaigne?

Quant à ceux qui renouvelleraient le vieux reproche, que je chante toujours le même objet, que leur répondrai-je? Faites attention, leur dirai-je, à la date de l'ouvrage, et modérez-vous. Il y a long-temps que la saison des petits vers est passée pour moi. Si aujourd'hui j'avais à raconter une semblable promenade, il est probable que je l'écrirais différemment, que j'y mettrais d'autres peintures, que j'y ferais d'autres observations. Mes sentimens n'ont point changé; ils sont

toujours les mêmes; toujours je répète avec Voltaire:

> Je hais bien tout mauvais rimeur
> De qui le bel esprit baptise
> *Du nom d'ennui la paix du cœur,*
> *Et la constance de sottise.*
> Heureux qui voit couler ses jours
> Dans la mollesse et l'incurie,
> Sans intrigues, sans faux détours,
> Près de l'objet de ses amours,
> Et loin de la coquetterie!

Mais, je l'ai déjà dit; il y a plus de vingt ans que cet opuscule existe, et je ne le laisse paraître que comme un hommage à la mémoire de l'aimable poëte qui y figure, et qui daigna m'honorer de son amitié.

VOYAGE

A SAINT-LÉGER.

A MADAME

ÉLÉONORE DE LABOUÏSSE.

Paris, 19 juin 1805.

Dans cette immense capitale,
Où l'on est tout surpris d'entendre un troubadour
Chanter le légitime amour
Et la tendresse conjugale,
Oh! comme loin de toi, je regrette mes pas!
Lutèce est un séjour qui ne me convient pas.
Ce qu'on nomme plaisir n'est pour moi qu'un supplice:
Rivales du bouton par zéphir caressé,
Je vois briller *Armide* ou sourire *Circé;*
Et quand je puis voler de délice en délice,

Des regrets les plus vifs mon cœur est oppressé...
Pourquoi faut-il, nouvel Ulysse,
Que sur ces mers mon vaisseau soit lancé ?
ÉLÉONORE, ah! quand te rejoindrai-je ?
C'est le seul cri, le seul vœu de mon cœur !
Je cherche Ithaque et le bonheur;
Mais Ithaque est pour moi sur les bords de l'Arriége (1).

Cependant j'emploie mon exil du mieux qu'il m'est possible. Tout voir, tout décrire dans les momens de loisir que nos affaires me laissent, telles sont mes constantes occupations. En peut-il être pour moi de plus douces, que de chercher à te distraire, en trompant les ennuis de l'absence? — Je t'ai décrit précédemment les divers édifices qui ont mérité mon attention.

Ma Muse osa chanter les pompeux monumens,
Du moderne Paris superbes ornemens,
Qu'un grand homme éleva dans les jours de sa gloire.
J'ai peint ces lieux, si dignes de mémoire,

(1) Ces vers ont fait partie d'une élégie intitulée *les Regrets* : je l'avais composée de quelques fragmens empruntés à mes *Voyages*, que j'avais cru alors ne pas conserver. En les publiant, j'ai dû les rétablir à leur première place, ayant surtout le projet de supprimer cette élégie dans la nouvelle édition que je prépare des *Amours à Éléonore*.

Que Le Nôtre embellit pour charmer nos regards;
Ces lieux, où la sculpture, étalant sa richesse,
Des chefs-d'œuvre de Rome et de l'antique Grèce
Entoura ce palais où régnaient nos Césars;
Et ce dôme élégant, où les enfans de Mars
Reposent leur vaillance et leur mâle vieillesse,
Sous les nobles débris de ces drapeaux épars,
Dont la conquête illustra leur jeunesse!
Mais je vous quitte, intrépides vieillards,
Ainsi que vous, pépinière chérie
De ces héros, espoir de la patrie,
Et vous, jardins, augustes boulevards;
Je vais laisser vos élégans remparts
Pour accourir vers ces douces retraites,
Où vit paisiblement, entouré des beaux-arts,
Le plus aimable des poëtes.

J'avais promis d'aller à *Saint-Léger*. Le projet qui m'y attirait, la société que je devais y trouver, tout me faisait un devoir d'être exact au rendez-vous.

Boufflers l'a dit: *La vie est un voyage.*
Mais malgré moi je voyage toujours;
Heureux qui peut, au printemps de son âge,
Ne voyager qu'auprès de ses amours!

Tu sais que M. de Boufflers a l'intention de me confier l'édition de ses jolis opuscules (1). Je lui en ai montré plusieurs qu'il croyait perdus; madame de Boufflers a été bien aise de les retrouver. Un billet d'invitation nous avait annoncé, à M. Guillaume et à moi, que nous étions attendus à la campagne : je me munis aussitôt de mes manuscrits, et nous partons.

Monsieur Guillaume est un rival d'Étienne,
De cet habile et fameux imprimeur
A qui jadis certain joyeux rimeur
Dans ses rondeaux répétait cette antienne :
Monsieur Étienne, ah! ne m'imprimez pas!
Vœu que partout il rétractait tout bas.

Je ne le désapprouve point : ne ressemblons-nous pas tous à peu près au P. du Cerceau?

Le prédicateur en rabat,
Qui fait bâiller son paisible auditoire,
Maint Zoïle envieux, dont le caustique ébat
Est d'insulter aux filles de Mémoire,
Le procureur, le juge, l'avocat,

---

(1) Quelques circonstances empêchèrent l'exécution de ce projet.

Sottement fiers de leur fatal grimoire,
Et le poëte lauréat,
Qui chante une hymne à la Victoire;
Comme les plus grands de l'État,
Nous prétendons tous à la gloire.

Même les philosophes, qui traitent du mépris de la gloire, dit Cicéron, ne mettent leur nom à leurs écrits que pour rechercher ses faveurs. Ce M. Guillaume, dont il vient d'être question, tient chez lui des livres de toutes sortes.

Avec une franchise entière,
Il me dit : « J'aime les bons vers;
» Et je donnerais tout Lemière
» Pour une page de Boufflers. »

Peut-être l'éloge est un peu excessif; mais c'est un libraire qui parle, et ces gens-là n'aiment que ce qui se vend.

Bien mieux que tant d'écrits profonds,
Les bons mots qui courent la ville,
L'épigramme, le vaudeville,
Voilà les bons livres de fonds.

Pendant qu'il me faisait cette confidence, nous

sortions de Paris par la belle allée des Champs-Élysées. Autrefois,

Ce paradis portait le nom de *cours*.
Là, s'assemblaient des prudes très-humaines,
Et des amans dont les tendres discours
N'étaient qu'*ardeurs*, *transports*, *soupirs* et *chaînes*;
Là, se perdaient ces doux et vains propos
Qui font toujours le charme du jeune âge;
Souvent aussi, sous cet épais feuillage,
L'amour goûta les fruits de l'à-propos,
Et protégea quelqu'amante volage....
Tant le cruel se joue avec nos maux!

Cette légère peinture pourrait aussi convenir au *bois de Boulogne*, qu'on laisse sur la gauche, et dont j'ai fait mention dans ma *Promenade à Longchamps*. On n'en est séparé que par un mur de clôture.

C'est là que le dieu du mystère,
Dans mainte route solitaire,
Des amans égare les pas.
C'est là que les Amours.... Mais non : je dois me taire;
Ah! les Amours, pour moi, sont-ils où tu n'es pas?

C'est ce que je disais à M. Guillaume, qui n'a-

vait pas lu cela dans ses livres, mais qui admirait comme moi un charmant ermitage que nous découvrîmes non loin de la route. Habitation simple et modeste, elle ressemblait au *chalet* que décrit J.-J. Rousseau dans sa *Nouvelle Héloïse;* aussi je ne pus m'empêcher de lui adresser ces paroles :

Quel champêtre réduit, aux portes de Paris,
Vient étonner mes yeux et flatter mes esprits!
Ces entours si rians, ce rustique rivage,
Ce chêne et ce tilleul mariant leur ombrage,
Ce modeste jardin et ce fertile enclos,
Où croissent le platane et le hêtre sauvage,
Retraite des plaisirs, de la paix, du repos !....
Quel touchant souvenir se retrace à mon âme !
Dans un pareil asile, où régnait le bonheur,
Des plus chastes transports, de la plus vive flamme,
Naguère j'enivrais et mes sens et mon cœur;
Naguère aux rives de la Laure,
Dans ce *chalet*, où les Amours
Venaient en souriant auprès d'Éléonore,
De la plus douce vie embellir l'heureux cours,
J'éprouvais, dans les bras de cette enchanteresse,
Tout ce qu'on peut goûter, en ces aimables lieux,
De voluptés et de charme et d'ivresse;

Et je n'avais plus rien à demander aux dieux
Quand je pouvais jouir de toute sa tendresse.

Sans nous en apercevoir, nous voilà rendus à Neuilly, village considérable, où l'on m'a fait remarquer un beau pont, qui doit son origine à un événement dont les suites pouvaient être infiniment funestes pour la France.

J'en sais l'anecdote certaine :
Le riche financier et l'homme au havresac
Traversaient alors dans un bac
Les eaux bleuâtres de la Seine.

C'était une circonstance assez fâcheuse pour ceux qui étaient pressés; aussi, un beau jour,

Ce héros béarnais, qu'a célébré Voltaire,
Dans les murs de Paris s'en revenait joyeux,
Quand ses lestes coursiers, galoppant ventre à terre,
Précipitent dans l'eau ce roi victorieux.
A ce triste accident, plus prompts que le tonnerre,
Postillons, bateliers, comtes, ducs et barons,
Aspirent à l'honneur de sauver du naufrage
Le meilleur de nos rois, l'exemple des Bourbons.
Mais tandis qu'on s'empresse et l'entoure à la nage,
Les Nayades, sortant de ces humides fonds,
Le portèrent sur le rivage.

On ne tarda pas à faire construire un pont qui précéda celui qui existe : il était en bois; mais en ce temps-là, on ne se piquait pas de luxe, et Sully était économe. Henri IV lui-même n'eut jamais les goûts splendides de son petit-fils, Louis XIV, de glorieuse mémoire.

Le bon Henri, d'ailleurs, aimait trop ses sujets
Pour leur faire payer d'innombrables *budgets!*
Peut-être trop volage, il eut trop de maîtresses...
Mais quel homme est exempt de toutes les faiblesses?
Et combien de ses torts expiés par ce mot :
Je veux que mes sujets aient tous la poule au pot!

Non loin du pont, j'aperçus une jolie maison qui appartenait à M. de Saint-Foix. C'est sans doute dans cette retraite qu'il composa le *Sylphe*, l'*Oracle*, les *Grâces*. Au milieu de ces riantes perspectives, il ne pouvait avoir que de riantes idées.

Mais qu'aperçois-je à l'entour de ces rives,
Et quelles sont ces ombres fugitives?...
Serait-ce vous, ô Lafare! ô Chaulieu!
Vous, si chéris des nymphes du Permesse,
Et venez-vous retrouver en ce lieu
Les souvenirs d'une folle jeunesse?

Y venez-vous rêver aux jolis vers,
Brillans d'esprit, gracieux de mollesse,
Que vous dictaient les plaisirs, la paresse,
Et cet enfant que l'univers caresse
Comme le Roi de ce vaste univers?
Redites-les, ces vives chansonnettes :
En admirant vos ouvrages heureux,
Qui n'aimerait tant de peines secrètes,
Charme et tourment des cœurs bien amoureux?
Venez, venez, ingénieux poëtes,
Vous dont j'aimai le naturel charmant;
Enseignez-moi cet art plein d'agrément
Qui sait mêler à la philosophie
Les doux attraits d'un tendre sentiment,
Et les trésors qu'offre la poésie.

La route est toute bordée de vignes. On y découvre presque autant de rosiers que de souches; ce qui présente un beau coup-d'œil et un spectacle très-pittoresque.

La fleur brillante de Vénus
Unit son incarnat au pampre de Bacchus;
Et cet agréable mélange
Fait doublement chérir le dieu de la vendange.

J'aperçus dans une prairie des vaches tigrées qui paissaient fort tranquillement sous la conduite d'un pâtre jouant, à ce que je crois, de la flûte. Cette situation me rappela une églogue de Virgile, et je dis au berger :

Heureux Tityre, à l'ombre de ces hêtres,
Vous essayez sur vos pipeaux champêtres
De doux accords pour votre Amaryllis ;
Tandis que moi, loin de ma jeune épouse,
Errant au gré d'une étoile jalouse,
Je ne vois plus les champs et la pelouse,
Ni les bosquets par sa grâce embellis.

Tityre ne me répondit rien... Et nous voici à Nanterre. Ses gâteaux sont célèbres, je ne sais trop pourquoi ; mais ce fut à Nanterre que naquit la patronne de Paris.

La pastourelle, au printemps de sa vie,
N'eut que des goûts toujours simples et purs ;
A ses devoirs avec joie asservie,
Elle coula des jours long-temps obscurs.
On voyait sous ses doigts, exercés à l'ouvrage,
Rapidement rouler un docile fuseau,
Tandis que dans les champs qui bordent le rivage
Errait un paisible troupeau.

Mais qu'entreprends-je? quelle folle audace! Est-ce à moi à refaire les cantiques de mon grand-oncle (1)?

Ma voix et profane et légère
Exprimerait trop mal de pieuses leçons;
J'ai trop d'Ovide écouté les doux sons,
Et pour louer cette sainte bergère
J'ai trop chanté d'amoureuses chansons.
Sous les dômes touffus de l'ombre bocagère,
Hélas! comme elle il n'en est plus, dit-on;
Cette simplicité nous est trop étrangère;
Innocentes amours ne sont plus du bon ton!
S'abandonnant aux molles rêveries,
On n'en voit plus errer dans les prairies,
Comme autrefois aux rives du Lignon.
En vain la rose et son joli bouton
Chaque printemps nous offrent leur parure,
On n'en voit plus dans ce petit canton,
De ces bergers rivaux de Céladon;
On n'en voit plus... si ce n'est en peinture.

Mais me voilà bien loin, ce me semble, de cette

(1) Le P. de Latour, jésuite, auteur du seul recueil de cantiques qui ait mérité quelque réputation.

vierge à qui l'on a élevé une chapelle dans ces mêmes champs où elle gardait les brebis de son père. Nous courons toujours; la Seine nous suit, ou, si tu préfères, nous suivons la Seine.

Nos généreux coursiers, qu'un postillon criard
Presse du fouet et de sa voix altière,
Couverts d'écume et de poussière,
Font presque voler notre char.

Mais silence!!!

Respect aux morts! Oui, repose, ombre auguste,
O toi que le pouvoir rendit souvent injuste,
Toi qui fis cependant admirer tes travaux!
Mais réponds-moi : fallait-il, pour ta gloire,
Au triomphe de la victoire
Mêler le deuil des échafauds?
Repose cependant, honneur de ma patrie,
Repose en paix, toi qui par ton génie
Te fis absoudre de nos maux.

Tu dois reconnaître à cette simple apostrophe le personnage, ce cardinal de Richelieu si célèbre dans l'histoire. Puissent ses mânes ne pas s'indigner de ne voir désormais à *Ruel* que les vestiges de l'immense château qu'il y fit construire!

L'œil au loin recherche la trace
De ces murs, qui jadis cachant tant de secrets,
Enfermaient dans leur sombre masse
D'odieuses amours et de sanglans forfaits.
Un désert à présent occupe tout l'espace
Où régnait l'orgueilleux palais.

Il a jadis servi d'asile à un certain Zaga, qui se disait roi d'Éthiopie. Il était venu se réfugier en France; le cardinal de Richelieu lui assigna cette demeure. Et quand ce pauvre roi mourut en avril 1638, on grava sur sa tombe cette épitaphe bouffonne :

« Ci-gît le roi d'Éthiopie,
» Soit original, soit copie;
» La mort a fini les débats,
» S'il le fut ou ne le fut pas. »

Il ne reste plus dans ces lieux que des débris de ce grand monument, où des soldats errent comme des ombres.

Pipe à la bouche, l'arme au bras,
Parés de leurs neuves gibernes,
Et tout fiers de leurs vieux combats,
On les voit franchir à grands pas
Les décombres de leurs casernes.

Ils ont remplacé (et ils ne s'en doutent point), les satellites qui servaient de gardes, et quelquefois de bourreaux à ce cardinal-ministre, à qui succéda un autre ministre-cardinal.

Moins hardi, moins cruel, mais plus adroit peut-être,
Il fut aussi le tyran de son maître.
Richelieu foudroya ses nombreux ennemis,
Et sous ses lois il fit trembler la terre;
Tandis que Mazarin, plus souple et moins sévère,
Sut tromper jusqu'à ses amis.
Mais ils ont fui ces jours de deuil et de vengeance;
Du livre des vivans leur nom est effacé,
Leur pouvoir est détruit, leur triomphe est passé,
Et sur leurs froids tombeaux règne un morne silence.

Quoi qu'il en soit, ne nous arrêtons point; *Malmaison* se présente. C'est là que les Normands parurent en 1244; et comme ils répandirent partout la terreur et la mort, on appela cette grange *Malus partus, mala mansio.* Ce n'est plus aujourd'hui une vilaine baraque malsaine, sauvage et humide.

Qu'ils sont nombreux les changemens
Que produit sur le globe et le temps et la force!
Ces lieux où dominaient d'intraitables Normands
Sont soumis de nos jours à l'intraitable Corse!....

Quelle suite de contrastes! Cette retraite appartenait à madame de B... quand le plus brillant et le plus harmonieux de nos poëtes célébra ces ondes pures qui arrosent, en bondissant sur des cailloux, la belle allée de marroniers, dont l'étendue et l'épais ombrage se font également remarquer.

Dans ce beau parc chéri de la nature,
Le myrte de Vénus et l'amoureux rosier
Confondent leur parfum, et mêlent leur verdure
Au feuillage éclatant de l'orgueilleux laurier.
Le traducteur, l'émule de Virgile,
A chanté le *Ruisseau* qui coule à *Malmaison*.
Mais qui peut égaler les beaux vers de Delille,
Et s'exposer à la comparaison?

C'était alors l'asile des grâces; aujourd'hui cette pompe militaire, ces mouvemens, ces sentinelles, annoncent...

O Destin rigoureux, toi que chacun encense,
Quand tu veux déployer ta suprême puissance,
Pourquoi ne pas verser la coupe des bienfaits,
Sans y mêler encor des maux ou des forfaits?...

Taisons-nous cependant, la prudence en fait une loi!... d'ailleurs, nous voilà à Marly. Quelle superbe position!

Oh! comme ici les rimeurs *descriptifs*
Embelliraient ce frivole voyage
Des agrémens d'un vaste paysage!
Ils te peindraient d'innombrables massifs
D'acacias, et de frênes et d'ifs;
Ils te peindraient un odorant treillage
Toujours propice au tendre badinage,
Et ces transports et si doux et si vifs,
D'un tendre amant délicieux partage;
Ils te peindraient quelques bergers pensifs,
Soir et matin errant sur cette plage,
Où la bergère au svelte et beau corsage
Sait attirer leurs hommages craintifs;
Ils te peindraient cette fille peu sage
Allant parfois se cacher sous l'ombrage
De ces ormeaux qui couvrent le rivage,
Pour échapper aux regards attentifs
Des curieux qui peuplent son village;
Et ces oiseaux au superbe plumage
Qu'en ses filets l'oiseleur tient captifs;
Et ces coursiers et fringans et rétifs
Qui font rouler ce brillant équipage....
Ils peignent tout messieurs les DESCRIPTIFS.

Pour moi, je te dirai tout simplement qu'au

bas d'une cascade magnifique, élevée sur les jardins les plus somptueux, s'offre une Chartreuse isolée, qui domine une esplanade très-étendue, ornée de terrasses, de parterres et de bosquets. Plus haut, sur la cime de la colline, on voyait des arcades de verdure, et douze jolis bâtimens faisant allusion aux douze figures du zodiaque. Le palais du Soleil était placé au milieu... Hélas! que de regrets! il ne reste que les murs de ces anciens édifices. Ces belles créations du génie de Louis XIV ont presque entièrement disparu.

Ils régnaient sans rivaux sur le coteau fertile,
Ces pompeux monumens, ce riche péristyle;
Ils ne sont plus! quel dieu les a sitôt brisés?
Le temps n'a fait qu'un pas, je les vois écrasés.

Nous nous arrêtâmes à contempler cette superbe machine de Marly, dont Rannequin est l'inventeur. Il ne savait pas lire! A cette époque les arts n'étaient pas aussi perfectionnés qu'ils le sont aujourd'hui. La multiplicité des rouages qui faisaient l'admiration des ignorans, était précisément le plus grand défaut de cet ouvrage. On va le démonter pour le remplacer par un plus simple; les réparations qu'il faut y faire sont si considérables, que ce sera presque une économie. La moi-

tié du jeu de cette machine est arrêtée et rongée par la rouille; l'autre moitié a besoin du secours de plusieurs bras pour mettre en mouvement ses innombrables ressorts.

Quelle est donc l'audace infinie
De cet atome et faible et limité?...
En voyant ses travaux, on admire, on s'écrie :
Que l'homme est grand! quelle fécondité
Et de puissance et de génie!

Comme cette réflexion m'échappa tout haut; « A merveille! me dit mon compagnon de voyage; il me semble que vous étiez en train de faire une ode pindarique. — Une ode, moi! M. Guillaume, une ode! Je m'essaierais à suivre les traces de Pindare, quand j'ai bien de la peine à me traîner sur celles de Tibulle et de Properce! Que ne m'arriverait-il pas de funeste, si j'osais tenter une si folle entreprise? Ne savez-vous pas qu'il a averti à peu près ainsi les téméraires qui pourraient l'entreprendre :

L'audacieux qui veut suivre Pindare,
Semblable à l'imprudent Icare,
De sa chute célèbre illustrera les mers.
Tel qu'un fleuve orgueilleux qui tombe des montagnes,

Et fuit en mugissant à travers les campagnes,
Grossi par le tribut des monts et des hivers;
Tel Pindare, enfant de la gloire,
Précipite à grands flots les torrens de sa voix.
Soit qu'il élève aux cieux les héros et les rois,
Soit que des dieux vengeurs il chante la victoire,
Toujours fertile en prodiges nouveaux,
Sa lyre triomphante éclipse ses rivaux.
Si d'une épouse en pleurs il veut sécher les larmes,
Il redonne la vie aux morts,
Et pour le prix de ses accords
Il ne voit pas en vain renaître tant de charmes.

C'est Horace qui l'a dit, et pour couronner l'éloge, il déclare que les grands sujets l'effraient, et il se compare lui-même à l'abeille qui voltige sur les fleurs et les arbres qui embellissent les rivages de Tivoli. Ainsi faisons mieux qu'une ode, M. Guillaume; observons et rendons justice à cette singulière et merveilleuse machine. Quel délire extatique n'éprouve-t-on pas à l'aspect de ces leviers énormes qui se meuvent majestueusement et jettent une partie de la Seine à six cents pieds de haut; petit voyage qui doit étonner beaucoup les nayades de ces ondes paisibles; elles partent avec une extrême vitesse, et, conduites dans des ré-

servoirs à Saint-Cloud, Marly, Versailles, elles y jaillissent pour le besoin des pauvres et pour le plaisir des riches.

Mais est-ce que vous connaissez Pindare? dis-je à M. Guillaume; ce n'est pas cependant un chansonnier du Vaudeville. — C'est égal, me répondit-il, j'en ai entendu parler; au reste, ajouta-t-il, si vous ne voulez pas faire des *odes*, faites des *fables* pour la jeunesse, je les imprimerai; cela se vend bien, les fables sont à la mode. — La mode ne suffit pas, lui répliquai-je, pour assurer le succès d'une belle entreprise; et le souvenir de La Fontaine... — Vous épouvante, reprit-il aussitôt: cependant Lamotte d'abord, et une foule d'autres ensuite, ont-ils été arrêtés par cette modeste frayeur? — Je le sais; mais,

Rival heureux, du moins en espérance,
Du *fablier* par excellence,
Lamotte se montra jaloux
D'essayer tous les tons, de plaire à tous les goûts,
Et s'emparant du masque de la fable,
Sur les pas de l'*inimitable*,
Il fit la guerre au vice et s'amusa des fous;
Des fous, hélas! dont parmi nous
L'espèce est, dit-on, innombrable!
Qu'arriva-t-il? Qu'en son orgueil,

Sa muse, volage et coquette,
Fit échouer contre l'écueil
Ce beau caprice de sa tête.
Moi, par prudence ou par pudeur,
Je fais bien d'éviter une telle folie.
Chez lui, chaque pensée a moins de profondeur
Que le moindre bon mot, que la moindre saillie
Du *bonhomme*, chantant les belles et les Rois,
Et chez qui, sans effort, par goût comme par choix,
Raison à la grâce s'allie.
Et vous voulez que moi, chétif,
Qui pour un rien, pour une bagatelle,
Sens mon esprit à bout et Pégase rétif,
J'aille à mes chants d'amour devenir infidèle!
Non, non : mon faible luth toujours résonnera
Pour la beauté que je rendis sensible;
Et corrigera qui voudra
Ce pauvre genre humain toujours incorrigible.

Mais au moins, me dit-il complaisamment, faites quelque poëme. — Un *poëme!* grand Dieu! ce serait bien encore là une trop audacieuse entreprise et une plus grande faute.

C'est à Virgile, à l'égal des Homère,
De partager un laurier glorieux.

De l'aigle altier l'essor ambitieux
Ira sonder les plaines du tonnerre;
Mais près des eaux, sous des bosquets ombreux,
Doit voltiger le ramier de Cythère.
Anacréon, si constamment cité,
A-t-il redit la guerre et la victoire?
Il préférait une plus douce gloire.
Chantre brillant de la Beauté,
Poëte heureux, convive aimable,
Lycoris et la volupté,
Les jeux, les ris, le vin, la table,
Inspiraient son luth enchanté;
Tibulle en caressant Délie,
Catulle en flattant sa Lesbie,
Horace de Glycère apaisant la fierté,
Properce redisant les faveurs de Cynthie,
Calvus nous vantant Quintilie,
Volaient à l'immortalité,
Comme Boufflers en chantant la folie.

Cela dit, pour apaiser l'ardeur *imprimante* de M. Guillaume, ne traversons pas le village de Marly, sans remarquer le sommet de cette même colline, où se trouve l'aqueduc composé de trente-six arcades. — Vois-tu à peu de distance, ma chère

Éléonore, ce joli pavillon ? Il fut bâti en trois mois pour madame la comtesse Dubarry.

C'est le *pavillon de Luciennes.* Quelle situation ! que la construction en est belle ! Il était enrichi de tout ce que les arts avaient pu fournir de plus agréable à la maîtresse d'un roi puissant. Ah ! lorsque des Français-Vandales dégradèrent brutalement ses corniches, ses entablemens, ses bas-reliefs, ne conservant rien de tant de chefs-d'œuvre enfantés par les arts, de jaloux étrangers se saisirent des marbres, des bronzes, des peintures qui en faisaient l'ornement. La main de l'anarchie *a passé par-là.*

Bâtir est beau, mais détruire est sublime,

A écrit Voltaire. Nos modernes Brutus ont bien connu cet étrange *sublime ;* aussi l'intérieur de Luciennes est à présent tout en ruines.

En ce temps-là, c'était le temple
Des Arts, des Grâces, de l'Amour ;
Celle qui remplaça la belle Pompadour
Du plaisir y donnait l'exemple,
Et nombre de beautés l'imitaient à leur tour.

Je ne ferai certainement pas l'éloge de cette

Favorite, vantée par les uns, dépréciée par les autres.

Je sais fort bien tout ce que l'on publie
Contre ses goûts et ses faciles mœurs;
Elle était à la fois jeune, belle, jolie,
Et l'on sut l'entourer d'aimables séducteurs !...
Ah! par pitié pour ses longues douleurs,
Bornons-nous à gémir des écarts de sa vie.

C'est, je crois, dans l'un de ces délicieux vallons que devait être

Ce tranquille et riant séjour
Où, loin des rives de l'Afrique,
Dans un loisir tout poétique,
Parny, Bertin, Bonnard, chantèrent tour à tour
Sous les bosquets de *Feuillancour*,
La gaîté, les plaisirs et la liqueur bachique,
Et les malices de l'Amour.

C'est aussi non loin de là que Gabrielle d'Estrées avait une habitation que les dévastateurs révolutionnaires n'ont pas songé à détruire. Mais je n'ai pu la découvrir, ni M. Guillaume me la montrer.

Ce gros libraire, assez rempli de zèle
Pour mettre au jour force *almanachs* nouveaux,
S'informe peu si, près de ces coteaux,
Subsiste encor le toit de Gabrielle;
Qu'elle ait vécu plus tendre que fidèle,
Par sa beauté subjuguant tous les cœurs,
Cueillant partout des plaisirs et des fleurs,
Et des Amours se faisant une escorte;
Que Bellegarde eût part à ses faveurs,
Qu'il la trouvât aussi vive qu'accorte!...
Très-gravement, il me dit: « Que m'importe!
« Je ne fais cas que de nos bons auteurs,
» Et ne connais que ce qui me rapporte. »

Nous voyons toujours la Seine. Elle est bordée de corbeilles flottantes qui ressemblent beaucoup à celle où Moïse fut déposé sur le Nil. Elles sont arrêtées à des poteaux et cachent la richesse d'un grand nombre de pêcheurs. Ils y conservent les poissons qu'ils ont pris dans leurs filets.

Mais, à propos de filets, nous voilà à Saint-Germain-en-Laye, où madame Campan tient une maison d'éducation pour les demoiselles.

Là peut-être un Achille en un repos honteux
S'éloigne des combats pour suivre son amie,

Et trompant un cœur vertueux,
D'une feinte amitié flatte Déidamie.

Puisse cette crainte n'être qu'une erreur de mon imagination !!! Que n'ai-je eu assez de temps pour m'arrêter, je serais allé voir

L'aimable et jeune Félicie
Qui doit briller au milieu de ces fleurs,
Comme une marguerite, au sein de la prairie,
Du modeste bluet efface les couleurs.

Mais nous sommes si pressés! nous allons si vite! Cependant, quoique nous courions beaucoup, il y aurait de la maladresse à négliger de parler d'Henri IV, toutes les fois que l'occasion s'en présente. Le président Faucher alla lui faire sa cour à Saint-Germain : il espérait en obtenir quelque grâce. — Quand il arriva, on venait de poser un bas-relief dans une niche du château neuf, que le roi faisait construire sur la croupe de la montagne (1). Ce bas-relief présentait une empreinte qui, par un hasard singulier, ressemblait à Faucher. Ce prince lui dit : *Monsieur le président, j'ai fait mettre là votre effigie pour*

(1) Il a été démoli.

perpétuelle mémoire. Ce badinage excita la verve du magistrat, qui fit à ce sujet les vers suivans :

« J'ai trouvé dedans Saint-Germain
» De mes longs travaux le salaire ;
» Le roi de pierre m'a fait faire,
» Tant il est courtois *et hu*main :
» S'il pouvait aussi bien de faim
» Me garantir que mon image,
» Ah! que j'aurais fait bon voyage!
» J'y retournerais dès demain.
» Viens Tacite, Salluste, et toi
» *Qui as* tant honoré Padoue,
» Venez ici faire la moue
» En quelque coin ainsi que moi. »

Quelqu'une de ces bonnes âmes, dont le nombre foisonne dans les cours, se hâta de montrer au roi cette épigramme. Qu'en arriva-t-il? L'auteur fut-il exilé? Sa disgrâce fut-elle complète? Perdit-il sa charge? L'enferma-t-on à la Bastille?...... C'est le sort qu'il aurait eu sous Louis XI ou de nos jours : mais Henri IV, ce bon roi, à qui le franc d'Aubigné répliquait par cette singulière saillie : *Dormez, Sire, nous en avons bien d'autres à dire !* Henri IV sourit, il

trouva cette boutade aussi piquante que vive, et il *condamna* l'auteur à..... recevoir dix-huit cents francs de pension, et le nomma en même temps son *historiographe*.

Il voulait laisser à l'histoire
Sa franche et ferme austérité;
Car, qui jamais eut plus de gloire
Et craignit moins la vérité?

L'origine de Saint-Germain remonte au règne du roi Robert. Tu vois que cette jolie ville est assez antique. Il y a un château royal bâti par Louis VI, que *Charles V*, dit Christine de Pisan, *fit moult notablement réédifier*. François I[er] l'augmenta considérablement; Henri IV s'y plaisait beaucoup, et Louis XIV y naquit! Avec quel plaisir je serais allé visiter ce vaste édifice que d'illustres monarques habitèrent si long-temps, et cette terrasse de 1200 toises de long sur 15 de large, ouvrage de Le Nostre, une des merveilles créées dans *le grand siècle*, d'où l'œil découvre un lointain sans bornes, qui forme, dit-on, un tableau que rien n'égale; et cette immense forêt qui renferme une abbaye, fondée en 1644, par Anne d'Autriche (1), où de pieux solitaires éle-

(1) L'abbaye des Loges. Cette reine, que le factieux car-

vaient constamment leurs prières vers le ciel pour la prospérité de la France, de cette belle France, si heureuse alors et si bien gouvernée !... ainsi que ce modeste asile où Du Breuil, médecin, et Pechméja, homme de lettres, habitèrent et moururent ensemble; nobles amis dont le nom doit vivre à côté des noms révérés d'Oreste et de Pylade, d'Euriale et de Nisus; sans oublier la retraite des vertus, des grâces, de l'esprit, cet hôtel où le prince de Beauvau et son aimable compagne sont venus se réfugier après nos orages révolutionnaires, et y oublier tous leurs malheurs et toutes leurs pertes, en faisant des heureux, par les charités et les consolations qu'ils ne cessent de répandre autour d'eux.

Ici *Jacques second*, détrôné par Guillaume,
(Non par celui qui voyage avec moi,
Car pour jamais devenir Roi
Franchement il est trop bon homme);
Jacques, pour oublier les ruses du démon,
Et la perte de son royaume,
Allait souvent s'endormir au sermon.

---

dinal de Retz a calomniée, avait fait bâtir un pavillon dans une partie du jardin, où elle venait souvent passer plusieurs jours, loin du tumulte et de la pompe de la cour, dans le silence et le recueillement.

Cependant les torts de l'usurpateur Guillaume envers son infortuné beau-père ne m'eussent pas entièrement occupé. J'avais à rappeler des choses plus agréables.

Éléonore de Modène,
Épouse du roi détrôné,
Dans cette cour où Sévigné
De l'esprit était souveraine,
Par ce charme qui nous entraîne
Auprès d'un héros couronné,
Vint, contre le sort obstiné,
Réclamer ses secours en reine.

Louis XIV, n'écoutant que la gloire d'être utile à une illustre princesse, arma une flotte pour défendre ses justes droits; et ce grand roi,

Pour la soustraire à son malheur,
Prodigua, dans sa bienfaisance,
Tout ce que peuvent la puissance,
Et les trésors et la valeur.

Malheureusement les vents furent contraires, la tempête s'en mêla et l'usurpation fut accomplie!... C'est encore dans cet asile hospitalier,

Qu'émule heureux de Bachaumont,
Le confident de Gnide et de Cythère,
Près de Chaulieu, du vieux Saint-Evremont;
Admis aux jeux du double mont,
Aux échos de ces bois, racontait sans mystère
Tous les hauts faits du volage Grammont,
Du *Bélier*, *mon ami*, transcrivait les sornettes,
Le faisait *commencer par le commencement*,
Et se moquait très-joliment
Des romanciers et des poëtes
Qui n'avaient pas son agrément.

J'aurais bien voulu aller parcourir la forêt où il dut être tant de fois inspiré; mais, attendu par un autre Hamilton, je me voyais forcé de saluer Saint-Germain au plus vite. Toutefois,

Au souvenir de *Philibert*,
En m'éloignant, mon œil avide,
Vers ce beau lieu d'arbres couvert,
Cherchait l'énorme *pyramide*,
La fontaine au *cristal limpide*,
Le vif *pinçon*, le *berceau vert*,
Et cette beauté si timide,
Mais fière et fraîche comme Armide,

Fille du fameux *Parabert*,
Qui descendait de *Dagobert*,
Et n'était qu'un simple druide,
En art magique fort expert;
Suivant la chronique embellie
Que traça, tenant dans sa main
Tous les grelots de la Folie,
Le poëte de Saint-Germain,
Et de l'aimable *nymphe Alie*,
Et de *Moulineau* l'inhumain,
Et de *Fleur-d'Épine* accomplie;
Quand sur ces rivages charmans,
Léger et gai comme Pétrone,
Il écrivait ces beaux romans
Où de l'auteur de la *Matrone*
Il rappelait les agrémens
Et la muse vive et bouffonne.
Mais jamais *Alie* à mes yeux
N'offrait sa figure angeline,
Son air doux, son port gracieux;
Lorsqu'un citadin curieux,
En s'approchant de ma berline,
Me dit d'un ton fort sérieux :
« Là-bas, au fond de la colline,
Dans ce séjour délicieux,

Chez un auteur ingénieux,
Alie est devenue *Aline*.
Mêmes charmes, même gaîté,
Même humeur naïve et polie,
Si bien qu'à l'esprit enchanté
Pour les grâces, pour la beauté,
Aline n'est qu'une autre *Alie*. »

Je le remerciai de son explication, et nous poursuivîmes notre route. — Nos chevaux volaient; en un clin-d'œil nous fûmes arrivés. La maison de M. de Boufflers est simple et commode; en y entrant, je me rappelai cette inscription de madame de Bourdic-Viot :

« On ne connaît ici que l'amour et l'étude :
» Fuyez, oisifs! fuyez, indifférens!
» Ne tentez pas l'accès de cette solitude
» Sans y porter un cœur ou des talens. »

C'est ainsi que M. Arnault a si bien dit :

« Trop heureux dans la solitude
» Qui peut parler de son loisir
» Entre la paresse et l'étude,
» L'espérance et le souvenir!
» Qui, les yeux ouverts, y sommeille,

» Et surtout en ferme l'abord
» A l'ennuyeux qui nous endort,
» A l'importun qui nous éveille. »

Watelet ne s'exprima pas mieux dans cette charmante inscription placée dans un bosquet du *Moulin-Joli :*

« Consacrer dans l'obscurité
» Ses loisirs à l'étude, à l'amitié sa vie,
» Voilà les jours dignes d'envie :
» Être chéri vaut mieux qu'être vanté. »

M. de Boufflers pense de même, et l'on pourrait encore lui appliquer ces quatres jolis vers de M. Luce de Lancival :

« Ici, dans un calme enchanteur,
» Le cours de mes beaux ans tranquillement s'achève :
» Autour de moi, dans moi, rencontrant le bonheur,
» Ou je le goûte ou je le rêve. »

M. de Boufflers a pour promenade un enclos qu'il fait cultiver avec soin. Dans la maisonnette, meublée élégamment, il a placé quelques gravures. Neuf d'entre elles représentent les Muses;

elles doivent encore se croire sur le Parnasse. J'ai osé consacrer un distique à chacune; toi qui leur ressembles, tu les verras avec indulgence.

Mais auparavant permets-moi de te parler de leur origine; peut-être qu'en une telle rencontre, grâce à l'à-propos, cette petite digression ne te déplaira point. Pausanias et quelques auteurs anciens rapportent que leur nombre fut d'abord moins considérable. Il n'y avait que *trois* Muses sur le Parnasse : MÉLÉTÉ, MNÉMÉ, AOEDÉ; « c'est-» à-dire (suivant l'explication de l'abbé Barthé-» lemy, illustre ami du chevalier de Boufflers), » la *méditation* ou la *réflexion* qu'on doit ap-» porter au travail; la *mémoire* qui éternise les » faits éclatans, et le *chant* qui en accompagne » le récit. A mesure que l'art des vers fit des pro-» grès, on en personnifia les caractères et les » effets. Le nombre des Muses s'accrut, et les » noms qu'elles reçurent alors se rapportèrent aux » charmes de la poésie, à son origine céleste, à » la beauté de son langage, aux plaisirs et à la » gaîté qu'elle procure, aux chants et à la danse » qui relèvent son éclat, à la gloire dont elle est » couronnée. » L'abbé Barthélemy a expliqué ainsi dans une note les noms qu'on leur donna : « ERATO signifie *l'aimable;* URANIE, *la céleste;* » CALLIOPE peut désigner *l'élégance du lan-* » *gage;* EUTERPE, *celle qui plaît;* THALIE, *la*

» *joie vive*, et surtout celle qui règne dans les » festins; MELPOMÈNE, *celle qui se plaît aux* » *chants;* POLYMNIE, *la multiplicité des chants;* » TERPSICORE, *celle qui se plaît à la danse;* » CLIO, *la gloire.* » — Mais Barthélemy n'a pas raconté comment eut lieu l'augmentation du nombre; voici de quelle manière cette révolution arriva, d'après Varron : Les habitans d'une ville voulurent mettre dans un temple d'Apollon les statues des trois Muses, qu'ils desiraient être d'une grande beauté. Ils chargèrent trois fameux sculpteurs de cet ouvrage, afin de pouvoir choisir sur les neuf statues qu'ils feraient les trois plus parfaites. Quand elles furent finies, elles se trouvèrent toutes d'une beauté si achevée, que les connaisseurs n'osèrent en choisir ni en préférer aucune, de sorte qu'on les plaça solennellement dans le temple. Lélio Géraldi a découvert dans un ancien distique que la ville dont il vient d'être question était Sycione, que les neuf statues étaient d'airain. Il nomme aussi les trois sculpteurs qui les exécutèrent : *Cephisodote, Strongylion* et *Olympiosthènes*. Ainsi les Muses furent neuf; et Hésiode leur donna les noms qu'elles portent, et qui indiquent les sciences et les arts auxquels elles présidaient. On prétendit qu'elles étaient filles de JUPITER et de MNÉMÉ ou MNÉMOSYNE; on les peignit jeunes, belles, modestes, vêtues

légèrement et avec grâce, le front couronné de roses ou de palmier, ou même quelquefois surmonté de diadêmes. — Cette tradition me plaît davantage que celle de Diodore, qui prétend seulement qu'Osir, aimant beaucoup la musique, avait toujours à sa cour des musiciens, parmi lesquels on distingua neuf jeunes filles, que les poëtes, pour lui plaire, adoptèrent dans leurs chants et invoquèrent. — D'un autre côté, les Grecs choisirent aussi neuf poëtes lyriques pour présider à ces divers genres. Ces poëtes étaient : *Stericore*, *Ibicus*, *Baccihilide*, *Simonide*, *Alcée*, *Alcmon*, *Anacréon*, *Pindare* et la fameuse *Sapho*; quelques-uns ajoutèrent *Corinne*. — Héraclide et Varron, à leur tour, attribuent l'invention de la poésie à neuf autres poëtes dont voici les noms : *Amphion*, *Linus*, *Athedonius*, *Philémon*, *Ephore*, *Orphée*, *Thomiris*, *Musée* et *Eumolphe*. — En vérité, j'en rougis pour notre sexe, mais il se montra trop souvent jaloux des qualités du vôtre, et il se plut trop à vouloir en usurper les aimables prérogatives. Les usurpations m'effraient!... — Quoi qu'il en soit, voici une imitation de l'idylle où Ausone (1) caractérise les neuf aimables Muses :

---

(1) Je ne transcris pas ici le texte d'Ausone, idylle xx; il est inutile. Ce poëte latin, notre compatriote, chargé des

Uranie, embrassant mille mondes divers,
De son hardi compas mesure l'univers.
Clio, des noms inscrits au temple de mémoire,
Sillonne en traits de feu les marbres de l'histoire.
Tenant en main le sceptre, et l'œil trempé de pleurs,
Melpomène des rois exprime les douleurs.
Pour corriger les mœurs, la légère Thalie
Prend le masque enjoué de l'aimable Folie.
Euterpe, modulant des sons harmonieux,
Enchante par sa voix les héros et les dieux.
Terpsicore, réglant les pas et la cadence,

---

dépouilles des Grecs, a mis à contribution, dans cette rencontre comme dans plusieurs de ses autres pièces, leur *Anthologie*, qui mérite si bien ce joli titre. En effet, la première idée de son petit ouvrage se trouve dans ce recueil, liv. Ier, chap. 67, ép. 22. Il a été imité par Ant. Baïf, Ch. Perrault, Danchet, d'Agneaux et Gouges de Cessières. J'ai recueilli leurs imitations dans les *Œuvres choisies d'Ausone*, destinées à servir de pendant aux *Épigrammes choisies d'Owen*, par feu M. de Kerivalan. In-18. Lyon, 1819; dans les *Amusemens philologiques, ou Variétés en tout genre*, par G. P. Philomneste. In-8°. Dijon, 1824, l'un des plus curieux, des plus variés, des plus piquans *anas* qui existent. Le docte M. Gabriel Peignot m'a fait l'honneur de préférer ma version à celles des autres, et de la citer avec éloges. Le suffrage de cet homme de mérite m'a flatté infiniment.

Sait l'art de marier la musique à la danse.
En vers gais ou plaintifs, ERATO, des amans
Célèbre les plaisirs ou pleure les tourmens.
POLYMNIE a du geste enseigné l'éloquence,
Et fait de la parole une noble puissance.
CALLIOPE, prenant un vol audacieux,
Redit les fiers combats de la terre et des cieux.

Tels sont les attributs de chaque Muse; mais comment pourrais-je parvenir à peindre avec assez de justice, de grâce et de vérité, l'APOLLON qui les préside?

Ce *chevalier* à la démarche leste,
Qui si gaîment chansonna ses amours,
Vit retiré dans cet asile agreste;
Poëte aimable, et, qui plus est, modeste,
Près de sa femme il passe d'heureux jours,
Et si nul souvenir funeste
N'en vient jamais troubler le cours,
C'est que les champs offrent toujours
A ses goûts un plaisir céleste,
Qui vaut bien l'intrigue des cours.

Dans un groupe fait par un artiste habile, l'Amitié est représentée enchaînant le Temps.

M. de Boufflers a placé au bas ces vers heureux :

« O divine Amitié, le Temps qui nous outrage,
» Loin de briser tes nœuds, les serre chaque jour;
» Veux-tu donc toute seule avoir cet avantage ?
» Et ne diras-tu point ton secret à l'Amour ? »

Un peintre, inspiré par ce joli madrigal, a fait un tableau qui pare le salon, où l'on voit l'Amitié pressant dans ses bras un Amour qui vient de déposer ses ailes sur son autel. Pendant que ces deux nouveaux amis se caressent, (et gare les méprises!) le Temps les enchaîne avec une faveur de couleur bleue, qui est la couleur de la fidélité. Cette composition est aussi gracieuse qu'ingénieuse. Mais l'Amour et l'Amitié dans les bras l'un de l'autre, sein contre sein, joue contre joue... cela est bien délicat! et peut-être la situation est-elle un peu dangereuse :

Je le croirais volontiers pour la Dame,
S'abandonnant sans crainte et sans détour.
Qui sait! bientôt certaine vive flamme
Peut amener mollement doux retour;
Car l'amitié, souvent près d'une femme,
N'est qu'une feinte de l'Amour.

J'eus le plaisir de rencontrer chez M. de Boufflers

Ce *papillon*, cet aimable *serin*,
Des contraires bel assemblage,
A qui Voltaire adressa son hommage,
Qui sut jouir du plus brillant destin,
Et qui plaît au soir de son âge
Comme il plaisait à son matin.

Ce *papillon* pour qui Moncrif composa la jolie chanson qui commence ainsi :

« Qui par fortune trouvera
» Nymphes dans la prairie;
» Celle qui tant plus lui plaira
» Tenez, c'est bien ma mie, etc. »

(Merc. de France, déc. 1767, p. 67.)

N'est-ce pas t'avoir nommé madame de Saint-Julien, que *l'ermite de Ferney* appelait *le papillon-philosophe?* elle est encore *papillon* et bien plus *philosophe* que jamais. Je l'en félicite; car sans doute la philosophie la console de n'être plus le papillon d'autrefois. — O femmes qui ne vous occupez que des frivolités du luxe et de la mode, pensez-y bien, cet exemple est bon à suivre.

L'étude à votre esprit donnera plus de grâce,
Et l'esprit seul a des attraits constans.
L'âge vient, la beauté s'efface;
A la beauté succèdent les talens.
Si votre teint a pour quelques instans
Le doux éclat et des lis et des roses,
Songez au Temps qui détruit toutes choses.
Où ne trouve-t-on point l'empreinte de ses pas!
J'ai vu mourir ces fleurs dans la journée écloses,
Ce chêne antique a subi le trépas!!!...

« Je suis envieux, disait Montaigne, de ceux » qui se savent resjouir et gratifier en leur besogne; » car c'est un moyen aysé de se donner du plaisir, » puisqu'on le tire de soy-même. » Et en effet, Montaigne a souverainement raison :

De l'esprit et du cœur les différens plaisirs
Sont vraiment de tout lieu, de tout temps, de tout âge;
Délices du beau sexe, et passe-temps du sage,
Ils font fuir nos chagrins et charment nos loisirs.
Dans le fracas du monde et dans la solitude,
En ville, aux champs, partout compagnons de nos pas,
Ils ornent nos discours, animent nos repas,
Et joignent mille fleurs aux doux fruits de l'étude.

Je ne sais, ma chère amie, par quel caprice d'imagination, ces réflexions et ces conseils se sont trouvés au bout de ma plume.

Éléonore, eh! que t'importe l'âge?
Tu ne dois pas redouter l'avenir;
L'esprit partage-t-il les rides du visage?
Et les vertus du cœur peuvent-elles vieillir?

M. de Boufflers a épousé la veuve du comte de Sabran. Elle est mère de l'infortunée madame de Custines, à qui elle adressa, pendant le règne de la terreur, cette romance si touchante, dans le langage vieux et naïf de Cl. Marot:

« Est bien à moi, car l'ai fait naître,
» Ce beau rosier... (plaisirs trop courts!)
» Il a fallu fuir, et peut-être
» Plus ne te verrai de mes jours.

» Beau rosier, cède à la tempête,
» Faiblesse désarme fureurs:
» Sous les autans courbe ta tête,
» Ou bien c'en est fait de tes fleurs.

» Etais ma joie, étais ma gloire,
» Et mes soucis et mon bonheur;

» Ne péris pas dans ma mémoire ;
» Ta racine tient à mon cœur.

» Bien que me fis, mal que me causes,
» En ton penser s'offrent à moi ;
» Près de toi je n'ai vu que roses,
» Ne sont qu'épines loin de toi.

» Rosier, prends soin de ton feuillage,
» Sois toujours beau, sois toujours verd,
» Afin que voye après l'orage
» Tes fruits égayer mon hiver. »

Madame de Boufflers est très-aimable ; elle s'appelle Éléonore comme toi ; elle fait aussi de jolis vers (je viens de t'en donner la preuve), et n'a que le tort de ne pas vouloir les montrer. En voici d'autres qu'elle m'a laissé transcrire :

« Pourquoi l'amour est-il donc le poison,
» Et l'amitié le charme de la vie ?
» C'est que l'Amour est fils de la Folie,
» Et l'Amitié fille de la Raison. »

Cette pièce est charmante ; cependant, n'en déplaise à l'auteur, je dois trop de reconnaissance

à ce dieu bienfaisant, pour le laisser calomnier sans essayer de le défendre.

Non, l'amour n'est pas un *poison*,
Il est plutôt le *charme de la vie*,
Puisque souvent aux jeux de la *folie*
Il sait allier la *raison*.

M. Elzéar de Sabran compose de très-jolis vers comme sa mère, et comme elle, il les garde soigneusement dans son portefeuille. De son côté, M. de Boufflers montre des scrupules sur les badinages de sa jeunesse, qu'il voudrait faire oublier.

Veut-il proscrire cette *Aline*,
Au visage si beau, si doux,
Qui ne fut point mangée des loups,
Si j'en crois sa muse badine?
Veut-il proscrire ces chansons
Qu'inspira la délicatesse,
Douces et charmantes leçons
D'urbanité, de politesse?...

J'ignore quel est son étrange projet, mais je sais que je me trouvais entouré de riches avares. Heureusement madame de Boufflers tient à la

conservation de leurs ouvrages. Je lui demandai pourquoi elle ne s'occupait pas des siens? — « Entre deux hommes qui en font d'aussi aima- » bles, me répondit-elle, on m'accuserait de me » servir de leur plume, si je ne les cachais pas; » mais je voudrais qu'ils publiassent les leurs. » — De sorte, répliquai-je, que vous voilà forcée de vaincre la modestie de l'un et les regrets de l'autre.

Alors que dans nos anciens jours,
Au sein de la belle Provence,
Nos bons aïeux les troubadours
Chantaient leurs naïves amours,
Les ris, les tournois et la danse,
Dignes pontifes du plaisir,
Les vit-on, dans leur inconstance,
De leur bonheur se repentir?

J'ignore pourquoi M. de Boufflers semble honteux de sa célébrité. *Rougir d'écrire, n'est-ce pas rougir de penser et d'éclairer son siècle?* disait sensément le cardinal de Bernis. Pourtant ce n'est pas qu'il se montre effrayé des sévérités hostiles de quelques critiques, qui, n'ayant des droits à aucune gloire, n'épargnent aucune réputation; s'il se rend justice, il doit savoir que

l'envie ne ternira jamais l'éclat de ses charmans opuscules.

« Les ternir! non : les serpens odieux
» Parmi les fleurs nouvellement écloses
» Sifflent en vain : les œillets et les roses
» Charment-ils moins l'odorat et les yeux? »

Les plus légères faveurs rendent heureux le véritable amour. De même la gloire se contente des plus petites bagatelles, quand le dieu du goût les lui présente. Anacréon est célèbre auprès des Grâces, pour avoir chanté les jeux et les fleurs du printemps. M. de Boufflers n'est pas tout-à-fait Anacréon. Si de pareilles comparaisons pouvaient être parfaitement justes, il serait plutôt notre Catulle : c'est la même gentillesse d'esprit, et parfois la même licence.

Doué d'une facile verve,
Il n'eut jamais recours à l'art;
Sa Muse, en dépit de Minerve,
N'employa ni voile, ni fard,
Et malgré son peu de réserve,
Nous plut sans blesser le regard.

De sévères censeurs blâmeront peut-être ses

crayons trop légers. Pour moi, sans vouloir être son juge, je t'avouerai mes regrets de ce qu'il ne s'est pas constamment livré à un genre qui lui valut de si doux succès. S'il n'avait fait que la prose d'*Aline* et son *voyage en Suisse*, je lui pardonnerais ses excursions dans les domaines de la prose; mais des discours bien graves sur le *libre arbitre*, sur la *vertu*, sur la *sagesse*, sur la *raison*:...

« Point de *raison*,
» C'est du poison,
» Monsieur, qu'on vous demande. »

Aussi je lui dis franchement:

Dans tes vers délicats on ne voit pas d'ombrage,
De zéphir amoureux, de paisible bocage;
Tu laissas à Moschus célébrer les troupeaux,
Et la fraîcheur du soir et le chant des oiseaux;
L'idylle eut peu de prix pour ton humeur volage;
Mais galoppant et *par monts et par vaux*,
Dispersant tes loisirs et crevant tes chevaux,
On te vit près du sexe illustrer ton jeune âge;
Comme Alcibiade adoré,
Tu séduisais par d'aimables folies
Des Corinnes, des Aspasies,

Et des duchesses fort jolies...
Mais serais-tu dégénéré?
Transfuge de Cythère, aujourd'hui sans scrupule
Tu briserais la lyre de Catulle!...
Quoi! d'Apollon tu dédaignes les fleurs!
Sur le Pinde, Boufflers, reviens, reviens encore
Jouir des dons que t'ont fait les neuf Sœurs,
Doux trésors réunis dans ton Éléonore:
Comme la mienne, elle est reine des cœurs.
Quitte les froids sentiers de la métaphysique,
Et viens cueillir les roses du printemps;
Que les plaisirs remplissent tes instans.
Qu'apprenait-on jadis dans le Portique?
De tristes vérités qui troublent le bonheur:
Elles ne valent pas les charmes de l'erreur,
Ni le délire poétique.

Il me répondit en souriant, à peu près comme il le fit autrefois à une jolie épître du chevalier de Bonnard:

« Vous me rappelez d'anciens torts;
» Et ce que j'y vois de plus triste,
» C'est, quand je suis l'objet de vos charmans accords,
« *Que je me sens battu par mon panégyriste.* »

Ah! M. le chevalier, lui répondis-je, *vous ne serez jamais battu par personne.* Hélas! il n'en était rien, et ce n'était malheureusement de sa part qu'une politesse. Mais avant d'aller plus loin, il faut que je te rapporte une anecdote curieuse. Tu connais ses couplets gais et malins sur sa grave ambassade auprès de la *princesse Boursouflée.* Cette princesse était madame Christine, abbesse de Remiremont, de la maison de Lorraine, qui reçut avec beaucoup de hauteur M. de Boufflers, chargé de la féliciter. Dans son dépit, notre poëte-ambassadeur fit contre elle une jolie chanson, que d'Aquin de Château-Lyon, de compilante mémoire, s'empressa d'insérer en partie dans ses *Étrennes d'Apollon.* Un journaliste, obligeant-maladroit ou malin, cita la pièce. Cela fit du bruit, les connaisseurs applaudirent, les gens de goût accordèrent leur suffrage; mais la famille de la princesse se plaignit, et l'ambassadeur-chansonnier, pourchassé près d'une cour inexorable et sévère,

Pour prix du beau compliment
Que laissa courir sa plume,
Ne gagna qu'un très-gros rhume,
Et perdit son régiment.

Il se consola de cette disgrâce en faisant des vers, des voyages et des portraits.

Tu connais son excursion en Suisse ; je ne sais si ce fut sur la route qu'il adressa cet impromptu à une jeune femme qu'on accusait de quelques mensonges :

« On vous accuse de trahir
» La vérité, mais c'est pour rire :
» Vous aimez trop à l'embellir
» Pour ne pas aimer à la dire. »

Il fit aussi ce quatrain, qu'il plaça au bas du profil d'une autre dame :

« On ne voit, si l'on y prend garde,
» Qu'un des côtés de sa beauté ;
» Mais celui dont on la regarde
» Est toujours le plus beau côté. »

M. de Boufflers fut surpris du grand nombre de pièces inédites que mes relations m'ont procurées. Il en reconnut plusieurs et rejeta le reste ; mais je crois que sa mémoire le trompe, et qu'il en a refusé quelques-unes qui appartiennent à sa jeunesse brillante et voluptueuse. — « Je préfère » en agir ainsi, me dit-il, parce qu'il est plus » honnête de perdre son bien que de prendre » celui d'autrui. »

Ah! repris-je aussitôt, que de nombreux revers
S'il fallait observer cette loi des apôtres!
S'il fallait que chacun rendît le bien des autres,
Combien d'auteurs y perdraient tous leurs vers!

La conversation fut extrêmement piquante; mesdames de Saint-Julien et de Boufflers y brillèrent singulièrement. J'adressai à cette dernière ce petit impromptu :

Me voilà donc à *Saint-Léger!*
Où je cherchais l'Esprit, je rencontre les Grâces;
Mais comme entr'eux ils savent s'arranger,
Les Grâces et l'Esprit suivent toujours vos traces :
Aucun talent ne vous est étranger.
Oui, vous avez tous les moyens de plaire;
Vous charmez l'oreille et les yeux.
En vous apercevant, moderne Deshoulière,
J'ai dit : *Mon voyage est heureux!*
Je venais saluer ce poëte fameux
Qui, sur un luth facile, ingénieux,
Célébra tour à tour Aline, Ismène ou Laure;
Je viens; je vois paraître une autre ÉLÉONORE!...
Ah! je ne croyais point qu'on en pût trouver deux.

Ce qui t'étonnera surtout, parce que je ne

m'attendais pas à rencontrer ici un pareil tableau, c'est que j'ai cru voir Philémon et Baucis dans leur temple. Ce leste *chevalier*, si errant, si aimable, si volage, est devenu le meilleur des époux, comme il était jadis le plus léger des amans; de sorte qu'il peut dire aujourd'hui ce que je t'ai souvent répété du fond du cœur:

Dans une imprévoyante et fragile jeunesse,
L'*Amour* séduit sans peine, il promet des plaisirs;
Il enchante les cœurs qui goûtent son ivresse;
Mais a-t-il comblé vos desirs,
Le remords vient, le charme cesse.
L'*Hymen*, plus pur dans son ardeur,
Et non moins vif dans ses chastes faiblesses,
Aux doux transports des plus tendres caresses
Joint tout le calme du bonheur.

On fit ensuite quelques lectures. J'entendis avec beaucoup de satisfaction une *comédie* de M. de Boufflers, composée à la cour de Prusse. Elle renferme un éloge allégorique du prince *Henri*, de ce prince célèbre que Voltaire appelait *le Condé de Rheinsberg*, et pour qui madame Éléonore de Boufflers a rempli ces jolis bouts-rimés:

« La raison de chacun est chez vous en..... *ôtage;*
» Vous joignez les talens aux vertus des.... *héros;*
» Des grands hommes passés vous avez l'... *héritage,*
» Ce siècle-ci n'est plus que celui des...... *zéros;*
» Dans le conseil des rois, votre...... *prépondérance*
» Aurait plus fait que le......... *canon;*
» Dans les camps, le soldat déplore votre.... *absence,*
» La Victoire pour vous n'aurait jamais dit... *non.*

Lorsque, dans son émigration, M. de Boufflers se réfugia dans cette cour, qui fut pour lui si accueillante et si généreuse, il se présenta librement en frac à une fête que donnait le héros de Rheinsberg. Le prince ne se formalisa point du peu d'élégance de son costume; mais un de ces hommes qui font toujours passer les riches broderies avant le mérite, lui en ayant fait un reproche, il répondit par cet impromptu :

» Ces lieux du bon goût sont l'asile,
» J'y vois des habits d'or tissus;
» Pour moi, qui n'ai plus deux écus,
» Lorsqu'un sort funeste m'exile,
» Je parais à la cour d'Achille
» Avec l'uniforme d'Irus. »

Cette charmante excuse dut être infiniment

goûtée par un prince qui savait apprécier tout ce qui était spirituel et délicat. Dans une autre rencontre, le même prince ayant brûlé les basques de son habit en se chauffant contre une cheminée, nôtre poëte lui dit :

« Qui vous verra, prince, verra dans peu
» Que votre habit a vu de près le feu,
» Mais par derrière, et c'est la preuve en forme
» Que ce n'est pas votre habit uniforme. »

M. Guillaume écoutait, tout ébahi, cette foule de jolies choses qu'il doit faire imprimer chez notre célèbre Didot. Pour le charmer davantage, je proposai de réunir les œuvres de la mère et du fils. Madame la marquise de Boufflers a montré dans les modestes essais de sa plume beaucoup de précision, de justesse et de charmes. *Peu de personnes*, disait La Harpe, *ont mis dans leurs bagatelles une tournure plus piquante.* En 1764, il parut un ouvrage intitulé *les Passions*, auquel on prétendit qu'elle avait eu beaucoup de part. Cela n'est pas étrange ; qui peut mieux peindre que vous ce que vous exprimez si bien ? *La passion de l'amour surtout est rendue dans ce livre d'une façon neuve, et avec toutes les grâces particulières à une femme douée d'un génie cultivé et de la plus belle âme.* Je n'ai jamais lu

cette brillante production, à laquelle un écrivain contemporain rendait cette justice; mais je connais plusieurs de ses opuscules, tous pétillans de saillies et d'esprit. J'en avais rassemblé un grand nombre, je les montrai, et je commençai mes lectures par *le Tableau des mœurs du siècle* (du temps de Louis XV), que madame de Boufflers appelait par plaisanterie *son Poëme épique.* — Nous passâmes en revue ses chansons, ses madrigaux, ses impromptus, ses épigrammes. Quelle foule d'aimables plaisanteries laissa échapper sa muse facile, légère et caustique! Que la conversation de cette femme devait être amusante! Aussi, dans le temps que les bouleversemens révolutionnaires avaient dérangé sa fortune, un homme d'esprit disait que *chez madame de Boufflers on mourait de faim, de soif et de rire.* — Notre petit comité ressemblait à une académie; les instans s'écoulaient sans que nous nous en aperçussions. Ces dames revenaient sur le passé, M. de Boufflers souriait, M. de Sabran applaudissait, M. Guillaume était enchanté!... Je le crois bien vraiment! aussi, partageant le même enthousiasme, ai-je failli recueillir ici tous ces fruits poétiques; ma relation en aurait été embellie: une réflexion m'a arrêté; j'ai craint le danger du contraste et celui du voisinage. Cette jolie physionomie nuirait trop à la modeste allure de mes

faibles bagatelles, et je me décide à t'envoyer à part ces ingénieux chefs-d'œuvre. Ils te plairont sans doute, comme ils plaisaient à la cour spirituelle et choisie qui entourait à Lunéville le bon Stanislas, ancien roi de Pologne, surnommé le *philosophe bienfaisant.* — Mais après avoir lu d'aussi spirituelles productions, comment a-t-il pu se trouver des esprits assez chagrins, assez difficiles, assez moroses, pour oser condamner les femmes à ne jamais écrire?

Au sexe dont l'esprit égale les appas,
Lebrun, trop exclusif, Lebrun veut interdire
    Le droit de penser et d'écrire,
  Et d'exprimer en propos délicats
  Les jolis riens que vous savez nous dire;
  Il vous défend d'oser suivre ses pas!
    Les nobles accords de sa lyre
Ont-ils seuls mérité d'échapper au trépas?
Non: quel que soit l'arrêt dicté par son délire,
Je ne saurais blâmer des jeux dont je fais cas,
    Ni rejeter ce que j'admire.

C'est pourquoi, lorsqu'en 1797 il commença une guerre très-déplacée contre les *femmes-auteurs*, je lui adressai ce quatrain:

Quand tu veux les bannir de ton sacré vallon,
O sublime Lebrun ! sans doute tu t'abuses,
Et ne te souviens pas que ton père Apollon
A pour compagnes les neuf Muses.

On voulut aussi, par politesse, me faire payer mon tribut littéraire. J'étais fort embarrassé, et je ne savais que choisir pour répondre à l'attente de mes illustres auditeurs. Leur attention avait été occupée si agréablement, que j'étais fort perplexe, lorsque M. de Boufflers me dit : Vous me parlâtes l'autre jour d'un morceau ancien que vous veniez de retoucher; faites-nous le connaître. — Volontiers, lui répondis-je, c'est une épître du poëte *Roy*, auteur de quelques opéras estimés. L'idée m'en a paru jolie et ingénieuse; mais elle était trop délayée; j'ai supprimé un grand nombre de vers, j'en ai refait plusieurs autres, et si je les publie, je ne le ferai qu'en avouant ma dette. La justice et la reconnaissance m'en font un devoir. La voici telle que je l'ai arrangée :

LA RÉFORME.

Qu'il était beau cet âge heureux
De la véritable tendresse,
Où la Pudeur et la Sagesse
Gouvernaient l'empire amoureux!

La maîtresse, long-temps sévère,
Tenait l'amant toujours soumis :
C'était un devoir que de plaire,
L'espoir à peine était permis.
Mais, dans ce siècle débonnaire,
Dès le début tout est promis,
Avant même que l'on espère !
A peine a-t-on fait un serment
Que sans scrupule on est volage;
Pour se conformer à l'usage,
On trahit tout impunément ;
On rit de qui veut être sage;
Et parle-t-on d'attention,
De soupirs, de discrétion,
Personne n'entend ce langage.
Mais ne pourrait-on de nos jours
Rétablir avec avantage
Le culte antique des Amours ?
Sans doute c'est un grand ouvrage !
Inconstance et légèreté
Des Français sont le caractère;
Il est vrai, je ne puis le taire;
Mais sur ces défauts j'ai compté.
Dans un pays tel que le nôtre,
Une mode succède à l'autre;

Eh bien! que la fidélité
Remplace chez nous l'inconstance;
Que d'un peu de persévérance
On goûte au moins la nouveauté.
Essayons des soins, du mystère;
Délai d'un bonheur qu'on espère
Ne fait qu'ajouter au plaisir!
Suivons un code plus rigide;
Que l'amant devienne timide;
Que, voilant toujours son desir,
Il prenne le respect pour guide;
Que, laissant les leçons d'Ovide,
Il soupire modestement,
Et parvienne plus lentement
Dans les riants bosquets de Gnide...

Mais que fais-je? Je m'entretiens
D'une réforme chimérique;
Ce sera l'État platonique,
Qui n'aura pas de citoyens.

J'allais me borner à cette lecture. On insista pour que je continuasse; je dus obéir, et me décidai en faveur de la *Fête de l'Hymen*, du *Boudoir*, de *mes Souvenirs*, de l'*Envoi des Poëtes érotiques*, et du *Verger d'Adolphe*. Je comptai,

pour en faire excuser la longueur, sur la dédicace de ces naïves élégies.

Le printemps s'embellit d'un sourire de Flore;
Un regard de Vénus enflamme l'univers;
Ah! puisse ainsi le nom d'ÉLÉONORE
Transmettre son charme à mes vers!
S'ils sont assez heureux pour survivre à notre âge,
Aux siècles à venir ils peindront mon ardeur;
Ils diront que l'Amour n'est pas toujours volage,
Et qu'il est père du Bonheur.

Entre ces différentes lectures, nous avions fait un excellent dîner et bu très-anacréontiquement du vin de l'*Ermitage* et du *Constance*. On avait parlé *d'autrefois;* ces souvenirs, la bonne chère et le *Volnay* avaient réveillé notre gaîté, et pour rentrer dans le genre de celui dont la *Suisse admirait*

« Les crayons, la prose, les vers,
» Et les jolis contes pour rire, »

je leur récitai cette ancienne bagatelle :

Horace et La Fontaine ont jadis maltraité
Le servile troupeau des ignares copistes,
De l'Hélicon célèbres casuistes;

Nous devons tous céder à leur autorité.
Mais de l'arrêt que dicta leur génie
Analysons le sens conservateur,
Et ne confondons pas, ainsi qu'en Germanie,
Le copiste et l'imitateur.
Oui, suivons les anciens sans copier personne;
C'est le conseil que chacun d'eux nous donne.
L'avis est bon; qui peut le contester?
Ces auteurs sont parfaits, sachons les imiter.
Mais ne peut-on encor, dans un frivole ouvrage,
D'un moderne charmant singer le badinage?
Boufflers avec gaîté, d'un ton original,
D'une façon piquante et très-gentille,
A raconté la *Fille et le Cheval;*
Je vais narrer le *Cheval et la Fille*,
Et tâcher d'être aussi moral.

Un jour, voyageant à cheval,
Je fis rencontre d'une fille:
Il est ombrageux mon cheval,
Il fut effrayé par la fille;
Elle-même eut peur du cheval.
Je voulais rassurer la fille,
Malgré moi, mon quinteux cheval
M'emporta bien loin de la fille.

Enfin j'arrêtai mon cheval,
Et le ramenai vers la fille.
— Vous avez un méchant cheval,
Me dit ingénument la fille;
Il faut le vendre ce cheval.
— Volontiers, dis-je à cette fille,
J'aime encore moins mon cheval
Que je n'aime une jeune fille.
Et je descendis de cheval
Pour me rapprocher de la fille
Dont j'étais trop loin à cheval.

Quand je fus auprès de la fille,
J'attachai vite le cheval
Afin de songer à la fille;
Et, sans plus parler du cheval,
Je baisai les mains de la fille,
Qui résista moins qu'un cheval
Qui prend un caprice de fille;
(Car de la fille ou du cheval
Le cheval le cède à la fille.)
Ne m'occupant plus du cheval,
Sur le gazon j'assieds la fille!....
Puis je revins à mon cheval,
Malgré les bontés de la fille.

Mais pour avoir à mon cheval
Préféré cette leste fille ;
Je pris... Serai-je assez cheval
Pour dire ce que cette fille
Fit porter à mon beau cheval ?
Ah ! défiez-vous d'une fille
Moins fière qu'un fringant cheval ;
Et pour rire avec cette fille,
Ne quittez pas votre cheval.

J'étais excité à dévoiler les secrets de mon portefeuille critique : ce *délit de ma jeunesse* avait fait sourire ;

Et le conteur par excellence,
L'aimable et généreux Boufflers,
Protégeant de son indulgence
Les écarts de mes petits vers ;

on me pardonna aisément les traits un peu vifs dont cette bluette est assaisonnée, et où je n'avais fait que suivre ses traces. Le cercle s'était éclairci, les dames nous avaient laissé quelques instans en petit comité, de sorte qu'encouragé par la bienveillance et les prières de ces messieurs, je leur confiai la *naïveté* suivante :

Jeune époux, le sensible Armand,
Après l'authentique serment,
Disait à l'épouse nouvelle :
— Veux-tu dîner, ma chère Adèle,
Ou d'amour prendre des leçons?
— Tout comme il te plaira, dit-elle,
Et puis APRÈS NOUS DÎNERONS.

Je terminai la séance par ce badinage sur le *mot et la chose.* C'est un sujet qu'il n'y a pas long-temps on me donna à traiter dans une société nombreuse. Était-ce un piége, une malice, ou le fit-on sans y entendre finesse? Je ne sais. Quant à moi, j'ignorais qu'il eût occupé les loisirs d'un avocat célèbre par son courage et ses talens, de M. Chauveau-Lagarde, estimable et digne défenseur de notre reine infortunée, de cette Marie-Antoinette tant calomniée et si peu connue!..... Les couplets de M. Chauveau sont très-spirituels et très-agréables, mais ils renferment des paradoxes sur lesquels il n'a sûrement pas consulté le goût des femmes. Voici les miens :

Disons un mot sur le mot,
Et puis deux mots sur la chose.
Ma bergère, grâce au mot,
Sourira-t-elle à la chose?

Voudrait-elle, sans le mot,
Soudain passer à la chose?
Je veux bien voiler le mot
Si je dévoile la chose.

O toi dont le premier mot
Me fit desirer la chose,
Prends la chose et ris du mot;
Rire est une bonne chose.
Si l'entr'acte est pour le mot,
L'action est pour la chose:
Et l'on se permet le mot
Quand on ne fait plus la chose.

Une prude craint le mot,
La coquette craint la chose;
Plus d'une blâme le mot
En se permettant la chose.
Pourquoi se priver du mot?
Plus piquante en est la chose.
Pour moi j'aime assez le mot
Quand on le joint à la chose.

Ce croquis, esquissé à la hâte, te prouvera, ma chère amie, que mon séjour dans cette délicieuse retraite des Grâces et de l'esprit, a été très-agréable. Madame *Éléonore* de Boufflers m'a remis plusieurs manusctits dont je ferai usage; ils le méritent bien. Je les ai rassemblés et transcrits dans un cahier, à la suite d'une édition incomplète des œuvres de son mari, que je t'envoie. J'y ai rayé plusieurs pièces que l'auteur désavoue ou trouve trop faibles. A-t-il tort? — Pas toujours; tu en jugeras. — Quoi qu'il en soit, tels ont été nos littéraires amusemens; et l'auditoire ne s'est montré nullement effarouché par deux ou trois peintures plus naïves que libres. Cependant si tu laisses courir quelques copies de cette lettre, et si de scrupuleux censeurs se mettent à crier : *Au scandale!* en me refusant le privilége d'employer le même genre d'idées et d'images poétiques qu'ils ont approuvées dans les Chaulieu, les Parny, les Bertin, les Bernard, les Bernis, les Boufflers, je leur répondrai à peu près comme Catulle dans une semblable rencontre :

Il faut qu'un poëte en ses mœurs
Respecte toujours la décence;
Mais sans quelques grains de licence,
Ses vers auraient peu de lecteurs.

Et avec Martial :

Quand je présente ce *Voyage*
Entremêlé de petits vers,
A l'aimable objet qui m'engage,
Qu'on me pardonne ce travers.
Peut-être, dans ma folle ivresse,
Ma muse, peignant ma tendresse,
Fut trop légère en ses ébats;
Mais si, dans son humeur badine,
Elle fut un peu libertine,
Ma conduite au moins ne l'est pas.

NOTES.

(Page 1.)

Chanter le légitime amour
Et la tendresse conjugale.

Quelques critiques se sont montrés si sévères sur le choix de mes amusemens et sur l'emploi de mes loisirs, que, malgré ces paroles d'un poëte moderne :

« Aimer, chanter sa douce amie,
» Ce ne sont pas crimes d'État, »

ils ont voulu m'en faire un, de ne pas me refuser un plaisir qu'ils se permettent sans scrupule. A la vérité, mon attachement n'a rien que d'honnête! mais *fiat lux !* je resterai fidèle à mes affections et à mes habitudes, malgré les pamphlets, malgré les satires, malgré les épigrammes, malgré les lettres anonymes dont on ne cesse de m'honorer. En vain l'un de mes bénévoles censeurs a prétendu *que je prêtais toujours le flanc, que je n'étais jamais sous le bouclier, et que le persiflage était pour moi dans le monde comme s'il n'existait pas*. Tout cela est fort joli et bien trouvé, j'en conviens : mais qu'est-ce que tout cela prouve? Pourquoi ne marcherais-je qu'armé d'un *bouclier?* Suis-je en guerre avec personne? Je ne le suis pas même avec celui qui a écrit toutes ces gentillesses. Quant au *persiflage*, je serais bien bon de m'en effrayer. Que ce rude aristarque trouve tant qu'il lui plaira qu'*aimer* et *chanter* sa femme est un grand

ridicule, je n'ai aucune envie de me convertir; et ce ne sont pas ses facéties qui me corrigeront; j'aurai d'ailleurs pour ma conduite d'autres suffrages. *Quoi! l'amour conjugal*, s'écriait M. Sabatier de Cavaillon, en 1765,

Quoi! l'amour conjugal n'est-il donc plus qu'un crime?
On rougit de ses feux; sous l'erreur qui l'opprime
Il gémit abattu.
Infâme préjugé, qui parmi nous circule,
Faut-il que la vertu se change en ridicule,
Et le vice en vertu?

Je pense que le temps en doit être passé, et que nous devons revenir à des principes de morale plus sensés et plus sages. Quant à moi, je serais bien fâché de ressembler à ces êtres légers et frivoles, que Vauvenargues peint d'un seul trait, *se piquant de posséder une femme qu'ils n'aiment pas, et qui trouveraient ridicule que l'inclination se mêlât d'attacher à leurs voluptés un nouveau charme*; et je dis avec Boissy :

« Oui, malgré la coutume et les mauvais plaisans,
» Je veux suivre les lois que la raison inspire;
» Adorer ma moitié, le lui prouver, le dire,
» Mettre toute ma gloire à posséder son cœur,
» De sa félicité faire tout mon bonheur :
» Je veux, sans me lasser du nœud qui nous rassemble,
» Lui prodiguer mes soins, à toute heure être ensemble,
» Et, sous le nom d'époux, être toujours amant. »

(Page 2.)

.... Sur les bords de l'Arriége.

On devrait dire *Auriége*, d'*Aurus*, comme on l'écrivait jadis, parce que cette rivière charrie de l'or. Dubartas s'est

servi de ce mot dans son poëme des *Semaines*, du moins il faudrait écrire *Oriége*, et non pas *Ariége*.

(Page 3.)

Boufflers l'a dit : *La vie est un voyage.*

Ou répété, dans son épitaphe que voici :

Ci-gît un chevalier qui sans cesse courut,
Qui sur les grands chemins naquit, vécut, mourut,
Pour prouver ce qu'a dit le sage,
Que notre vie est un voyage.

M. le comte de Tressan rencontrant un jour M. de Boufflers sur une grande route, lui dit : *Ah! M. le chevalier, je suis enchanté de vous trouver chez vous.*

(Page 8.)

A Neuilly.... un beau pont.

Il fut construit d'après un plan de Peyronnet. — Qu'on me permette de citer une anecdote assez plaisante. Un ami de Voltaire avait refait quelques vers dans sa tragédie d'*Irène*; et Voltaire n'approuvait pas trop cette audace. En ce moment entra chez lui M. Peyronnet; après quelques complimens d'usage, il lui dit : *Ah! M. Peyronnet, vous êtes bien heureux de n'avoir pas connu Monsieur, il aurait ajouté une arche à votre pont.*

(Page 9.)

Peut-être trop volage, il eut trop de maîtresses.

« Qui empêche qu'un prince ferme, qui remplit le mieux
» possible les devoirs de son état, ne puisse aimer les

» femmes ? Il n'en sera pas moins un grand homme pour » cela, si le sort le favorise assez pour lui fournir les occa- » sions de mériter ce titre. La tendresse avec laquelle » Henri IV aimait le sexe, ne l'a point privé du surnom » de *Grand.* »

Ces paroles remarquables sont de Frédéric II, alors prince royal de Prusse. Nous les citons comme une excuse, mais non pas comme un principe.

(Page 9.)

Mais quel homme est exempt de toutes les faiblesses?

On se plaît trop en général à citer les anecdotes qui dégradent le cœur humain ; écartons-nous un peu de cette règle, en répétant cette belle réponse de Catherine de Rohan aux déclarations amoureuses d'Henri IV : *Je suis trop pauvre pour être votre femme, et de trop bonne maison pour être votre maîtresse...* Un auteur qui n'était pas riche fit une réponse presque semblable. On lui conseillait de préférer l'amitié d'un financier aux faveurs de Melpomène. Il s'écria : *Pour être l'ami d'un Crésus je suis trop pauvre, et je suis trop bien né pour en être l'esclave.*

(Page 9.)

Je veux que mes sujets aient tous la poule au pot!

Ce mot d'Henri IV a été souvent rappelé d'une manière épigrammatique, entre autres, en 1774, dans les vers suivans :

Enfin la poule au pot sera donc bientôt mise,
On doit du moins le présumer,
Car, depuis deux cents ans qu'on nous l'avait promise,
On n'a cessé de la plumer.

Une autre fois, quelqu'un ayant placé au bas de la statue du bon roi Béarnais : *Resurrexit!* un malin ajouta :

Resurrexit! j'approuve fort ce mot,
Mais pour y croire il faut la poule au pot.

En 1640, M. de Franqueville, sculpteur du roi, fit cette inscription pour être placée au sous-plinthe de la statue de Henri IV, sur le Pont-Neuf.

Tel fut Henri, grand honneur de la terre,
Astre de paix et vrai foudre de guerre,
L'amour des bons et l'effroi des pervers,
Dont les vertus méritaient l'univers.

(Page 13.)

. . . Toi qui par ton génie
Te fis absoudre de nos maux.

« Le cardinal de Richelieu, dit Voltaire, tyran quand on » lui résistait, et méchant parce qu'il avait des méchans à » combattre, pouvait bien, dans un ministère qui ne fut » qu'une guerre intestine de la grandeur contre l'envie, dé- » tester la vertu qui aurait combattu ses violences, mais il » était impossible qu'il l'écrivît. » Cette conclusion n'est pas exacte, car on a vu dans tous les temps et dans notre monstrueuse révolution, de grands scélérats avoir beaucoup de franchise sur leurs crimes, surtout quand, pour seconder leur apologie, ils avaient la puissance. Mais je ne conçois pas comment Richelieu, dont les volontés étaient si inébranlables, a pu être représenté par le P. Caussin, jésuite, comme *un esprit plein d'ondées et de replis;* Montesquieu l'a bien mieux défini dans cette phrase : *Quand cet homme n'aurait pas eu le despotisme dans le cœur, il l'avait dans la tête;* et peut-être M. de Fontanes l'excuse-t-il trop en

faisant cette remarque dans le *Mercure*, au sujet d'un morceau de Thomas : « Que voit-on dans ce *Fragment?* Tout, » excepté le génie de Richelieu. On le condamne sans res- » triction, sur des faits isolés dont la cause n'est pas encore » bien éclaircie, et on sépare sa conduite des grandes cir- » constances qui la déterminèrent. Il fallait montrer ce » grand ministre entre le siècle de la ligue dont il répri- » mait les dernières fureurs, et le siècle de Louis XIV, dont » il préparait la gloire. » Cette courte apologie, j'en conviens, le justifie de quelques sévérités; mais le disculpe-t-elle de ses vengeances particulières, qui lui firent livrer en secret au bourreau les victimes de son humeur ombrageuse et irrascible? — *N. B.* Dans les *Souvenirs et Mélanges littéraires, politiques et biographiques*, par L. de Rochefort, 2 vol. in-8° qui viennent de paraître, on trouvera de plus amples détails sur Richelieu et sur ses sanguinaires fureurs.

(Page 14.)

Zaga... roi d'Éthiopie.

G. Coletet en parle ainsi dans ses épigrammes, qui parurent en 1653 :

Pour louer une chose rare,
Louons ce prince aventureux;
C'est l'esprit le plus généreux
Qui soit né d'un climat barbare.

(Page 17.)

Ils peignent tout messieurs les *descriptifs*.

« L'ennui du genre purement *descriptif* n'eût pas tardé à » dérober aux yeux le charme des détails, et le lecteur au- » rait bientôt demandé à son guide la fin d'une promenade

» fatigante. » C'est M. Castel, auteur d'un poëme justement estimé sur les *Plantes*, et d'un autre sur *la Forêt de Fontainebleau*, qui a fait cet aveu. Le plus naïf de nos poëtes modernes, M. Collin d'Harleville, s'exprime ainsi :

La plus belle contrée est un désert sans l'homme.

C'est aussi le sentiment de M. de Saint-Victor, dans un poëme descriptif très-remarquable sur *l'Espérance*, prescrivant au poëte :

Que toujours au milieu de ces belles images,
L'homme et ses passions animent tes ouvrages.

Et M. Delille, qui fut presque le créateur de ce genre, avoua, dans un moment de franchise, que « les poëmes phi-
» losophiques, dénués d'instruction, de méthode, et surchar-
» gés d'ornemens, ressemblent à ces amas de *glaces stériles*,
» *éblouissans et froids*. » Et dans son poëme de *l'Imagination*, il ajouta :

Les Muses aiment peu les longs raisonnemens,
Un récit dira plus que de froids argumens.

(Page 18.)

Dont Rannequin est l'inventeur.

Rannequin, ou *Rennequin*, ou *Renkin*, Liégeois, fut l'inventeur de cette machine (qui commença à agir en 1682), ainsi que l'atteste une épitaphe qu'on lisait jadis à Bougival, près de Nanterre, conçue en ces termes : *Cy-gissent honorables personnes, sieur Rannequin Sualeme, seul inventeur de la machine de Marly, décédé le 29 juillet* 1708, *âgé de* 64 *ans, et dame Marie Nouelle, son épouse, âgée de* 84 *ans.* — Il était né par conséquent en 1644, et non pas en 1648, comme le dit le *Dictionnaire historique*, qui aurait pu préciser l'époque de sa mort, en consultant cette

épitaphe. — Deville, compatriote de Rannequin, passa long-temps pour être l'auteur du projet, mais il ne fut qu'entrepreneur des travaux; ce qui est bien différent. Rannequin fut créateur (*seul inventeur*), et fit lui-même exécuter son invention.

(Page 24.)

C'est le *pavillon de Luciennes*.

Il avait appartenu à M. le duc de Penthièvre. Ayant eu le malheur d'y voir mourir le prince de Lamballe, son fils, il vendit une retraite qui ne lui retraçait que des souvenirs douloureux.

(Page 24.)

A la maîtresse d'un roi.

On sent bien que je suis loin d'approuver les profusions que nos rois se permettaient en faveur de leurs courtisannes. Je raconte simplement en voyageur les faits que je serais obligé de condamner comme moraliste.

(Page 24.)

Qui en faisaient l'ornement.

On y remarquait entre autres une *Diane surprise au bain par Actéon*, statue qui est le chef-d'œuvre d'Allégrain, sous laquelle M. Guichard avait placé ce distique imité de l'Anthologie grecque :

« Sous ce marbre imposteur, toi que Diane attire,
» Crains le sort d'Actéon ; tu vois qu'elle respire. »

(Page 24.)

Celle qui remplaça la belle Pompadour.

Madame Guénard a écrit une judicieuse remarque à ce

sujet : « Cette *place, dit-elle*, qui, à la honte des mœurs,
» était devenue depuis plusieurs règnes comme une grande
« charge de la couronne. »

(Page 25.)

Bornons-nous à gémir des écarts de sa vie.

En 1790, on publia un ouvrage intitulé : *Galerie des Dames françaises*. Ce pamphlet, spirituellement écrit, quoique d'un style un peu précieux, fut attribué à Mirabeau par les uns, à M. de Maistre par les autres, et est, dit-on, de M. Sénac de Meillan. Madame Dubarry y est peinte ainsi sous le nom d'*Elmire*. « Elmire avait reçu de la nature un assortiment
» de beautés dans tous les genres, qui presque jamais ne se
» trouvent réunies dans le même individu. Depuis ses su-
» perbes cheveux, si richement fournis et teints d'une si belle
» couleur, jusqu'aux pieds, modelés par la main des Grâces,
» tout avait le caractère de ce beau idéal que les Grecs ont
» conservé dans leurs ouvrages immortels. Si l'imagination
» pittoresque des poëtes n'avait pas rapproché le corail,
» l'ivoire, l'ébène, l'incarnat, la blancheur des lis, des
» principaux traits du visage, il eût été aisé de les inventer
» après avoir contemplé celui d'Elmire ; et l'œil enchanté ne
» quittait l'expression de la physionomie que pour retrouver
» les mêmes avantages dans des formes si naturellement
» soutenues, dans une taille si agréablement dessinée, dans
» des bras si parfaitement arrondis, terminés par des mains
» voluptueuses. » — « Le lecteur se croira sans doute au
» milieu des féeries et des romans : que dirait-il donc si j'a-
» chevais mon ouvrage, et si, à la peinture de tant de
» charmes, je joignais l'art d'en faire usage ?

» — Ce qui a valu des éloges à Elmire, ce n'est pas d'avoir
» atteint le trône des rois ; elle y fut conduite par deux

» aveugles-nés, la Fortune et l'Amour; mais bien d'avoir » demeuré dans sa position, sans prétendre passer du lit » de son amant dans son cabinet, ainsi que le fit cette femme » altière qui donna des maîtresses à son roi, des ministres » à son conseil, des généraux à ses armées, des prélats à » l'Église, des cachots à quiconque se permettait des mur- » mures imprudens. Femme méprisable, que quelques poëtes » soudoyés ont dérobée à l'opprobre, mais dont le nom n'y » échappera pas.

» Elmire fut jetée, presque malgré elle, dans une société » de conspirateurs, et emportée par le tourbillon de l'in- » trigue. Alors elle devint, presque sans le savoir, l'organe » des méchans, l'interprète des ambitieux, l'écho des cour- » tisans, qui croyaient leurs projets assez avancés pour ne » plus les taire; mais le repentir troubla son âme, même » dans un pays où il passe pour une faiblesse. Elle gémit » du crime de sa position, et se sauva des remords dans son » propre cœur.

» Elmire faisant un pas immense, et quittant son humble » toit pour le palais des rois, ne s'y trouva pas déplacée; » et dès qu'on lui eut donné le temps de se familiariser avec » les physionomies vertueuses de la cour, bientôt elle ne se » crut plus si déplacée : mais aussi quand son rôle eut » changé, et que ces mêmes physionomies firent plus que » s'adoucir devant elle, la sienne ne s'enorgueillit point; » elle n'humilia pas même les personnes qu'elle pouvait » perdre. »

Ce tableau indulgent et flatteur est bien différent de celui qu'a fait l'*Espion anglais*, recueil assez curieux, où j'ai puisé les anecdotes suivantes : Madame Dubarry fit accorder la croix de Saint-Louis à un commissaire de marine, nommé Dabbadie, en reconnaissance d'une belle perruche dont il lui avait fait présent. Quand de pareils honneurs sont

ainsi prodigués pour des frivolités, on a raison de s'écrier: Que l'empire des maîtresses royales est dangereux et funeste! Lorsque Louis XV mourut, madame Dubarry ayant été exilée, la célèbre Arnould dit plaisamment: *Nous voilà orphelins de père et de mère.*

Lorsque l'empereur Joseph II vint à Paris visiter Marie-Antoinette, il fut curieux de voir Luciennes et madame Dubarry. Après avoir parcouru l'intérieur, il desira aussi en voir tous les dehors; la comtesse crut devoir lui en faire les honneurs, et l'accompagner. Il lui offrit le bras; et comme elle semblait honteuse de cet hommage: *Ne faites point de difficulté*, dit-il, *la beauté est toujours reine.*

(Page 30.)

Du Breuil... et Pechméja.

J.-B.-Léon Du Breuil, médecin, né à Villefranche de Rouergue, en. . . . . mourut à Saint-Germain le 18 avril 1785. Son ami, *Jean-Joseph de Pechméja*, né dans la même ville, en 1741, fit les vers suivans pour être mis au-dessous de son portrait:

Il oublia son art pour le créer encore:
Au sort de ses amis son bonheur fut lié,
Et la Grèce l'eût pris pour le dieu d'Épidaure
Ou pour celui de l'amitié.

En 1784, quand son roman en prose, intitulé *Téléphe*, parut, il le lui dédia ainsi:

A M. DU BREUIL,

MÉDECIN.

Le respect,
La tendresse,
Offrent cet hommage
A la vertu austère,
A l'amitié généreuse,
A la puissance conservatrice.

Tout était commun entre les deux amis : logemens, biens, richesses, peines, plaisirs. On demandait à M. de Pechméja, qui n'avait que 1200 livres de rente, comment ce modique revenu lui suffisait? — *Oh!* répondit-il, *le docteur en a davantage.* — Belle réponse, qui m'en rappelle une autre de l'abbé de Lescar, à son ami qui mourait désespéré de ce que son bien ne suffisait pas pour acquitter toutes ses dettes : — *Eh quoi!* lui dit-il, *peut-on craindre de mourir insolvable quand on laisse après soi un ami qui a de la fortune?* — En effet, l'abbé de Lescar paya les 50 mille francs que son ami devait. — Pour revenir à mes deux premiers personnages, je ne dois pas omettre que M. Du Breuil ayant été attaqué d'une maladie mortelle et contagieuse, disait à M. de Pechméja de ne laisser pénétrer personne auprès de lui. *Il n'y a que vous qui devez être ici.* — Tous les deux périrent de cette maladie en 1785.

(Page 30.)

Ici Jacques second.

Quand ce monarque infortuné se fut réfugié en France, on prétend qu'écrivant sous les yeux de Louis XIV, il parut

embarrassé lorsqu'il lui fallut mettre ses titres. Louis XIV, qui pénétra son motif, lui dit en riant : *Ajoutez :* Roi de France, *vous avez un bon lieutenant-général*. On attribue à Fontenelle cette mauvaise facétie :

Si je veux rimer à Guillaume,
Je trouve aussitôt un royaume ;
Mais si je veux rimer à Jacques,
Je trouve qu'il a fait ses Pâques.

Quand ce roi malheureux fut détrôné par sa fille, l'archevêque de Cantorbéry lui était resté fidèle. La princesse l'ignorait sans doute, lorsque, arrivée à White-Hall, elle osa lui envoyer un gentilhomme pour lui demander sa *bénédiction*. Le prélat répondit : *Quand elle aura reçu celle du roi son père, je lui donnerai la mienne avec empressement!*

(Page 31.)

Éléonore de Modène.

J'ai composé une *Biographie des Éléonores*, dans laquelle son article figure ; il m'a paru inutile de la rappeler ici.

(Page 40)

Près de sa femme il passe d'heureux jours.

Voltaire écrivait à M. d'Argental pour le féliciter sur son mariage, des vers qui semblent adressés à M. et madame de Boufflers :

On disait que l'Hymen a l'Intérêt pour père ;
Qu'il est triste, sans choix, aveugle, mercenaire ;
Ce n'est point là l'Hymen : on le connaît bien mal.
Ce dieu des cœurs heureux est chez vous, d'Argental ;
La Vertu le conduit, la Tendresse l'anime ;
Le Bonheur sur ses pas est fixé sans retour ;
Le véritable Hymen est le fils de l'Estime,
Et le frère du tendre Amour.

Ceci me rappelle un tableau charmant. Il est extrait des *Réflexions philosophiques sur le plaisir, par un célibataire.* Le voici : « Quoi de plus intéressant que de voir deux êtres » faits l'un pour l'autre, céder à la voix de la nature, suivre » le penchant qui les entraîne, et, par un échange réciproque » de leurs sensations, confondre leur existence pour en » multiplier la durée ! Ils se font un devoir de partager les » peines de la vie, afin d'en ressentir doublement les plai- » sirs. La source de leur bonheur est une confiance sans » bornes, un épanchement mutuel, un attachement à toute » épreuve. Lorsqu'une première ardeur commence à se » ralentir, de nouveaux gages de leur félicité viennent en » resserrer les nœuds ; ils s'applaudissent de leurs sentimens » dans les êtres mêmes qui en sont le produit ; et le soin de » pourvoir à la conservation de ces intéressantes créatures, » les rapproche plus intimement encore, et confond deux » volontés en une sensation. »

(Page 40.)

C'est que les champs offrent toujours
A ses goûts un plaisir céleste.

Dans le *Mercure de France* du 21 mai 1808, M. de Boufflers, rendant compte de l'ouvrage de M. de Laborde, sur *la vie de la campagne*, s'exprime ainsi : « Les campagnes, » désertées (sous nos rois) par des ambitieux, ont vu re- » venir à elles une foule de transfuges, ramenés ou renvoyés » à la vraie vie, par la réflexion ou par la disgrâce. Ces » hommes, repoussés ou trompés par la fortune, ont du » moins été reçus par la nature, qui ne repousse et ne » trompe personne ; et peut-être même que plus d'un a » trouvé, dans les charmes de l'exil, à se consoler de la » faveur. » — Dans les *charmes de l'exil*, cela est un peu

fort ! Mais félicitons M. de Boufflers d'avoir pu nous faire de pareilles confidences sur les plaisirs qu'il éprouve dans sa retraite (1808).

(Page 43.)

L'étude à votre esprit donnera plus de grâce.

« Fénélon était bien éloigné d'interdire aux femmes l'ins- » truction, qui leur est nécessaire pour remplir avec succès » tous les devoirs que leur imposent la nature et la société. » Il ne chercha point à les dépouiller de tous les avantages » que la culture de l'esprit peut ajouter à leurs agrémens » naturels. Il savait qu'elles sont destinées à faire aimer la » vie domestique par le charme de la douceur ; à y entre- » tenir l'esprit d'ordre et d'économie, le plus riche patri- » moine de famille ; à graver dans le cœur de leurs enfans » les premiers élémens de cette éducation religieuse et mo- » rale que rien ne peut suppléer ; à faire succéder la séré- » nité aux jours mauvais qui troublent si souvent le cours » de la vie humaine ; à donner à la société ce caractère de » politesse, de grâce et de décence, si nécessaire pour » adoucir l'humeur toujours impérieuse et personnelle de » l'homme. Ces *devoirs*, dit Fénélon, sont *les fondemens* » *de la vie humaine. Le monde n'est point un fantôme ;* » *c'est l'assemblage de toutes les familles : eh ! qui est-ce* » *qui peut les policer avec un soin plus exact que les* » *femmes ?* »

C'est M. de Bausset, ancien évêque d'Alais, qui s'exprime ainsi : lui et Fénélon sont bien éloignés, comme on voit, de vouloir interdire aux femmes les agrémens de l'esprit. C'était aussi l'avis du tendre et voluptueux Ovide. Je me sers de la traduction de M. de Saint-Ange :

Le temps n'épargne pas les grâces du visage ;
Dès que l'été paraît, la fille du printemps,

La violette meurt, et les lis n'ont qu'un temps.
La rose sèche et tombe, et son épine reste :
De la frêle beauté c'est l'image funeste.

. . . .

Répare par l'esprit ce que l'âge t'envie,
La beauté de l'esprit dure autant que la vie.

Un autre poëte a dit :

Quand la beauté seule séduit,
On s'aime un jour, puis on languit :
L'Amour s'envole, on se déteste.
Mais quand le cœur cède aux talens,
Au caractère, aux sentimens,
Le Temps s'enfuit et l'Amour reste.

(Page 51.)

Ses couplets gais et malins sur sa grave ambassade.

Ils sont très-connus ; mais comme ils n'ont jamais paru complets, j'en place trois dans cette note, qui sont encore inédits :

Air : L'*Amant frivole et volage*.

Serait-ce une impolitesse
Qu'un envoyé de la cour
Hasardât près d'une altesse
Quelques petits mots d'amour ?
Pour le malheur de ma vie,
Celle-ci ne me donnait,
Je vous jure, aucune envie
D'imiter Fanfarinet.

Air : *Des Paniers*.

Vous devinez mon compliment :
Il n'est pas d'une bête.
Je vous le dirai, mon enfant,
Je m'en fais une fête.
Hors l'altesse, qui rien ne sent,

Tout le monde unanimement
A paru le trouver charmant...
Il fut dit tête-à-tête.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

« De l'union de nos personnes
» L'Europe, quelque jour, verrait
» Sur une tête deux couronnes,
» Et deux têtes dans un bonnet.

(Page 51.)

Et perdit son régiment.

Il lui arriva encore pis. Après qu'on eut d'abord satisfait de cette manière le ressentiment de M. le comte de Lusace, frère de la princesse Christine, il fut envoyé commandant de Gorée en Afrique, pour lui faire expier quelques autres boutades épigrammatiques. C'était une espèce d'exil. A son passage à Nantes, M. de Kérivalant ayant eu à cette époque une conversation avec lui au spectacle, il lui adressa le lendemain les vers suivans :

Pour célébrer le pays africain,
Où vous emporterez tant de regrets du nôtre,
Vous citez Annibal, vous citez Augustin,
(Vous imitez, je crois, beaucoup mieux l'un que l'autre):
Mais vous ne parlez point d'un illustre Romain
Avec qui vous avez bien plus de ressemblance;
Il était comme vous ceint d'un double laurier,
Il subjugua Carthage, il inspira Térence;
Non moins poëte que guerrier,
A Rome il fut ce qu'est Boufflers en France.

(Page 56.)

M. Guillaume écoutait, tout ébahi, cette foule de jolies choses qu'il doit faire imprimer.

Les œuvres de M. de Boufflers parurent en 1803. Je de-

vais, en 1806, en donner une édition nouvelle, classée par ordre, et augmentée de plusieurs ouvrages considérables. Ce projet n'ayant pu être exécuté à cette époque, et aucun recueil supplémentaire n'ayant paru depuis, je rassemblerai ici quelques-uns de ces opuscules; ils serviront d'addition à l'édition in-8° que tous les amateurs ont dans leur bibliothèque.

ROMANCE

EN ANCIEN LANGAGE.

Voilà qu'il aime une autre amie,
Le déloyal qu'aimais si bien,
A toujours faut que je l'oublie;
Tel cœur n'est pas fait pour le mien.
Mais si l'Amour me le ramène,
Mon cœur pourra-t-il se fermer?
Ah! qu'il revienne,
Et qu'il apprenne
De son amie à mieux aimer.

Lui défendrais de reparaître,
Et puis dirais séchant d'ennui:
Lui peut sans moi vivre peut-être
Mais moi ne peux vivre sans lui.
Donc si l'Amour me le ramène,
Sens bien qu'il peut me désarmer.
Ah! qu'il revienne,
Et qu'il apprenne
De son amie à mieux aimer.

Tendre retour d'âme indulgente
Vers un volage repentant
Est nouveau charme dans l'amante,
Nouvelle chaîne pour l'amant.
Eh bien! Amour si le ramène,

Feu couvert peut se rallumer.
Ah! qu'il revienne,
Et qu'il apprenne
De son amie à mieux aimer.

Sais trop que si de ma pensée
Projets si doux étaient bannis,
Et l'infidèle et l'offensée
Du même coup seraient punis.
Sitôt qu'Amour me le ramène,
Nouvelle ardeur va m'animer.
Ah! qu'il revienne,
Et qu'il apprenne
De son amie à mieux aimer.

Vers celle-là qui fut première,
Ami léger qui fait retour,
Lui montre au moins qu'il la préfère
A qui le fit changer d'amour.
Vole, Amour, et me le ramène,
Disant que me sens enflammer!
Ah! qu'il revienne,
Et qu'il apprenne
De son amie à mieux aimer.

AU ROI DE LORRAINE,

SUR L'HISTOIRE DES ROIS PHILOSOPHES,

Où l'auteur dit qu'il n'y en a que quatre.

Stanislas, Antonin, Frédéric, Marc-Aurèle.
Ah! si cette liste est fidèle,
Des philosophes rois le nombre est bien petit!
Du calcul de l'auteur il ne faut rien rabattre;

Mais s'il n'en eût trouvé qu'un seul au lieu de quatre,
Je sais le nom qu'il eût écrit.
Vous, leur émule en gloire, en vertus, en génie,
Vous êtes, Stanislas, le moins loué de tous :
Je vous trouve avec eux en bonne compagnie;
Mais je les trouve encore en meilleure avec vous.

AU MÊME,

LE JOUR DE SAINT STANISLAS, PROTECTEUR DE LA POLOGNE.

Le saint dont la Pologne aujourd'hui fait la fête,
A son roi fit jadis une austère leçon;
Le prince la prit mal, et votre cher patron
Paya le sermon de sa tête.
Depuis ce temps la Vérité
Loin des rois polonais devait être bannie :
Elle peut offenser des uns la vanité,
Et des autres la modestie.

VOYAGE ET RETOUR.

Sur les rochers, dans les cavernes,
Dans les palais, dans les tavernes,
De temps en temps je m'arrêtais,
Usant, dans toute ma patrie,
Des droits de la chevalerie,

A mille exploits je m'apprêtais,
Comme le héros de Cervantes,
A l'instar de qui je trottais
Sur la pire des rossinantes.

Aux paladins les plus fameux
Je ne cédais point en prouesse;
Ainsi qu'eux j'aimais, ainsi qu'eux
Je courais après ma maîtresse:
Quand on aime on en court bien mieux!

Chemin faisant, de plusieurs dames
Je voulus défendre l'honneur:
Voyez la malice des femmes!
Toutes, au lieu d'un défenseur,
Ne demandaient qu'un agresseur:
Mais je fus toujours trop fidèle
Pour m'engager dans un métier
Si peu digne d'un chevalier:
Je tiens trop de la tourterelle!
Je suis bien chevalier errant,
Mais non chevalier inconstant.
Pressé de voir ma demoiselle,
Bientôt j'arrive en mon pays
Le cœur plein d'amour et de zèle;
Et je retrouve enfin ma belle
Dans les bras d'un de mes amis.

A L'AUTEUR DE *LA FÉLICITÉ PUBLIQUE*.

Société
Sans fadeur ni fierté;
Honnêteté
Sans air de dignité;

Fidélité
Pendant l'adversité;
Sincérité
Dans la prospérité;
Tout à côté
La sage volupté,
La liberté,
La gaîté, la santé;
C'est mon *traité*
De la félicité.

SUR L'AMOUR.

L'Amour, par ses fureurs et ses douceurs étranges,
Offre aux amans le ciel et l'enfer tour à tour;
La Jalousie est la sœur de l'Amour
Comme le diable est le frère des anges.

Joignons-y cette moralité:

Contre les coups du sort te faut-il une égide?
Veux-tu voir dans tes maux ton courage affermi?
Ouvre ton cœur à ton ami,
Ferme les yeux pour qu'il te guide.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND,

Sur les portraits qu'elle a faits de plusieurs personnes, en lui en envoyant quelques-uns de milord Chesterfield. (C'est le lord qui parle.)

J'obtins autrefois quelque gloire
Dans les portraits que j'entrepris,
Et mes flatteurs me faisaient croire
Que j'avais remporté le prix.

Aujourd'hui, sans oser me plaindre,
Au second rang je suis placé,
Et je sais que dans l'art de peindre
Un aveugle m'a surpassé.

RÉFLEXION MORALE.

On passe par différens goûts
En passant par différens âges;
Plaisir est le bonheur des fous,
Bonheur est le plaisir des sages.

BOUTS-RIMÉS

PROPOSÉS POUR LE BUSTE DU ROI STANISLAS.

Il fallait nous tracer son âme et non son........... *buste*.
Toujours à l'infortune il a tendu la............... *main;*
En plaignant le coupable, il défendit le........... *juste*,
Il donna l'aide au faible, à l'affamé du............. *pain*.
Jamais à l'indigent il ne ferma son................ *coffre;*
Son troupeau ne craint rien de la rage du.......... *loup*.
O Ciel! reçois pour lui les vœux que mon cœur..... *t'offre*,
Et s'il est menacé, tourne sur moi le.............. *coup*.

A UNE DAME

QUI S'APPELAIT SOPHIE.

Du nom de *philosophe* en vain se pare-t-on,
On montre rarement tout ce qu'il signifie;

Mais depuis que je sais lequel est votre nom,
Je fais de grands progrès dans la *philosophie* (1).

Je voudrois pouvoir rassembler ici tous les détails concernant la famille de M. de Boufflers, et toutes les anecdotes, toutes les pièces fugitives inédites que j'ai recueillies. Mais en voilà déjà beaucoup, peut-être trop; car je sens que ces notes deviennent presque plus considérables que le *Voyage* même, auquel elles se rattachent. Obligé, par conséquent, de garder pour une autre occasion ce grand nombre de morceaux variés et piquans, que je conserve dans mon portefeuille, du moins pour en dédommager mes lecteurs, je puis leur indiquer un ouvrage qui, avec une foule d'autres matériaux, renferme beaucoup de particularités concernant M. de Boufflers. Il est intitulé : *Souvenirs et mélanges littéraires, politiques et biographiques*; par M. L. de Rochefort, 2 vol. in-8°. — Il ne m'appartient point d'en dire mon sentiment; des raisons particulières me forcent à m'abstenir de tout éloge comme de toute critique; seulement je copierai quelques lignes de deux articles qui ont paru dans les *Annales de la littérature et des arts*, excellent journal, que M. le baron Trouvé dirige. Les deux articles dont il vient d'être question, sont de cet excellent littérateur, qui se fait distinguer dans les lettres, comme il se fit distinguer dans la carrière administrative, pendant les quatorze années qu'il géra avec tant de distinction le département de l'Aude, confié à ses soins; et aujourd'hui qu'il a essuyé les disgrâces ministérielles de M. Decaze, on peut dire sans flatterie que ces soins ont été tous paternels, et, de plus, tous dignes d'un Français fidèle et dévoué. M. Trouvé s'exprime ainsi : « J'ai » souvent admiré la constance des personnes qui se font une

(1) *Philos*, en grec, veut dire amant, et *Sophie*, sagesse.

» loi de tenir note exacte de tout ce qu'ils entendent chaque » jour de curieux ou de piquant; de recueillir les conver- » sations, les bons mots, les anecdotes, les discours, et » jusqu'aux vers qui font le charme et quelquefois l'ennui » des sociétés. J'avouerai même que j'ai été, à plusieurs re- » prises, tenté de prendre une habitude sans laquelle nous » n'aurions point cette foule de Mémoires dont se grossis- » sent nos bibliothèques. Mais je n'ai jamais suivi bien long- » temps l'exécution d'un projet pour lequel, sans doute, je » ne suis pas né, soit que je manque du courage et de la » patience nécessaires pour porter cet espèce de joug volon- » taire; soit que tantôt le devoir, tantôt les distractions, » parfois la paresse, m'aient forcé de remettre au lendemain » la continuation du registre journalier; soit que j'aie été » effrayé, ou par la crainte de remplir les lacunes, ou par » l'amas d'écritures qui fatiguaient ma vue autant que ma » plume : j'ai fini par jeter mes cahiers au feu, et je me suis » ainsi, de gaîté de cœur, privé de tous les appuis qui au- » raient pu servir ou suppléer à mes souvenirs. Peut-être » ai-je eu tort, car, quelque obscur qu'on soit, on rencontre » fréquemment l'occasion de voir et d'écouter des person- » nages qui occupent un rang, ou qui font du bruit dans le » monde, et dont les actions ou les paroles méritent d'être » conservées, ne fussent-ils pas toujours des personnages » historiques. — D'un autre côté, si chacun, dans sa sphère, » s'astreignait à consigner sur le papier le témoignage de ses » oreilles et de ses yeux, quel déluge d'écrits à peu près » uniformes n'en résulterait-il pas sur les mêmes faits et sur » les mêmes hommes? Il suffit donc d'un annotateur labo- » rieux et persévérant pour les préserver de l'oubli. Que » cette réflexion tranquillise tous ceux que la nature n'a pas » doués de ce genre de mérite. Mais aussi c'est une raison » pour le reconnaître et l'apprécier dans les esprits auxquels

» il a été donné. Sous ce rapport, rendons justice aux *Sou-* » *venirs et mélanges* de M. L. de Rochefort.... Son travail » remonte à l'année 1796; et quoique ce qu'il en offre au- » jourd'hui au public s'arrête à l'année 1805, il forme déjà » deux volumes considérables. Sur ce pied, les vingt années » qui suivent doivent en produire au moins six d'une pa- » reille étendue.... Pour varier les formes de ses observa- » tions et de son style, il donne plusieurs numéros d'un » nouveau *Spectateur*, dans lesquels il mêle à des portraits » agréables ou malins, des critiques morales ou littéraires, » qui prouvent autant de goût que d'esprit : la gaîté même » n'est pas étrangère à quelques-unes des anecdotes rappor- » técs par l'imitateur de Steele et d'Addisson, et les rend » encore plus piquantes. » — « En donnant (dit M. le baron Trouvé dans le second article), « non pas l'analyse, mais » des extraits d'un livre tel que celui qui nous occupe, on » n'est arrêté que par l'embarras du choix; et quelque in- » térêt que présentent les citations auxquelles on s'attache » de préférence, on éprouve souvent le regret d'en omettre » d'autres qui ne seraient ni moins curieuses ni moins pi- » quantes... On trouve de tout dans le recueil de M. L. de » Rochefort : philosophie, morale, critique littéraire, vers » ingénieux, histoires amusantes, traits satiriques, grosses » naïvetés, mots pleins de sens.... » — Après avoir rapporté une foule de passages, de réparties, de remarques, M. Trouvé ajoute : « Terminons par un morceau qui nous semble écrit » de verve, et dans le goût de La Bruyère.... Cette citation » est assez étendue pour justifier nos éloges; elle prouve » que M. L. de Rochefort unit, à la sagacité de l'observation, » l'énergie de la pensée, la noblesse des sentimens et la » vivacité d'un style aussi correct qu'exempt d'affectation et » de mauvais goût. » Quoiqu'il soit probable que l'indul- gence de l'amitié ait dicté cet éloge trop bienveillant, un

suffrage aussi flatteur ne peut qu'assurer le succès des *Souvenirs* de M. L. de Rochefort.

N. B. Cette note était terminée quand la *Revue encyclopédique* du mois d'août nous a été communiquée. Elle contient l'annonce des *Souvenirs*, et il paraît que la critique sévère n'a pas manqué de vouloir faire expier à l'auteur les éloges qu'il venait de recevoir. Puisqu'il en est ainsi, contentons, sur ce point, M. N., et d'abord avouons-lui que celui qu'il poursuit ne cherche point à se cacher, et que

Cet homme-là, sire, c'était moi-même. (Cl. Marot.)

Je vais rapporter en entier cet article; je citerai tout, je n'en retrancherai pas une seule virgule, en ajoutant des notes au bas des pages. C'est le moyen d'épargner les détails et d'abréger beaucoup la discussion, sans rien retrancher de la chaleur de l'attaque; ce qui convient infiniment à ma véracité et à ma franchise. — Voici donc les grands oracles de l'anonyme N.:

« Tout se trouve *mélangé* dans ces deux volumes : anecdotes politiques et littéraires, épigrammes et madrigaux, feuilletons moraux, calembourgs, notices biographiques; et l'on doit bien s'attendre à rencontrer dans cet assemblage confus de matériaux (*rudis indigestaque moles*), beaucoup de choses vieillies ou insignifiantes, et peu dignes de paraître au grand jour (1).

» L'auteur recueillait ses *souvenirs* de 1796 à 1805, tour à tour sous le directoire, sous le consulat et sous l'empire; aussi les personnages et les événemens de la révolution sont-ils exposés à ses jugemens, ou plutôt à ses critiques, souvent injustes, partiales, passionnées (2). M. de Rochefort,

(1) Peut-être parce qu'elles blessent vos affections!

(2) Je ne crois pas cela exact, mais je me montrerai plus mo-

si toutefois l'auteur n'a pas caché son véritable nom, appartient à cette classe d'hommes qui n'ont vu, dans notre grande commotion politique, suite nécessaire de la marche progressive de la civilisation, qu'une rébellion sanglante, qu'une imitation terrible et burlesque à la fois de la ligue et de la fronde (1). Il n'épargne ni les déclamations ni les plaisanteries contre la *liberté*, l'*égalité*, les philosophes et les sans-culottes, contre les démagogues des carrefours et les tribunaux révolutionnaires (2). Fermant les yeux sur les immenses bienfaits que la France doit au nouvel ordre de choses (3), il ne cesse de citer la Conciergerie, le Temple, les septembriseurs, la guillotine et la terreur (4); il se croit bon

---

déré que mon censeur, en convenant que je crois son article fait avec bonne foi, que j'y ai même trouvé un semblant de bienveillance, ce qui m'a fait regretter, par intérêt pour lui, de ne pas le voir plus juste. Ce n'est pas en étant si *partial* qu'il pourrait m'accuser de l'être beaucoup.

(1) Non, certes, je n'ai pas trouvé du tout *burlesque* cette *imitation;* mais je conviens que je ne sais voir dans des révoltes que des révoltes, je n'y sais voir que ce que vous avez très-bien nommé des *rébellions sanglantes*.

(2) L'indignation et le mépris ne sont ni des *plaisanteries*, ni des *déclamations*. Quant à la *liberté*, à la véritable *liberté*, personne ne l'aime plus que moi; mais je crois *l'égalité* impossible, illusoire, absurde. Il ne peut exister qu'une seule *égalité*, celle des droits devant la justice. Hors de là, la société ne se compose que d'*inégalités* reconnues, consacrées, respectées.

(3) Non, je ne *ferme pas les yeux*, je les ouvre tant que je puis. Je regarde, je cherche, et je ne vois nulle part ces *immenses bienfaits*.

(4) Certes, en 1797 et 1798, on ne pouvait guères s'occuper d'autres choses. Des jeunes gens, qui n'ont rien vu de tous ces crimes, peuvent, dans une imprévoyance qu'ils ne soupçonnent pas, écrire aujourd'hui avec beaucoup de philantropie sur toutes

Français, lorsque, accueillant avec avidité toutes les calomnies inventées par l'esprit de parti, il a pu ajouter un crime à la liste de ceux que l'histoire a déjà consacrés (1). Et cependant ces crimes appartiennent à tous les temps (2); ils ont signalé toutes les luttes populaires (3) dont ils sont les inévitables résultats (4); et, sans remonter à des temps très-

---

ces exécutions, dont le tragique souvenir a déjà tant vieilli! mais nous, qui écrivions au bruit de ces fusillades et de ces proscriptions, il nous aurait été malaisé de n'en pas consigner, au moment même, quelques traces dans ces notes journalières. Cependant nous avons eu la discrétion de ne pas publier, dans ce genre, tout ce que, dans le temps, nous avons eu la douleur d'y placer.

(1) J'avoue une partie de cette dette. Oui, je me crois *bon Français*, *très-bon Français*, toutes les fois que je puis faire connaître les crimes multipliés, les crimes atroces que les *révolutions* enfantent. Heureux si je pouvais, par ces cruels exemples, inspirer à une jeunesse irréfléchie et séduite, cette haine équitable et invétérée que tout honnête homme doit sentir pour notre révolution, et en général pour toutes les révolutions. Au reste, le collaborateur de la *Revue*, qui nous accuse de recueillir des *calomnies*, n'a pas réfléchi qu'il a déclaré lui-même plus bas que nous écrivions des *anecdotes neuves*, *qui paraissent avérées*. Il a trop de logique pour ne pas savoir que des anecdotes qui *paraissent avérées*, ne sont pas des *calomnies*.

(2) Non, non, cent fois non. Les *crimes* de la *révolution* ont surpassé tous ceux que l'histoire rapporte.

(3) Toutes les *luttes populaires*, toutes les *révolutions*, j'en conviens en partie; malheureusement nous avons été beaucoup au-delà.

(4) Vous ne pouviez pas mieux dire pour prononcer leur condamnation : ces *résultats inévitables* ne vous font-ils pas frémir? Ces *résultats* ne doivent-ils pas faire reculer toute ambition? Et faut-il, parce que des hommes de rien aspirent au pouvoir qui ne leur est pas dû, que des nations entières soient bouleversées, déchirées, et presque anéanties?.....

reculés, nos annales nous fournissent des forfaits aussi atroces (1) sous Louis XI (2), sous Charles IX et sous les rois leurs successeurs.

» Ce qui distingue la révolution française de la plupart des révolutions politiques, c'est le but de régénération et d'amélioration vers lequel aspirait, dans l'origine, toute la nation (3); ce sont les principes que cette révolution a propagés (4), les abus enracinés qu'elle a détruits (5), les

---

(1) *Aussi atroces!* cela est difficile. Toutefois, nous n'avons jamais essayé de disculper les tyrans, ni de faire l'apologie des mauvais rois; et un de nos grands regrets est que *l'histoire de Louis XI* par Montesquieu soit perdue. On aurait pu dire de lui comme de Tacite : *Les tyrans sont punis quand il les peint.*

(2) Sans doute, de pareils rois sont des monstres, sont les fléaux de l'humanité, et l'on ne saurait trop flétrir leur horrible mémoire. Nous les abhorrons, comme la révolution, pour tout le mal qu'ils ont fait, pour tout le mal qu'ils ont fait faire!..... Mais n'en déplaise aux républicains modernes, quelque affreuse que soit cette cruelle OPTION, cela est pénible, très-pénible à avouer : cependant nous dirons qu'il vaut mieux qu'il s'asseye momentanément, et par exception, sur le trône, un roi qui ne redoute pas de souiller son âme de pareils crimes, que d'avoir dans chaque ville, dans chaque bourg, dans chaque village, comme pendant *le régime de la terreur*, une horrible pépinière de *Louis XI*, de *Charles IX*, occupés à seconder sans relâche les horribles projets des *Nérons* de la Convention.

(3) Ce n'était pas une *révolution*, c'était une *réforme* que le généreux Louis XVI proposait.

(4) Les *principes!* où sont-ils? Les *révolutions* ont-elles des *principes*, des règles?... A moins que l'on n'appelle des *principes* la fameuse *déclaration* des prétendus *droits de l'homme*, ainsi que cette affreuse maxime : *L'insurrection est le plus saint des devoirs.*

(5) Les *abus* ne sont pas une bonne chose; mais *abus* pour *abus*, *préjugés* pour *préjugés*, ceux d'autrefois n'étaient pas plus

institutions qu'elle a établies (1); enfin les vertus et les talens qu'elle a réveillés chez des hommes condamnés sans elle à l'inaction et à l'obscurité (2). On pourrait, en effet, opposer

---

mauvais que ceux d'aujourd'hui, et ceux de la *république* étaient pires. D'ailleurs, comme a dit Dorat :

> Le bien public a fondé nos usages :
> Un État se maintient souvent par ses *abus* ;
> Supportons-les quoiqu'ils nous soient connus,
> *Et soyons citoyens avant que d'être sages ;*
> A des *opinions* préférons des *vertus*.

(1) Sont rares. Ces *institutions* dont on veut faire honneur à la *révolution* (je parle de celles qui sont bonnes, qui sont utiles), Louis XVI les avait accordées avant qu'on les lui demandât. Son cœur les lui avait dictées, car il voulait le bonheur de son peuple, de ces Français que des séditieux perdus de dettes et de débauche, ont fait paraître si cruels et si ingrats ! N'oublions pas que c'est la dette de l'État qui a servi de prétexte à la *révolution*, et que, pour combler ce déficit, la *révolution* a dévoré des milliers de biens volés qui devaient y faire face, a fait ensuite banqueroute, et a fini par laisser une dette encore plus forte !.... Quel *immense bienfait !*

(2) Cela n'est pas entièrement vrai. Tous les *talens* trouvaient un emploi dans l'ancien régime tant décrié ; beaucoup d'évêques, beaucoup d'officiers supérieurs, beaucoup de magistrats des cours souveraines, beaucoup de ministres, étaient plébéiens. A la vérité, tous les miliciens, en quittant la charrue, ne prétendaient pas être colonels, tous les colonels, généraux, et tous les généraux souverains de quelques royaumes !!! Mais quand les rangs seraient un peu plus réglés, et les professions plus héréditaires ; quand même on ne verrait plus les enfans, dans une rage d'ambition qui n'a plus de bornes, ne point rougir d'être fils de leurs pères, cela ne serait pas si mal, ce me semble ; et je ne vois pas trop que cette nouvelle coutume, qu'a établie notre fatale *révolution*, puisse s'appeler un *immense bienfait*.

avec avantage aux compilations perfides (1), où l'on se plaît à énumérer des fautes, des erreurs et des forfaits, une galerie de belles actions, de dévouemens héroïques, dont le spectacle serait consolant pour l'humanité et honorable pour la patrie (2).

» Nous pourrions, en opposant à M. de Rochefort le revers de la médaille qu'il nous présente, lui prouver que les amis de la liberté ne furent point tous des hommes de sang (3), et

(1) Des *souvenirs* ne sont pas tout-à-fait une *compilation;* et il n'y a de *perfide* dans tout cela que l'emploi de cette outrageante épithète.

(2) Je n'ai pas dit qu'il n'y ait eu que des *forfaits* à cette époque; il y a eu aussi beaucoup de vertus, beaucoup de belles actions...... PARMI LES VICTIMES; et je me suis plu à rapporter toutes celles qui sont parvenues à ma connaissance.

(3) Ai-je dit le contraire? N'ai-je pas loué tout ce que je trouvais de louable? Ai-je condamné les *vrais amis de la liberté?* Pourquoi quelques-uns d'entre eux voudraient-ils faire cause commune avec des scélérats? Je les confonds si peu, qu'avant d'écrire ces notes, je traçais ces lignes, que l'occasion m'engage à publier.

Fragmens d'une lettre. « Vous me demandez si les deux premiers volumes de mes souvenirs ont paru? — Oui, Monsieur, et même il est fait mention de vous dans cet ouvrage..... Nos opinions politiques sont différentes, sans doute; mais j'aime à rendre hommage aux personnes illustres que j'estime, quelle que soit la couleur de leur bannière, quand le désordre n'y inscrit pas sa devise. C'est ce que n'a pas assez senti le critique de *la Revue*, qui me reproche de confondre dans la même condamnation tous *les amis de la liberté.* » « Nous lui prouverions, dit-il, que dans » l'un et l'autre partis, se manifestèrent des caractères élevés et » de sublimes vertus. » — « Vous en êtes un exemple, et je crois que mon *impartialité* est prouvée par le plaisir que j'ai eu à le reconnaître. D'ailleurs, je suis *ami de la liberté* autant que qui que ce soit, mais de la véritable *liberté*, et non pas de cette

que beaucoup d'hommes sanguinaires et couverts de crimes furent de bons et ardens royalistes (1). Nous lui prouverions aussi que, dans l'un et l'autre partis, se manifestèrent des caractères élevés et de sublimes vertus (2). Cette démonstration l'engagerait sans doute à retrancher de son ouvrage certaines épigrammes, dont l'intention seule est méchante; entre autres, des vers attribués à Delille, et d'autres d'un certain M. Drobecq, où le frère d'armes, l'ami de Washington, est comparé à Cromwel et à Marat! (3)

---

liberté furibonde, de cette licence meurtrière, de la *révolution* qui n'était entourée que de chaînes et de poignards. C'est ce que les jeunes Aristarques modernes ne savent pas, c'est ce qu'ils n'ont pas vu, et ils veulent juger!!! »

(1) Non, les royalistes ne sont pas *des hommes sanguinaires et couverts de crimes*, ainsi que je le prouverai plus bas.

(2) Je suis juste, je l'accorde, et il ne m'en avait pas même coûté de le dire, avant que l'anonyme fît cette remarque.

(3) Une épigramme n'est qu'une épigramme. On en a fait contre Louis XII, contre Louis XIV, contre Boileau, contre Racine... Les rapporter n'est pas les approuver. — Je suis donc de l'avis de mon critique, M. le marquis de Lafayette n'a pas été un Marat. Homme faible et borné, n'ayant pas su prévoir tout le mal qu'il faisait à son roi, parce qu'il avait plus d'ambition de jouer un rôle qu'il n'avait de caractère pour le soutenir. L'histoire a de grands reproches à lui faire, mais jamais l'histoire ne le rapprochera de Cromwel qui fut si hardi dans le crime, ni de Marat le plus exécrable des hommes; Delille ne l'a pas fait non plus, et il y a seulement dans le vers : *Prend Marat pour idole*. Marat n'avait pas encore été *régicide*, il n'était que législateur pamphlétaire. D'ailleurs, on peut prendre *le diable pour son idole*, sans lui être précisément comparé. — Quant à M. Drobecq, il n'a dit que ceci :

Dans les coulisses assez grand,
Fut bien petit sur le théâtre.

Ce qui est très-vrai, ce qui n'est point une *calomnie ;* ce qui ne

» Chose étrange! L'auteur, qui a recueilli avec un soin scrupuleux les anecdotes, souvent calomnieuses, les épigrammes du moment dirigées contre les hommes de la révolution, paraît n'avoir jamais entendu parler des représailles de la Vendée, des sociétés de Jésus et du Soleil (1); il ne trouve

---

fait que rappeler ce mot heureux de Rivarol que j'avais ajouté pour commentaire:

Sa nullité protégea sa fortune.

(1) J'écris mes *Souvenirs*, je n'écris pas ceux des autres. Je consigne dans ces Mémoires ce que j'apprends, ce que j'ai vu. J'ai vécu dans un pays où l'on n'a presque à reprocher des crimes qu'aux révolutionnaires. — Cette réponse devrait suffire pour l'excuse de mon silence : mais je veux bien ne pas m'en contenter. — Oui, je n'ai pas oublié qu'il a existé quelques sociétés (du moins on l'a dit), qui poussèrent trop loin les réactions. C'était après LA TERREUR, après cette funeste époque, qui n'avait pas eu de pareille en immoralité, en scélératesse, en atrocité. Dans le silence des lois, dans l'interrègne de la puissance, quand l'*anarchie* avait succédé à cette horrible *terreur*, quelques jeunes gens dont les tribunaux avaient repoussé les justes réclamations, dans un accès de désespoir attaquèrent quelques assassins de leurs pères. On les avait rendus orphelins!... Alors, il est vrai, les hommes de boue qui se rangent toujours du parti qu'ils croient le plus fort, saisirent cette occasion pour commettre impunément des crimes... Mais ces crimes, aussi obscurs qu'atroces, qui révoltaient notre âme, ne nous parvinrent point avec assez de détails pour mériter de figurer comme *anecdotes* dans des *souvenirs*. Cela veut-il dire que nous les approuvions? Nous n'aimons le mal d'aucune espèce, et il ne nous paraît nulle part légitime.

Quant à *la Vendée*, ce peuple de *héros*, que Buonaparte appelait un *peuple de géans*, il me semble qu'on l'a presque justifié en ne l'accusant que de *représailles* : mais non, ce peuple fut trop grand, trop généreux, trop brave pour ne pas rejeter cette insidieuse justification. Jamais vit-on les Vendéens en masse se faire

aucune occasion de signaler les crimes du parti aristocratique, et de verser sur lui les traits d'une vertueuse indignation ou ceux d'une mordante satire (1). N'oublions pas cependant qu'il a eu la bonne foi d'extraire des rapports de la police, pour les années 1763, 1764, etc., un certain nombre d'histoires scandaleuses (2) qui ne font guère honneur à l'ancien régime (3), mais qui, vu leur date, ne peu-

---

précéder par des flammes incendiaires; massacrer des populations entières; violer et tuer ensuite avec d'horribles raffinemens toutes les jeunes filles qu'ils pouvaient atteindre; arracher avec leurs baïonnettes les enfans du sein des épouses?... J'en suis fâché pour l'auteur de l'article, mais sa mémoire l'a mal conseillé, et son exemple est mal choisi. *La Vendée* défendait une belle, une grande, une noble cause; une cause juste, magnanime et sacrée; et si quelques-uns de ses défenseurs eurent le malheur d'être coupables de quelques crimes (ce qui n'arrive que trop dans les guerres civiles), ces crimes doivent être encore imputés à LA RÉVOLUTION : sans elle, la paix et le bonheur auraient toujours régné dans ces heureuses campagnes.

(1) J'avoue que j'aurais été embarrassé pour me tant *indigner* contre les torts... *des victimes;* car je les trouvais doublement à plaindre, des injustices qu'on leur avait fait subir, et des vengeances qu'elles eurent le malheur d'en tirer.

(2) N'est-ce pas une dérision de vouloir donner pour *compensation* des plus grands *forfaits* quelques *histoires scandaleuses?....*

(3) De tout temps il y eut des hommes libertins; et sous le règne de LA CONVENTION, on vit ses proconsuls, ses agens, et même presque tous ceux qui dominaient la nation, plongés dans un cloaque de vices. Les membres du *comité de salut public*, les membres des *comités révolutionnaires*, les membres du tribunal de sang que présidait Fouquier-Thinville, se montrèrent aussi cruels, aussi débauchés que Tibère, que Caligula, que Domitien, que le fameux Sardanapale, qu'ils surent égaler et même surpasser, dans leurs insultantes et ignominieuses orgies.

vent compromettre en rien la noblesse contemporaine (1).

» Si nous passons à la partie littéraire de ces *Souvenirs*, nous y trouverons encore bien des traces de l'esprit de parti. Voici un jugement sur l'auteur de *Tibère* et de l'épître sur la *Calomnie*, qui n'est point de M. de Rochefort, mais auquel il ne rougit pas de donner son assentiment : « Point » de génie, peu d'esprit, de la facture, de la mémoire, un » long exercice (2). » Suivent, dispersés dans le cours des deux volumes, quelques centaines de vers, dictés à la médiocrité par l'envie et par les haines politiques; mais la honte et le ridicule, loin d'atteindre jusqu'à Chénier, retombent tout entiers sur les auteurs obscurs de ces diatribes rimées (3). Delille, Parny, Legouvé, Boufflers, Demoustier, Théveneau (4); voire même Lebrun, auquel on reproche

---

(1) Cette réflexion ne signifie rien. Un *libéral* doit savoir que les fautes sont personnelles. D'ailleurs, ces sortes de *faiblesses*, quoique condamnées par la religion et par la nature, ne sont point des *forfaits*, et encore un coup ce sont les crimes nombreux de la révolution dont il était question.

(2) Un peu de bonne foi, monsieur le critique. J'ouvre mon livre, tom. Ier, pag. 256, et voici comment je m'exprime : *Tout cela est un peu vrai, mais peut-être un peu trop sévère.* Il me semble qu'il n'y a pas de quoi *rougir;* que je ne donnais qu'un demi-*assentiment*, et que pour un prétendu *critique injuste*, *partial*, *passionné*, c'était s'exprimer avec beaucoup de modération, de mesure, de réserve, en parlant ainsi, en 1797, du Tyrtée des révolutionnaires. Ses hymnes furibonds, ses satires, ses discours et ses *votes* auraient dû me rendre plus difficile et plus tranchant.

(3) Je le veux bien, cela ne me regarde pas. J'ai tenu registre de ces escarmouches poétiques, parce que des vers plaisans ou piquans ne sont que des vers, et qu'il valait mieux alors s'occuper de vers que des intérêts de la révolution.

(4) Et une foule d'autres : Bernis, Boissy-d'Anglas, Henri de

néanmoins des *odes infâmes contre les rois* (1), sont traités avec moins de défaveur. Des productions peu connues de ces poètes, quelques détails intéressans sur leurs personnes, et un petit nombre d'anecdotes neuves, et qui paraissent avérées (2), forment la partie saine de ce recueil. Nous l'avons lue avec intérêt, et nous la recommandons avec le même plaisir que nous aurions eu à louer tout l'ouvrage, si le choix de l'auteur avait été plus consciencieux (3) et plus sévère; s'il avait eu la prudence de ne pas adopter aveuglément, et de ne point reproduire de tristes et odieuses calomnies; s'il n'avait pas affiché des opinions politiques exagérées et intolérantes (4), qui ne peuvent qu'éloigner un grand nombre de lecteurs; s'il avait consenti à laisser dans

---

la Rivière, Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, Ducis, Collin-d'Harleville, de Guerle, Kérivalant, etc., etc., etc., sont cités et loués plusieurs fois.

(1) Aurait-on voulu que j'approuvasse ces *odes infâmes?* avoir malgré cela loué le talent de Lebrun, n'était-ce pas avoir prouvé mon *impartialité?*

(2) J'en ai déjà pris acte; des *anecdotes avérées* ne sont pas des *calomnies*.

(3) Avant de prononcer si légèrement sur ma *conscience*, l'auteur auroit dû scrupuleusement scruter la sienne.

(4) Je voudrais bien savoir ce qu'on entend par *intolérantes?* Toutes les fois qu'on blâme, on est à peu près *intolérant;* le critique anonyme de *la Revue* est donc *intolérant* aussi à mon égard; ce qui lui ôtait le droit de me faire ce reproche. — Je crois cependant être aussi *tolérant* qu'un autre; je sais que les caractères sont divers; qu'il est de l'esprit de l'homme d'errer: je ne condamne sans appel que les mauvaises actions; et quant aux opinions, tout en combattant celles qui me paraissent fausses ou dangereuses, je les pardonne; pourvu toutefois qu'on ne prétende pas, comme M. Manuel, faire une simple *opinion* du *régicide*.

l'oubli certains vers, dont tout le mérite est d'être nés au sein de sa coterie (1); enfin, s'il avait pu se résoudre à parler moins souvent de sa personne (2), et à faire un usage moins fréquent des dernières bribes de son portefeuille (3) ».

(N***.)

(Page 56.)

Madame la marquise de Boufflers.

Le recueil de ses jolies pièces fugitives se trouve placé dans un autre ouvrage; ce qui fait que nous ne dirons ici

---

(1) Les épigrammes qui ont circulé dans Paris à différentes époques, n'étaient pas le fruit de ma coterie, puisque *coterie y a.* Je n'ai été jamais d'aucune coterie, et n'ai connu que d'honorables sociétés.

(2) En supposant que j'aie parlé souvent de moi dans *mes Souvenirs* (ce que je n'ai pas fait), je voudrais que l'auteur m'apprît comment on peut écrire des Mémoires, qui doivent essentiellement renfermer les choses qui nous sont personnelles, sans parler de soi. *J'ai vu, j'ai entendu.* — Dirai-je : *On a vu, on a entendu?* — Que l'auteur me trace des règles, j'en profiterai, parce que j'aime à céder aux conseils qu'on me donne, quand ils sont judicieux.

(3) Non, je n'ai pas fait usage de mes *dernières bribes*, puisqu'il me reste plusieurs volumes à publier, si les deux qui ont paru réussissent. Les suivans, qui datent de 1805 à 1825, sont encore plus variés et plus piquans, parce qu'ils se rattachent à une époque plus fertile. De grandes figures de la cour de Buonaparte s'y dessinent par leurs actions; et quoique de pareilles notices ne contiennent que des révélations et des observations d'un petit genre, elles n'en peuvent pas moins être un jour très-utiles pour l'histoire, qui peut y puiser des notes, des saillies et des faits cachés, qu'elle ne trouverait pas ailleurs.

que quelques mots de cette aimable Muse. M. Borde écrivait au comte de Tressan :

Près de Boufflers coulez vos heureux jours,
Seule elle a réuni par un secret mystère
Et les sœurs du Parnasse et les sœurs de Cythère ;
Qui la voit un instant doit l'adorer toujours.

Oserai-je placer ici les quatrains qu'elle fit sur la mort de Voltaire? Ils se ressentent un peu du ton libre de l'époque.

Dieu fait bien ce qu'il fait : La Fontaine l'a dit.
Si j'étais cependant l'auteur d'un si grand œuvre,
Voltaire eût conservé ses sens et son esprit;
Je me serais gardé de briser mon chef-d'œuvre.

Il n'est pas bien certain que Voltaire, quoiqu'il ait fait beaucoup de chefs-d'œuvre littéraires, ait été lui-même un chef-d'œuvre. Peut-être n'y eut-il jamais plus d'imperfection de caractère, et un plus grand oubli de soi-même dans l'indigne emploi qu'il fit de son talent en quelques rencontres. — Mais poursuivons :

Celui que dans Athène eût adoré la Grèce,
Que dans Rome à sa table Auguste eût fait asseoir,
Nos Césars d'aujourd'hui n'ont pas voulu le voir,
Et monsieur de Beaumont lui refuse une messe.

Qu'y avait-il d'étrange à cela? était-il nécessaire que l'archevêque de Paris fît dire des messes pour un incrédule? Quant à l'empereur d'Autriche, Joseph II, voyageant sous le nom du *comte de Falkenstein*, il avait promis à sa mère de n'aller pas visiter le chef des philosophes, dont il avait su apprécier la vaine ambition et les hostiles projets contre l'ordre de la société. — Madame de Boufflers ajouta cette boutade *contre le refus d'inhumer Voltaire* :

Oui, vous avez raison, monsieur de Saint-Sulpice ;
Et pourquoi l'enterrer ? n'est-il pas immortel ?
Sans doute, à ce grand homme, on peut, sans injustice,
Refuser un tombeau, mais non pas un autel.

Nous sommes loin d'approuver le fonds et le style de ces trois pièces ; mais c'était la mode alors de traiter frivolement les questions les plus graves. Nous en avons la preuve dans les vers que nous allons rapporter.

SUR LA MYTHOLOGIE.

Savante antiquité, beauté toujours nouvelle,
Monument du génie, heureuses fictions,
Environnez-moi des rayons
De votre lumière immortelle ;
Vous savez animer l'air, la terre et les mers ;
Vous embellissez l'univers.
Cet arbre à tête longue, aux rameaux toujours verts,
C'est Atys aimé de Cybèle ;
Le gentil Hyacinthe est le tendre mignon
Que sur les prés fleuris caressait Apollon ;
Flore avec le Zéphire a peint les jeunes roses
De l'éclat de leur vermillon.
Des baisers de Pomone on voit dans ce vallon
Les fleurs de mes pêchers nouvellement écloses ;
Ces montagnes, ces bois qui bornent l'horizon
Sont couverts de métamorphoses ;
Ce cerf, aux pieds légers, c'est le jeune Actéon ;
L'ennemi des troupeaux, c'est le roi Lycaon.
Du chantre de la nuit j'entends la voix touchante,
C'est la fille de Pandion,
C'est Philomèle gémissante.
Si le soleil se couche, il dort avec Thétis ;
Si je vois de Vénus la planète brillante,
C'est Vénus que je vois dans les bras d'Adonis.

Ce pôle me présente Andromède et Persée;
Leurs amours immortels échauffent de leurs feux
Les éternels frimas de la zone glacée.
Tout l'Olympe est rempli de héros amoureux.
Ah! vivent les beautés de la mythologie!
Qu'Hésiode me plaît dans sa théologie,
Quand il me peint l'Amour débrouillant le chaos,
S'élançant dans les airs et planant sur les flots!

Vantez-nous maintenant, bienheureux légendaires,
Le porc de saint Antoine et le chien de saint Roch,
Vos reliques, vos scapulaires
Et la guimpe d'Ursule, et la crasse du froc!
Mettez la fleur des saints à côté d'un Homère;
Il ment, mais en grand homme; il ment, mais il sait plaire;
Sottement vous avez menti.
Par lui l'esprit humain s'éclaire,
Et si l'on vous croyait il serait obscurci.

Ainsi dans son jardin, près d'un couvent de fille
Chantait le jeune Alcimédon;
Il avait de Boufflers et la grâce et le ton;
Sœur Maton l'entendait, et soudain sœur Maton
Laissa là son office, et sa guimpe et sa grille.

Ces vers sont de Voltaire; ils se trouvent dans ses œuvres avec des suppressions et des variantes; mais on ne trouve nulle part la réponse de M. de Boufflers que nous allons transcrire :

Quand Homère chante ses dieux,
A les adorer il m'invite;
Je sens qu'à de beaux vers je me rendrais bien vite.
Pour un apôtre harmonieux
On ouvre son oreille et l'on ferme les yeux :
De qui me charmera je suis le prosélyte.
Si l'on veut m'attraper, il faut que le fripon
Emprunte au moins un doux langage;

Et pour m'en imposer un prêtre d'Apollon
Vaut mieux qu'un curé de village.
Je suis beaucoup trop gai pour être un bon chrétien :
Notre foi n'est pas amusante !
J'aurais été meilleur payen :
Leur doctrine est plus douce et surtout plus riante.
Cette tendre Vénus, que je sers en secret,
Publiquement eût reçu mon hommage;
L'Amour que nous fuyons, alors on l'adorait,
L'univers était son ouvrage.
Aux dieux ainsi qu'à nous l'Amour donnait des lois;
Le Sylphe dans les airs caressait la Sylphide;
Le Triton sous les flots baisait la Néréide,
La Driade agaçait le Faune dans les bois,
La Nayade brûlait dans l'onde,
Et jusqu'aux entrailles du monde
Du plus charmant des dieux tout entendait la voix.
A chaque pas, un buste, une colonne, un temple,
S'offrait au voyageur, l'amusait en chemin;
Souvent c'était un Faune, un Satyre, un Sylvain,
Un dieu Therme au rire malin,
Un Priape de bon exemple.
Un bon payen trouvait dans sa religion,
Au lieu de nos dogmes sévères,
Le bonheur pour devoir, le plaisir pour mystères :
Trop heureuse dévotion !
Contre une aussi charmante fable
Quel philosophe eût disputé ?
Bien rarement on est tenté
De sortir d'un rêve agréable,
Et lorsque l'erreur est aimable,
Pourquoi chercher la vérité ?

Je regrette que de semblables principes soient proclamés dans des vers aussi agréables; M. de Boufflers était très-jeune alors, que ce soit son excuse; et plaçons ici des vers de M. Delille sur le même sujet, à cause des rapproche-

mens qu'ils présentent. Ils sont adressés à M. de Saint-Ange, sur sa brillante traduction des *Métamorphoses d'Ovide:*

Que tu rends bien ce chantre ingénieux
Qui, d'un style brillant, facile, harmonieux,
Nous raconte si bien l'origine des choses,
Leurs divers effets et leurs causes;
Tous ces enchantemens, ces miracles divers,
Dont la fable autrefois embellit l'univers :
Sur un ruisseau qui fait son charme et son supplice,
Courbe le crédule Narcisse,
Qui, dans ce frais et limpide miroir,
Voit flotter son image et se plaît à se voir ;
Du malheureux *Atys*, du triste *Cyparisse*,
Change les bras en rameaux verts;
Sur les feuilles d'un lis avec grâce dépose
Le nom de cet *Ajax* fameux par ses revers ;
Teint du sang d'*Adonis* le pourpre d'une rose;
Des beaux cheveux de la jeune *Daphné*
Adroitement compose
La guirlande du dieu qui de ses pleurs arrose
Les festons verdoyans dont il est couronné.
Quand il raconte ces prestiges,
Son poëme est pour nous le premier des prodiges;
Il peuple, en se jouant, l'air, la terre et les mers.
Son âme empreinte dans tes vers,
Me ferait croire à la métempsycose;
Et ta brillante version
Est (je le dis sans fiction)
Sa plus belle *métamorphose*.

Mais revenons aux vers de Boufflers, ils firent grand plaisir à Voltaire; il était enchanté des brillantes dispositions de son spirituel disciple; aussi écrivait-il, à cette époque, cette lettre que Beaumarchais n'a pas connue :

A MADAME LA MARQUISE DE BOUFFLERS.

Ferney, 15 décembre 1764.

« J'ai l'honneur, madame, d'avoir actuellement dans » mon taudis le peintre (1) que vous protégez. Vous avez » raison d'aimer ce jeune homme; il peint à merveille les » ridicules de ce monde, et il n'en a point; on dit qu'il » ressemble en cela à madame sa mère. Je crois qu'il ira » loin. J'ai vu des jeunes gens de Paris et de Versailles, » mais ils n'étaient que des barbouilleurs auprès de lui. Je » ne doute pas qu'il n'aille exercer ses talens à Lunéville; je » suis persuadé que vous ne pourrez vous empêcher de » l'aimer de tout votre cœur quand vous le connaîtrez. Il » a fort réussi en Suisse. Un mauvais plaisant a dit qu'il » était là comme Orphée, qu'il enchantait les animaux : » mais le mauvais plaisant avait tort. Il y a actuellement en » Suisse beaucoup d'esprit; on a senti très-finement tout ce » que valait votre peintre. S'il va à Lunéville comme il le » dit, je vous assure, madame, que je suis bien fâché de ne » pas l'y suivre. J'aurais été fort aise de ne pas mourir sans » avoir eu l'honneur de faire encore ma cour à madame sa » mère. Tout vieux que je suis, j'ai encore du sentiment; je » me mets à ses pieds, et, si elle veut me le permettre, aux » pieds du roi. J'aurais préféré les Vosges aux Alpes; mais » Dieu et les dévots n'ont pas voulu que je fusse votre » voisin. Goûtez, madame, la sorte de bonheur que vous » pouvez avoir, ayez tout autant de plaisir que vous pour- » rez, vous savez qu'il n'y a que cela de bon, de sage et » d'honnête. Conservez-moi un peu de bonté, et agréez mon » sincère respect.

» Le vieux Suisse,

» VOLTAIRE. »

(1) M. le chevalier de Boufflers.

Puisque j'ai hasardé la publication de ces opuscules, en voici d'autres du même genre; ils sont de M. de Boufflers.

A MADAME CLAIRON DE L....

POUR LE JOUR DE SAINTE THÉRÈSE, SA FÊTE.

---

15 octobre.

La légende a pu vous apprendre
Que votre patronne pour Dieu
A brûlé du plus tendre feu;
Son exemple aurait dû vous rendre,
Je ne dis pas sainte, mais tendre.
Il ne faut pas exactement
A son goût conformer le vôtre :
.... était son amant,
Vous pouvez en avoir un autre;
Mais tâchez de l'aimer autant.
Apprenez sur le diable un bon mot de Thérèse:
Il est bien malheureux, dit-elle, *il n'aime point.*
Belle Clairon, je suis bien aise
Que vous méditiez sur ce point;
Car vous n'aimez, dit-on, personne,
Et je vois, les larmes aux yeux,
Que vous ressemblez beaucoup mieux
Au diable qu'à votre patronne.

Mais voici un morceau d'un autre genre et du même auteur; aussi est-il fait à une époque bien différente.

M. le comte Elzéar de Sabran avait été enfermé au donjon de Vincennes pour avoir été soupçonné d'écrire un ouvrage où se trouvait un portrait de Napoléon, qui malheureusement était affreux de ressemblance. Les papiers du jeune comte furent pris et dispersés, on l'enleva lui-même, et on le conduisit dans cette prison d'état qui renfermait déjà

tant d'autres victimes. Le jour de sa naissance arriva, c'était le 18 mai 1813; sa mère, madame Éléonore de Boufflers, veuve du comte de Sabran, et son amie madame de Grollier, parvinrent à faire pénétrer jusque dans sa retraite un bouquet. M.. de Boufflers accompagna cet envoi de fleurs de ces vers-ci; jamais dans sa jeunesse il n'a rien fait, ce me semble, qui ait plus de vivacité et plus de grâce. C'est la mère qui parle :

Consolantes filles de Flore,
Vous que mon Elzéar, dès sa première aurore,
Prenait plaisir à voir entourer son berceau,
Et que chaque printemps nouveau
Lui montrait plus belles encore!
Dans les prés, dans les champs que votre éclat décore,
On ne le verra point vous chercher aujourd'hui.
Il languit loin de vous, pénétrez jusqu'à lui,
Et de la plus triste des mères,
Près de mon fils captif, riantes messagères,
Mêlez dans son trop long ennui
Quelques distractions, hélas! trop passagères!

Il reparaît ce jour qu'en des temps plus heureux
J'ai vu luire sur sa naissance,
Ce jour qui, tout brillant d'une longue espérance,
D'un meilleur avenir a dû flatter mes vœux.
Il reparaît ce jour!... il ne voit que mes larmes!
Mais du moins, belles fleurs, qu'en ce jour solennel,
L'infortuné reçoive un tribut maternel,
Qui pour lui ne saurait être sans quelques charmes.
Étalez vos couleurs, exhalez vos parfums,
Et que par leur vertu sa douleur amollie,
Au lieu de se nourrir de soucis importuns,
S'assoupisse aux vapeurs de la mélancolie,
Jusqu'au jour (Dieu! quel jour!) qui nous rendra la vie.
Vers mon fils languissant portez votre fraîcheur;

Mystérieux portrait de grâce et d'innocence,
Moins belles à ses yeux que chères à son cœur,
Je crois d'ici le voir d'avance
Se ranimer d'abord à votre aspect flatteur,
Puis vous baigner des pleurs de sa reconnaissance,
Surpris de vous devoir une ombre de bonheur.
Dans chacune de vous il peut voir une sœur :
Riche des dons heureux dont vous offrez l'emblême,
Tranquille, délicat, simple comme vous-même,
Lui seul il ne voit pas, dans sa modeste erreur,
Qu'en vous aimant c'est lui qu'il aime.
De quel prix aujourd'hui vous payez cet amour!
Heureux, il vous cherchait ! et vous, à votre tour,
Vous osez le chercher dans ces tristes demeures,
Pour lui faire oublier la paresse des heures,
Et lui cacher les murs de son affreux séjour.
Vous voilà sous ses yeux !... que je vous porte envie,
Et que ne suis-je une de vous !
— Mais, trop heureuses fleurs, dites-nous, je vous prie,
Quel magique ressort de la porte ennemie
Faisait à votre approche écarter les verroux?
— Deux secrets talismans aussi forts qu'ils sont doux :
Les larmes d'une mère et les vœux d'une amie.

Je n'ai pas la pièce que le jeune comte répondit à sa mère; mais voici celle qu'il adressa à Madame de Grollier son amie :

Cette pervenche au milieu des pensées,
Du pauvre Jean-Jacques Rousseau
Est la fleur et l'emblême. Au bord d'un doux ruisseau,
Par elle il vit souvent ses peines effacées.
Les profonds abîmes du cœur
Rendaient sa misère infinie.
Il y tombait sans cesse... et sa belle harmonie
Il la payait d'un immense malheur :
Mais la nature au moins restait à son génie.
Il n'était jamais seul; les arbres des forêts

Lui servaient d'amis sûrs, de confidens discrets :
Il pouvait des ingrats se plaindre à la nature,
Et ses larmes du moins tombaient sur la verdure.
Hélas ! mes maux n'ont plus cette triste douceur ;
Je n'ai pas son génie, heureux consolateur,
Et dans un destin plus contraire
L'imagination, ce don persécuteur,
Me condamne sans cesse à toute sa misère,
M'entoure à chaque instant des fantômes du cœur.
J'ai de plus noirs ennuis dans mon cœur solitaire,
Et tout est pierre autour de moi ;
Je ne vois que des murs qui toujours m'environnent,
N'entends que des verroux qui toujours m'emprisonnent.
Ah! sans doute je suis bien malheureux!.... O toi
Qui m'entoures de fleurs dans ma dure retraite,
Que ne te dois-je pas! ta magique baguette
A seule écarté mes douleurs ;
Et je ne vois plus que tes fleurs.
Je fixe ta pensée, ou regardant tes roses,
Je me figure avec moi que tu causes.
Jean-Jacques trop souvent rêvait des ennemis,
Moi, je dois croire à des amis.
Mais ta bonté touchante, à tant de grâce unie,
A de mes maux effacé la moitié ;
Et par toi, la fleur du génie
Devient celle de l'amitié.

Un jour M. de Boufflers entrait chez madame la baronne de Staël, qui lui demanda pourquoi il n'était point de l'académie? (Il en fut plus tard.) — Après s'être recueilli un petit moment, il répondit :

Je vois l'académie où vous êtes présente ;
Si vous m'y recevez, mon sort est assez beau ;
Nous aurons à nous deux de l'esprit pour quarante :
Vous comme quatre, et moi comme zéro.

Mais je m'arrête ; ces transcriptions me mèneraient trop

loin, ayant encore, malgré la perte de plusieurs manuscrits, de quoi faire un très-gros volume de pièces inédites; et pour terminer cette note, je reviens à sa mère. Dans un portrait inédit, que je crois du comte de Tressan, je lis:

Tout mélange est impur, dit-on, chez les humains ;
Mais j'ai vu de Boufflers les contrastes divins ;
Leur charme séduisant forme son caractère:
Tableau vaste et brillant de la nature entière,
Sa perspicacité voyait tout d'un coup d'œil,
Et son âme élevée au-dessus de l'orgueil,
Plaignait les malheureux, les aidait sans faiblesse:
En caressant le luxe elle a fui la mollesse.
Ferme contre les maux, mais docile au plaisir,
Son cœur sut tout aimer et ne sut rien haïr.
Son esprit éclairé, qu'il faut nommer céleste,
Ignora sa valeur et connut tout le reste.

Voltaire a fait pour elle cette chanson inédite :

Pourquoi donc le Temps n'a-t-il pas,
Dans sa course rapide,
Marqué la trace de ses pas
Sur les charmes d'Armide?
C'est qu'elle en jouit sans ennui,
Sans regret, sans le craindre;
Fugitive encor plus que lui,
Il ne saurait l'atteindre.

Le président de Montesquieu, quittant *l'Esprit des Lois* pour rentrer dans le *Temple de Gnide*, lui adressa ces vers:

Boufflers, vous avez la ceinture
Qu'au débrouillement du chaos,
Reçut des mains de la nature
Celle qu'on adore à Paphos.
Si quelquefois votre parure
A des irrégularités,

Une grâce qui les corrige
Fait voir à nos yeux enchantés
Que la beauté qui se néglige
Est la première des beautés.

Une dame de beaucoup d'esprit, madame Dufresne-Durival, de Nancy, m'a communiqué cette énigme sur madame de Boufflers, *qui semblait, par le corps comme par l'esprit, formée d'une matière toute céleste :*

D'une femme j'ai l'apparence :
Mais j'ai bien une autre substance !
Je suis d'air, d'aimant et de feu ;
Je porte partout la lumière :
C'est ma principale matière ;
Ceci n'est point un conte bleu.
Sur les cœurs j'ai toute puissance :
Je n'habite point dans les cieux,
Mais on les trouve dans les lieux
Que j'embellis par ma présence.

(Page 63.)

Boufflers a raconté *la Fille et le Cheval.*

Quand La Harpe publia dans *le Mercure* ce conte infiniment plus leste que le mien, il le loua beaucoup. Une foule de journaux s'en emparèrent ; M. de Boufflers en fut proclamé l'auteur : il n'en réclama pas. Cependant il me dit après ma lecture : *Vous vous êtes trompé, ce conte ne m'appartient pas.* Ma surprise fut grande ; je lui répondis que son désaveu venait trop tard.—Il insista.—Mais comme ce *conte*, et quelques anecdotes qui s'y rapportent, font partie de mes *Souvenirs* et *Mélanges*, le lecteur trouvera bon que je le renvoie à cet ouvrage, dont il a déjà paru 2 vol. in-8°, chez Bossange frères et Ponthieu, libraires. Prix : 14 fr.

(Page 66.)

Et puis après nous dînerons.

Ce petit conte est une imitation d'une pièce latine. Il en parut une traduction sans nom d'auteur en 1618. Elle a depuis été attribuée à *Sigogne* dans quelques recueils, et à *Mottin* dans quelques autres :

Un mari frais dit à sa demoiselle :
— Souperons-nous, ou ferons le déduit?
— Faisons lequel il vous plaira, dit-elle,
Mais le souper n'est pas encore cuit.

En 1653, *G. Colletet* en publia une autre, intitulée *l'Amant gaillard* :

Corilas, jeune et gai, cajolant sa brunette,
Lui dit : — Souperons-nous, ou ferons-nous le jeu?
— Tout ce qu'il vous plaira, répondit la finette;
Mais le souper encor n'est pas tiré du feu.

Dans les *OEuvres posthumes et Facéties*, attribuées bien injustement à *Mirabeau jeune*, 1 vol. in-18 (an VIII), on trouve une mauvaise version de la même pièce, que je me dispense de transcrire.

(Page 66.)

Disons un mot sur le mot.

Quand cette chanson fut composée, on me gronda de l'avoir écrite, et je fis cette réponse aux reproches d'Eléonore :

Certes, je n'ai pas pour le mot
Même estime que pour la chose.
Si j'ai gaîment chanté le mot,
Tu dois me pardonner la chose.
Non, je n'ai pas besoin du mot;

Quant aux vieillards, c'est autre chose;
Ils se réjouissent du mot,
Ne pouvant jouir de la chose.

L'Hymen veut qu'on taise le mot,
Et fait un devoir de la chose :
Je me plais à le prendre au mot,
Je connais le prix de la chose.
Éléonore, point du mot
Tant que tu permettras la chose :
Si la Folie est pour le mot,
Je sais qu'Amour est pour la chose.

Colette s'effrayait du mot,
Et ne devinait pas la chose;
Colin, sans lui parler du mot,
Lui fit connaître un jour la chose.
Le Libertin aime le mot,
Le Sage s'en tient à la chose :
Nous pouvons nous passer du mot,
Mais où serions-nous sans la chose?

Je terminerai enfin ces notes par ce huitain qui les couronnera dignement. Un homme de mérite, M. J.-C. Grancher, en renvoyant les œuvres de Boufflers à madame de *** lui écrivait, en 1799 :

L'aimable auteur que je vous rends,
Grâce à des maîtresses jolies,
A fait sans doute en peu de temps
Beaucoup de vers et de folies.
Mais, entre nous, on a parlé
Un peu trop de ce double ouvrage;
S'il vous avait connue, Églé,
Il en eût fait bien davantage.

FIN DES NOTES DU VOYAGE A SAINT-LÉGER.

NOTICE

SUR MADAME LA MARQUISE DE BOUFFLERS,

NÉE DE MANVILLE (1814 (1).)

Eléonore de Boufflers, fille de Jean de Manville (2), ci-devant comtesse de Sabran, aujourd'hui aimable épouse du plus aimable des poëtes, s'est fait connaître par les grâces de son esprit, et par les jolis vers qu'elle inspira à l'écrivain célèbre dont elle est la digne compagne, et dont elle fait le bonheur. Que, timide et craintive devant sa renommée, elle ne me sache pas mauvais gré du plaisir que j'éprouve à trahir sa trop discrète modestie. Souvent j'ai vu ce couple intéressant se prodiguer ces attentions, ces prévenances, ces mots flatteurs qui s'épanchent

---

(1) M. de Boufflers vivait encore quand cette *Notice* fut écrite, et j'eus le plaisir de la lui présenter.

(2) Suivant madame la comtesse de Genlis, dans ses *Mémoires*, madame Éléonore de Boufflers est fille de *Frédéric-Antoine-Marc d'Antlaw* ou *d'Andelau de Hombourg*, maréchal-de-camp, député aux états-généraux, en 1789, par la noblesse de Haguenau, mort vers la fin de 1819.

naturellement d'un cœur bon et sensible. Mariés pendant leur émigration : « J'étais (me disait un » jour le Catulle français), j'étais le Malheur » épousant l'Infortune; mais l'Amitié se chargea » de la dot. » Il avait décrit l'amitié d'une manière bien plus tendre en s'adressant à son Eléonore :

Sur l'amitié, sans toi, peut-être,
Mon cœur en aurait plus appris :
En t'aimant, j'ai cru la connaître;
En t'aimant mieux, j'ai vu que je m'étais mépris.

Avant de l'épouser, il l'avait peinte ainsi, sur l'air : *Ah! la voilà, la voilà, là.*

Réunir à des traits flatteurs,
Sans aigreur,
Sans humeur,
Mœurs,
Un cœur bon, un souris malin,
Un esprit sans dessein
Fin,
Ce serait un objet parfait;
Mais où le trouver cet objet?
Eléonore entra;

L'Amour cria :
Tiens, la voilà, la voilà,
Là.

Il lui disait, dans une autre occasion :

Au plus fort de mon ivresse,
Ma voix ne trouve aucun son,
Quoique pour vous ma tendresse
N'est rien moins qu'une chanson.
Mais votre indulgence extrême
Se plie à tous mes défauts;
Il vaut mieux quand on dit : *J'aime*,
Dire vrai que chanter faux.

Et il s'applaudit ainsi de son bonheur :

Je suis aimé
De la bergère que j'adore;
Je suis aimé
De l'objet dont je suis charmé.
Fortune, que chacun implore,
Que peux-tu me donner encore?
Je suis aimé!

Pour son épithalame, il lui chanta les couplets suivans :

AIR : *Un Troubadour Béarnais.*

Allons tous deux vivre ailleurs,
Fuyons la cour et la ville;
Loin du bruit et des grandeurs
Choisissons un humble asile :
Qu'importe notre séjour,
Si nous y menons l'Amour !

Entre ces sauvages monts,
Dans ce vallon solitaire,
Tous deux nous habiterons
Où tu vois cette chaumière :
Qu'importe notre séjour,
Si nous y trouvons l'Amour !

Nous entendrons les concerts
Des oiseaux du voisinage;
Et des sapins toujours verts
Nous offriront leur ombrage;
Tout charme dans un séjour
Où l'on est avec l'Amour.

Oublions avec Paris,
Luxe, élégance et dorure;

Si pour nous l'art a son prix,
Il ne vaut pas la nature :
Oui, rien ne vaut un séjour
Où l'on est avec l'Amour.

Ceux qui d'abord nous plaindront
De fuir vers ces lieux sauvages,
Peut-être eux-même envîront
Notre chaume et nos bocages :
Ils envîront un séjour
Où l'on est avec l'Amour.

Ton bel âge sans mépris
Voit approcher ma vieillesse,
Et mes cheveux bientôt gris
N'effraîront point ta tendresse :
Non, jamais de ce séjour
Nous ne verrons fuir l'Amour.

Ces chants si simples et si vrais ne restèrent pas sans réponse. Cette muse brillante qui aurait pu redire :

Qu'il est doux de trouver dans un amant qu'on aime
Un époux que l'on doit aimer,

répliqua :

Nos cœurs dans des nœuds si doux
Béniront notre fortune :
Elle suffira pour nous,
Puisqu'elle sera commune :
Rien ne manque en un séjour
Où l'on est avec l'Amour.

A charmer tes doux loisirs,
A te prouver ma tendresse,
A deviner tes desirs
Je m'occuperai sans cesse ;
Et tu verras ce séjour
Tout rempli de mon amour.

Ah ! si je te vois heureux
Sous notre toit solitaire,
Je ne ferai plus de vœux
Que pour mourir la première :
Te plaire est tout mon desir,
T'aimer est tout mon plaisir.

Que me font tes cheveux blancs ?
Que me fera ta vieillesse ?
Si le Destin et le Temps

Ne m'ôtent pas ta tendresse.
Te plaire est mon seul desir,
T'aimer est tout mon plaisir.

Cette franche déclaration fut accompagnée peu de temps après de cette *romance :*

Puis bien souffrir avec courage
Mal qui me vient de sort volage :
En grand' détresse, égale humeur
Soulage.
N'est qu'un malheur,
C'est le malheur du cœur.

Charme et revers en cette vie
Sont souvent dus à la folie;
Point n'ai de biens, ni de grandeur
Envie.
N'est qu'un malheur,
C'est le malheur du cœur.

Pourvu que le Destin souscrive
Qu'avec toi doucement je vive,
Consens que Sort d'autre bonheur
Me prive,

N'est qu'un malheur,
C'est le malheur du cœur.

Si même toit tous deux abrite;
Si l'un jamais l'autre ne quitte,
Cède ma part d'autre bonheur
Bien vite.
N'est qu'un malheur,
C'est le malheur du cœur.

Le hasard a fait tomber entre mes mains la copie d'un billet écrit par cette muse à son époux. Le voici : « Jamais Horace et Catulle » n'ont charmé Glycère et Lesbie autant que » vous me charmez, mon aimable mari. Si » j'avais, comme vous, le don de l'expression, » je vous peindrais ce sentiment si tendre qui » n'est point de l'amour, mais dont l'amitié » pourrait être jalouse. C'est apparemment ce » qu'on doit sentir pour son mari, et je m'ap- » plaudis de vous apporter un cœur fait exprès » pour le lien que nous venons de former. Je » vous remercie de vos présens que je trouve » trop magnifiques, même pour des présens de » noce : il suffisait, dans le ménage, des ri- » chesses de votre esprit et du goût que j'ai » pour elles. » M. le chevalier de Boufflers était

encore un chevalier errant, quand madame de Boufflers voulut faire son portrait : c'était préparer l'union des mêmes goûts et des mêmes talens. Il lui adressa ces *stances* sur son entreprise :

D'un procédé sûr et nouveau
Vous vous servez, mon jeune Apelle;
Pour animer votre tableau,
Vous enflammez vôtre modèle.

Vous prenez cent tons différens,
Du plus sombre jusqu'au plus tendre;
Pour vous peindre ce que je sens,
Quel est celui que je dois prendre?

De mon secret votre talent
Vous instruira bientôt lui-même;
Quand mon portrait sera parlant,
Il vous dira que je vous aime.

Aussi spirituelle que son modèle, le peintre lui répondit par cet impromptu, en continuant son portrait :

A vouloir saisir tous vos traits
On perd son temps, je vous assure;

Car on ne parviendra jamais
A vous fixer, même en peinture.

Je ne répéterai pas ici les morceaux qui se trouvent dans mon *Voyage à Saint-Léger;* mais j'y placerai d'autres jolis vers, avec le regret de n'avoir pu en recueillir un plus grand nombre.

RÉPONSE

A LA QUESTION : *Définir qu'est-ce qu'un bon cœur.*

Il est ouvert à la pitié,
Il est sensible à l'amitié;
Il sent l'offense et la pardonne.
Il rend toujours plus qu'il ne doit,
Et sait jouir de ce qu'il donne
Autant que de ce qu'il reçoit (1).

(1) Quoiqu'un peu différente, cette pensée me rappelle ces vers que Senecé avait inscrits au bas de deux Amours qui faisaient un échange de cœurs:

Cet échange en douceurs foisonne;
Heureux le cœur qui le conçoit!
On y gagne quand on y donne,
Autant que quand on y reçoit.

LE PAPILLON ET LA CHANDELLE,

FABLE.

A SON FILS, M. LE COMTE DE SABRAN.

Mon cher enfant, ton âge m'autorise
A te parler du papillon,
Mais sans que ta raison pourtant s'en formalise,
Car ceci n'est qu'exemple, et non comparaison.
Quand le Zéphir a fait taire la bise,
Le papillon, qui ne vit qu'en été,
Des grands soins d'ici-bas ne s'embarrasse guère.
L'affaire de la Volupté
Est la plus importante affaire.
Il ne veut rien, rien, que jouir,
Sans raisonner, sans réfléchir.
Chaque instant le conduit à des amours nouvelles,
Qui n'ont jamais de lendemain :
En une heure il a pu charmer toutes les belles
D'un jardin,
Sans en rencontrer de cruelles ;
Mais d'un pareil bonheur on peut prévoir la fin.

Un soir que, retiré dans l'ombre et le silence,
Il réparait les fatigues du jour,
Il voit une lueur, et pense
Que c'est le flambeau de l'Amour:
Il se lève aussitôt, bat de l'aile, s'avance,
Tourne, retourne, et passe à chaque fois plus près
D'un objet si rempli d'attraits:
Son éclat l'éblouit, sa chaleur le pénètre,
Sa flamme vacillante excite son desir;
Et, dans l'ivresse du plaisir,
A tout prix il prétend connaître
Ce fantôme brillant... Il y trouve la mort.

Mon cher enfant, ceci ressemble fort
Aux douces erreurs du bel âge;
Plus qu'on ne veut le cœur s'engage:
Quand il n'est plus temps d'y songer,
Ce n'est qu'alors qu'on en sent le danger.
Mais de tout la Raison sait tirer avantage,
Et reçoit même une leçon
D'un papillon.

Elle disait au même, car elle est aussi bonne mère qu'excellente épouse, dans ce langage ancien qui a tant de charme, cette romance:

« Sous l'orage qui gronde,
» Bannis, persécutés,
» Fuyant de tous côtés,
» N'ayant plus rien au monde,
» Il nous reste encor, mon enfant,
» Une âme calme, un cœur constant.
» Nous trouvons en nous-même
» Bonheur, force, soutien :
» Le mal n'est point extrême
» Tant que l'on s'aime bien.

» Que me fait la fortune
» Sous ces pompeux lambris,
» Et tous ces favoris
» Dont l'éclat importune?
» Tant que je serai près de toi,
» Le bonheur sera près de moi;
» N'es-tu pas ma richesse,
» Mon éclat, ma grandeur?
» Je brille en ta jeunesse,
» Et renais dans ton cœur. »

Son digne fils, bien jeune encore, lui en témoigna sa gratitude par des couplets qui finissent ainsi :

« Oui, près de toi toujours j'oublie
» Du malheur le fardeau pesant :
» Celle qui m'a donné la vie
» Fait tout le prix de son présent. »

A MADAME DE CUSTINE,

SA FILLE,

Qui lui avait envoyé un camée d'un Amour qui voulait attraper un papillon pour lui couper les ailes.

L'Amour, voyant un papillon
Voltiger sur des fleurs nouvelles,
Prétendit corriger cet insigne frélon,
Et le fixer en lui coupant les ailes.
Aussitôt dit, aussitôt fait :
Le papillon, perdant le charme dont il brille,
De léger devient lourd, de joli devient laid ;
Il ne reste qu'une chenille.

Quand l'Amour par hasard fixe certains amans,
C'est pareille métamorphose :
Va, ma fille, crois-moi, des papillons constans
Fatigueraient bientôt les roses.

ÉPIGRAMME A M. DE S***

*** Je ne sais pas feindre,
Mais j'ai le talent de peindre;
Vous aurez à vous en plaindre,
Car mon pinceau n'est pas doux.
Philosophe à tête vide,
Céladon à cœur perfide,
Roué, pédant, mais timide,
A ces traits connaissez-vous ?

LE PÉDAGOGUE DES BOIS,

FABLE.

Un lièvre, grand moraliseur
(Il descendait de ce lièvre rêveur
Dont parle le bon La Fontaine),
Passait les jours de la semaine
A tancer, censurer, critiquer ses amis.
Ce n'est pas que son cœur ne sentît quelque peine
A les choquer par des avis :
Mais leur propre intérêt, et l'intérêt du monde,
Les rendaient francs en dépit des flatteurs.

Il croyait bonnement pouvoir rendre meilleurs
Tous les vauriens de la machine ronde;
En un mot, il avait la noble passion
De la perfection.
C'est un but honorable et bien digne d'un sage.
Mais ce léger prédicateur
Était souvent de fort mauvaise humeur.
Ses pénibles efforts ne réussissaient guère:
A quoi sert de prêcher qui n'a cœur de bien faire?
Il maudissait le genre humain,
S'abandonnait à la mélancolie,
Séduisante et perfide amie,
Et se faisait grand mal sans produire aucun bien:
Car on ne change pas les défauts de naissance.
Notre lièvre y perdait son latin et ses pas,
Et bien aussi sa patience.
Tout en allait de même aussi mal ici-bas.
Ce que voyant un jour, un lapin dans la plaine
Lui dit: Ami, tu prends bien de la peine;
Et que prétends-tu faire avec tes beaux discours?
Perdre le temps de tes beaux jours
A tenir tête à ton engeance!
Regarde donc la conséquence:
Si les lièvres, moins étourdis,

Loin d'imiter tes exemples sauvages,
Écoutaient tes préceptes sages,
Tu vaudrais moins que tes amis.

Pensons à nous, ne soyons point extrêmes
Dans nos dégoûts et dans nos vœux;
Ne pouvant rien changer, changeons-nous donc nous-mêmes,
C'est le seul moyen d'être heureux.

Retirés dans l'asile modeste qu'ils s'étaient choisi à la campagne, madame la princesse Louise de Prusse alla les visiter. Madame Éléonore de Boufflers fit, au sujet de cette visite amicale, la romance suivante :

Air : *Si nous vivions comme vivaient nos pères.*

Dans nos forêts à la foule inconnues,
Elle paraît!.... et tout devient heureux.
Chacun pensa qu'elle tombait des nues;
Car à sa grâce, à sa voix, à ses yeux,
On aurait dit un émigré des cieux.

Par l'aquilon la nature flétrie
D'un long hiver prolongeait la longueur;
Elle paraît!.... et l'heureuse prairie,
Qu'embellissait l'éclat de sa fraîcheur,
La prit d'abord pour la première fleur.

Jusqu'aux oiseaux, ravis de sa présence,
Pour la fêter essayaient leurs accens;
De ses attraits ils sentaient l'influence,
Et paraissaient lui dire dans leurs chants :
Pour cette fois, voilà donc le printemps.

Les habitans de ce séjour champêtre
Du temps passé s'occupaient tristement.
Elle paraît!.... leurs beaux jours vont renaître :
Ils ne l'ont vue, il est vrai, qu'un moment;
Mais ce moment sera toujours présent.

Pour un bel ange on avait pris Louise,
Les prés l'avaient prise pour une fleur,
Pour le Printemps les oiseaux l'avaient prise,
Et notre cœur la prend pour le Bonheur.
Qui croira-t-on, si l'on n'en croit son cœur?

On aime à répéter ce dernier trait :

Qui croira-t-on, si l'on n'en croit son cœur?

Ce vers peut, dans quelques rencontres, (soit dit à certains critiques) ou leur servir de leçon, ou nous servir d'excuse.

FIN DE LA NOTICE SUR MADAME LA MARQUISE DE BOUFFLERS.

VOYAGE

A CHARENTON.

A MADAME

ÉLÉONORE DE LABOUÏSSE.

Paris, le 15 juillet 1805.

Bel oiseau de Vénus, seul tu ne pourrais vivre;
D'Éléonore ainsi je mourrais séparé!
Mais, tel que l'Indien que son maître délivre,
Et qu'à son heureux sort rien n'avait préparé,
Je sens que mon bonheur passe mon espérance.
O charmes du retour! ô momens pleins d'appas!
Après un long exil, une longue souffrance,
Je vais donc t'enlacer, te serrer dans mes bras!
Je reviens près de toi m'enivrer de tendresse;
Et multipliant mes plaisirs,
Au gré des plus tendres desirs,
Épuiser des Amours la coupe enchanteresse.

Toutefois, mes corvées ne sont pas encore finies; j'ai des papiers à retirer de certains bureaux où rien ne se termine; et il me reste, avant de partir, à te raconter une nouvelle excursion, la plus bizarre de toutes celles qui pouvaient m'être proposées. Invité à assister à une fête qui devait avoir lieu avant l'époque trop lente où nos affaires seront assez mal achevées, je croyais pouvoir t'intéresser par de curieuses observations, ou te réjouir par des scènes plaisantes; mais tu connais ce joli vaudeville :

« L'homme n'est pas ce qu'il s'affiche,
» Il se dit bon, il est méchant;
» Il est sot, il se dit savant;
» Il feint d'être pauvre, il est riche;
» Il est jeune, il se dit barbon;
» Il se dit gai, sans cesse il gronde;
» Il se dit brave, il est poltron !....
» *Ah! comme on trompe dans ce monde!* »

Le vaudeville qui dit cela, ma chère amie, n'a que trop raison. Comme j'ai été dupe! et quel piége perfide!!! Ah! M. de Couloumiers, que vos paroles étaient mielleuses et votre tableau séduisant!!! J'ai cependant montré, en cette malévole rencontre, autant de fermeté, de cou-

rage, de résignation qu'Horace, qui s'écriait, sans doute après quelque guet-à-pens du même genre :

Les flots d'un peuple impétueux,
D'un cruel tyran la menace,
Rien n'ébranle la noble audace
De l'homme juste et vertueux.
En vain l'Olympe tonne et gronde,
En vain les ruines du monde
Seraient prêtes à l'accabler:
Il rit au fort de la tempête;
L'univers entier sur sa tête
S'écroulerait sans le troubler.

Voilà qui est assez fier, ce me semble, et pourtant cela ne te donnera qu'une faible idée de toute la force d'âme qu'il m'a fallu dans un aussi inconcevable désappointement. Commençons; car, quoique je n'aie trouvé rien de bien remarquable dans cette promenade nouvelle, encore dois-je te rendre compte de tout ce que j'ai vu et entendu.

Oui, sur ce point j'ai bien pris mon parti;
De mes ennuis, de ma peine passée,
Je vais remplir ma naïve Odyssée.
Écoute-moi : *Je pars... je suis parti.*

Et pour mon début, après avoir traversé lentement le pont Louis XVI et l'antique place du Carrousel, qu'on a fort agrandie, me voilà dans la rue de Richelieu, qui porte un nom si célèbre dans les fastes de la tyrannie et dans ceux de la gloire militaire.

On la dota du nom de ce grand cardinal,
Qui pour un peu de bien a fait beaucoup de mal;
Et de ce favori des nymphes de Cythère,
Cet aimable guerrier, ce fameux maréchal
Qui battit les Anglais, et que chanta Voltaire.

En vain les réformateurs ont-ils inscrit sur sa première pierre : *rue de la Loi*, nos souvenirs s'obstinent à lui laisser le nom illustre qu'ils ont voulu détruire; et, semblable au héros dont le nom lui est resté, elle est devenue le centre de tous les plaisirs, non à cause du Palais-Royal qui l'avoisine, plaisirs sinistres dont je n'ai point à parler, mais parce qu'on y rencontre la *Comédie-Française*, et plus loin l'*Opéra*.

Tragédie, art divin que souvent on profane,
Que j'aime à t'admirer dans un brûlant organe
Qui peint un vif transport, un sombre égarement,
Un désespoir farouche, un doux épanchement!

Là, par quelle terreur notre âme est obsédée
Quand *Raucourt*, exhalant les fureurs de Médée,
Dans un élan hardi, superbe, audacieux,
Évoque les Enfers ou provoque les Cieux!
Qui ne sent de ses yeux échapper quelques larmes,
Quand d'Andromaque en pleurs *Volnay* peint les alarmes ?
De quel subit effroi *Lafon* glace nos sens,
Quand d'Achille il redit les superbes accens,
Quand sa voix, du héros déployant l'âme altière,
Menace Agamemnon, Troye et la Grèce entière!
Qui ne plaint dans *Talma* Philoctète blessé,
Par les perfides Grecs à Lemnos délaissé?
Qui n'admire *Bourgoin* en admirant Zaïre?...
Mais quelle folle audace! et comment sur ma lyre
Osai-je célébrer ces talens précieux!
Melpomène a fini ses vers harmonieux,
Quand Thalie, à son tour, que la malice inspire,
Par sa douce gaîté vient enchanter ces lieux.
D'une main agitant le fouet de la satire,
En riant elle instruit, en frappant elle attire;
Et dans l'autre elle tient tous ces masques divers,
Portraits du ridicule et de tous nos travers.
Molé paraît; *Contat*, la gloire du théâtre,
Devienne, *Mézerai*, que Paris idolâtre,
Fleury dont le talent a désarmé la mort....

Acteurs délicieux, bénissez tous le sort
Qui vous laissa *Picard*, *Andrieux*, *D'Harleville*,
Dont l'art toujours nouveau peint et charme la ville.
Mais quel essaim d'Amours, de Nymphes, de Zéphyrs,
Dans un cercle mobile enchaînant les plaisirs,
Et mariant toujours la musique à la danse,
S'élance dans les airs et retombe en cadence?
Mille voix, mille mains ont applaudi *Vestris*,
Qui joint le corps d'Alcide aux grâces d'Adonis:
Protée eut moins que lui l'art des métamorphoses;
Il folâtre en Zéphir qui lutine des roses,
Il s'élance en torrent, circule en tourbillon,
Brille et fuit en éclair, voltige en papillon,
Poursuit, atteint *Gardel*, fixe un moment ses traces:
C'est Psyché, c'est l'Amour couronné par les Grâces.
Mais, soudain échappée à ses bras amoureux,
Et bientôt dans son vol disparue à ses yeux,
L'inconstante *Gardel*, en sa course furtive,
Nous offre ou bien Syrinx, ou Daphné fugitive.
Qui les suit? C'est *Clotilde* au port majestueux,
Qui, sans rivaliser leur vol impétueux,
Déployant avec grâce une attitude libre,
Donne à la Volupté les lois de l'équilibre.
Tout se mêle, s'en va, revient.... quand un rideau
Tombe, et vient terminer la fête et le tableau,

Après avoir ravi nos yeux et nos oreilles.
Du théâtre des Arts telles sont les merveilles !

Je poursuis ma route en me rappelant ces brillans souvenirs, que j'aurais voulu pouvoir mieux te décrire, et j'arrive aux boulevards, cet antique rendez-vous dont Paris foisonne. J'avais à y rendre visite. Mais bientôt, continuant mon voyage, je traverse des lieux dont j'ai fait mention quand je me rendis à *Saint-Maur*. Je ne t'en parlerai donc pas: ce sont les mêmes vues et à peu près le même spectacle que je pus de nouveau contempler d'autant plus à mon aise, que j'allais très-lentement, l'attelage de mon fiacre étant cousin-germain de celui que nous remarquâmes dans les *Mémoires du comte de Grammont*. Tu te souviens qu'il s'agit, dans ces ingénieux Mémoires, d'une *fille d'honneur* de la cour d'Angleterre, qu'Hamilton avait vue partir il y avait un an : *sa voiture était tirée à quatre chevaux, si maigres*, disait-il, *que je ne crois pas qu'elle soit encore à moitié chemin de son château*. Ma voiture n'en avait que deux, et ils étaient bien maigres aussi : ce qui ne m'empêcha point d'arriver sans encombre, et malheureusement pas trop tard !

Le pont de Charenton, que je laisse à droite, est célèbre dans l'histoire par beaucoup de batailles. En 865, les Normans le rompirent; plus tard,

les Anglais s'en sont rendus maîtres, et régnèrent ici à leur barbare manière. Mais Charles VII, qui dut sa gloire, sa valeur, j'ai presque dit sa couronne, aux magnanimes pensées de la belle Agnès Sorel (1), les en chassa en 1436. — Ce ne fut pas la dernière époque où ce pont se trouva être le théâtre de sanglans combats, surtout dans le temps de nos guerres civiles....; mais n'en rappelons pas le triste souvenir. Tout ce qui me retrace l'idée des révolutions, me tourmente et m'afflige. Je hais le génie du mal:

Je hais ce monstre affreux, inhumain et farouche,
Qui, sans cesse exhalant des poisons de sa bouche,
Captive sur son sein des serpens enlacés,
Par qui d'horribles dards à la fois sont lancés
Sur cent vils factieux son exécrable ouvrage,

(1) Agnès Sorel, ou Soreau, dame de Fromanteau, fille de Jean Sorel, seigneur de Saint-Guran, et de Catherine de Meignelais, naquit vers 1409. Elle fut appelée *la Belle des Belles*. Charles VII en fut épris : il lui donna le château de *Beauté-sur-Marne*. Long-temps Agnès fut inexorable; mais elle succomba à la fin, et peut-être le noble desir de donner à la France un roi digne d'elle causa-t-il sa faiblesse. — On accusa le dauphin, depuis Louis XI, de l'avoir fait empoisonner. Elle mourut à l'âge de quarante ans, au château de Mesnil, le 9 février 1450.

Qui nous firent subir tous les traits de leur rage.
De quel prix ces ingrats payèrent les bienfaits
Que répandait sur eux le Monarque français,
Ce roi, qui termina, par un trop long martyre,
Des jours qu'il consacrait au bien de son empire!...

Le bourg de Charenton est situé sur la Marne, non loin de sa jonction avec la Seine. Le milieu de la rivière est coupé par une foule d'îles en miniature, qu'ombragent différens arbrisseaux. Les principaux édifices sont : une école vétérinaire et un immense hospice fondé le 12 septembre 1642, par Leblanc, seigneur de Saint-Jean, contrôleur des guerres. Cette maison, qui touche à la pente de la montagne, est destinée aux personnes en démence; elle a un jardin, un verger et un parc qui la domine, ce qui offre une excellente exposition pour les fruits exquis qu'on y recueille et une salutaire promenade. C'est là que j'étais appelé pour assister... — *à une cure savante et merveilleuse*, vas-tu dire. — Hélas! non : c'était pour une représentation théâtrale!... Cela te paraîtra sans doute fort étrange : la comédie jouée par des fous, en présence d'autres fous qui ont la folie d'aller les écouter!... — Toutefois, continuons, et prépare-toi à plus d'une surprise.

L'intérieur de la maison est vaste et commode;

on y jouit d'une vue magnifique ; mais la plupart de ceux à qui cette généreuse retraite est destinée, savent-ils en jouir? Ils sont, comme un troupeau de moutons, parqués dans cet inexorable asile; mais peut-être, quoique soumis aux lois d'un maître passablement despote (car l'exemple gagne), peut-être, parce qu'ils sont privés de leur bon sens, sont-ils plus heureux que nous. — Hélas! qui oserait leur disputer le triste privilége d'un bon sens absolument passif? Ne suffit-il pas pour changer ce soupçon en certitude, de jeter un coup d'œil observateur sur la scène du monde?

Ce courtisan de l'aveugle Fortune,
Bravant sans crainte et les vents et Neptune;
Ce voyageur lointain, ou cet ardent guerrier,
Qui chacun follement à cent dangers s'expose,
L'un pour un nom, l'autre pour un laurier,
Comme un amant pour une rose;
Ce philosophe abject, par de vaines raisons
Essayant d'étayer un funeste système,
S'élançant furieux, en son esprit extrême,
Comme Érostrate armé de ses tisons....
Ah! me dis-je alors à moi-même:
Tous les fous ne sont pas aux Petites-Maisons.

Je ne suis pas le seul qui ait pensé ainsi. Le comte de Bussy-Rabutin étant entré dans un pareil établissement, demanda à un des fous qui y était : *Quelle est la folie de la plupart de ceux qui sont ici? — Ma foi, monsieur*, lui répondit ce brave homme, *c'est bien peu de chose; on dit que nous sommes fous parce que nous sommes des misérables; si nous étions des gens de qualité, on dirait que nous avons des vapeurs, et on nous laisserait courir les rues librement.* Aussi Fontenelle disait-il : *Il n'y a que les petits fous qui soient aux Petites-Maisons;* et Montesquieu prétendait que les Petites-Maisons étaient une flatterie fort adroite à l'égard du genre humain, et qu'on se contentait de renfermer quelques fous, pour faire croire que le reste des hommes était complétement sage. » L'observation est fine et maligne, et tu sais qu'un philosophe de l'antiquité a dit : *Le plus sage de tous les hommes passerait pour fou, si l'on pouvait voir toutes ses pensées.*

Tant, dans ce monde sublunaire
La folie, hélas ! est le lot
Irréfragable, héréditaire,
De l'homme d'esprit et du sot !

Après avoir parcouru diverses parties de ce

vaste bâtiment, mon *cicérone* me fit entrer dans la salle consacrée au spectacle : elle n'est pas très-grande, et le théâtre est en proportion. En arrivant au *parterre*, je m'assis auprès d'un groupe de dames et de jeunes gens, dont la conversation était aussi animée qu'embrouillée. Tu pourras en juger par ce pot-pourri de paroles que j'ai retenu :

On jasait de philosophie,
Des modes, des beaux-arts, des jaloux, des fâcheux,
Des projets destructeurs d'une horde en furie,
Qui de malheurs sans nombre affligeait ma patrie ;
De l'impuissance de nos vœux,
De la douce mélancolie,
Qui de l'Amour suit les tendres aveux ;
Des champêtres plaisirs, des parfums d'Arabie,
Et de la coupe des cheveux.

Bientôt une belle savante
En souriant parla d'attraction,
Du chaste hymen, de la fleur, de la plante
Qui faisait palpiter son cœur d'émotion....
Je l'écoutais avec attention ;
Lorsque cette causeuse aimable,
Abandonnant tous ces propos divers,

Dit un mot du gaz inflammable,
Et récita de jolis vers.

Mais on frappe avec un petit maillet sur les planches; c'est le signal du début : que les acteurs se tiennent bien pour avertis, et que ce bruit leur serve de sifflet. Le tablier qui flottait en place de toile sur l'avant-scène, se replie en l'air, grâce à la ficelle qui le tire, et l'on va commencer. *Silence!* . . . .

Eh! vraiment oui; c'est une comédie de Desmahis, c'est *l'Impertinent* qu'on représente. Je ne m'y attendais pas, et personne n'en savait rien. Nos récréations étaient presque mystérieuses, ou du moins sans *affiche*... et pour cause. Cette pièce, d'un genre très-léger, exige une extrême perfection de jeu dans le rôle principal. Celui qui représentait *l'Impertinent*

N'avait rien de ce ton facile et plein de grâce
Que dans *Fleury* le parterre applaudit.
J'étais tenté de crier de ma place :
Monsieur *Damis*, ah! taisez-vous, de grâce;
Portez ailleurs votre fade débit,
Votre air sournois, votre brillant habit,
Et tous vos gestes à la glace.

Je le regardais avec une extrême surprise.

Cet acteur est très-gros, très-gras, très-froid, très-lourd;
C'est une masse large, un vilain homme court,
Dont la tête présente une ruine honteuse;
  Et cependant maint spectateur balourd
  Le reclaquait d'une main trop flatteuse,
    Quoique souvent il restât court.

Je ne pouvais me rendre compte de ce je ne sais quoi d'extraordinaire et de sinistre que je lisais sur cette étrange physionomie. J'interrogeai mon voisin, qui me répondit..... O ciel! oserais-je le dire?..... C'était..... oui..... c'était..... le comte de Sades!..... Le *comte de Sades!* cet infâme scélérat!!!

  Ton front pâlit, ô folâtre Thalie!
  Tes jeux charmans sont mêlés de terreur.
Parmi ces malheureux qu'atteignit la folie,
Peut-on souffrir ce monstre?... Il me faisait horreur.

J'étais prodigieusement ému de ce bizarre contraste.

Encore de nos jours, les échos de Vaucluse
Répètent les accens d'une sensible Muse:
Pétrarque sur ses bords a jadis célébré

Les charmes, les talens et les vertus de Laure (1) :
Et c'est là ce mortel, c'est ce tigre exécré,
Héritier du beau nom qu'à Vaucluse on adore !...
Quel nom antique et cher il a déshonoré !

Cet homme (si c'en est un) mérite-t-il qu'on lui permette de se distraire de ses remords? Ne devrait-on pas plutôt lui rappeler continuellement le souvenir de ses crimes? Peut-on chercher à lui rendre sa prison agréable, à lui, qui fut promis au glaive de la justice?..... Des amusemens, des plaisirs et les honneurs d'une fête, à celui dont la présence doit révolter tout être qui pense!..... Et s'il allait machiner son évasion?... et s'il profitait de la circonstance pour commettre quelqu'autre crime?... et s'il échappait, en se glissant dans la foule, à une surveillance si complaisante et si favorable?..... Et sans honte quelques habitués l'applaudissaient à outrance!... Quelques femmes même!!! Était-ce oubli des convenances, ignorance de la position du personnage, ou simplement politesse? Savaient-elles qui était cet acteur?..... Je ne le présume pas. Mais que devaient penser de ces manifestations de bienveillance, des jeunes gens, malheureusement trop instruits, qui

(1) Laure de Sades.

assistaient en foule à cette plate et fantasque représentation? Quel exemple funeste! quelle tolérance fatale aux mœurs! quel coupable délire!... Car, non-seulement ce misérable de Sades a mis au jour plusieurs romans remplis d'horreur et d'infamie, dont on voudrait pouvoir effacer jusqu'aux titres, et dont l'un est tellement monstrueux, que, dès qu'il parut, il arracha ce mot à quelqu'un justement indigné : *On ne sait qui mérite le plus d'être brûlé, de l'ouvrage ou de l'auteur.* Mais, de plus, fidèle à ses exécrables doctrines, il joignit une conduite abominable aux maximes les plus atroces, et se fit condamner à la roue, supplice qui fut commué, par le crédit de sa famille, en une détention perpétuelle, d'où il sortit en 1789. La Révolution brisa ses fers, et certes, ce n'est pas un des moindres crimes de cette révolution si criminelle!..... *Libre* alors de toute entrave, il se livra de nouveau, et sans crainte, à son infernal génie, écrivant tout ce que les passions les plus désordonnées peuvent inspirer à l'âme la plus corrompue. M. Millevoye vient d'en parler ainsi dans sa *satire des Romans du jour*, qu'il me lisait naguères :

« Quel écrivain sans mœurs, sans honneur et sans honte,
Quel monstre a pu tirer des bourbiers d'Amathonte
Ces tableaux révoltans, hideux d'impureté,

Et qui feraient haïr jusqu'à la volupté?...
Désigner cet écrit, c'est peindre tous les crimes.
N'en traçons pas le nom, il souillerait mes rimes.
Moins obscène, *Valcourt* n'est que plus dangereux;
Son style est séduisant, ses effets sont affreux.
Linval, simple et timide, heureux, mais sans ivresse,
Échappant à l'enfance, attendait la jeunesse;
Aucun desir encor ne troublait son sommeil,
Aucun songe brûlant ne hâtait son réveil;
Il croyait aux vertus, on y croit à cet âge....
De quinze ans d'innocence un jour détruit l'ouvrage. »

Voilà les terribles effets de la prose d'un écrivain dont toutes les productions conduisent au vice et au crime, et qui multiplient par conséquent le nombre des malheureuses victimes qu'entraîne la débauche. — Quand l'héroïque Charlotte Corday délivra la France opprimée, du *régicide Marat*, le comte de Sades se signala par ces vers :

« Du vrai républicain unique et chère idole,
» De ta perte, *Marat*, ton image console:
» Qui chérit un *grand homme* adopte ses *vertus:*
» Les cendres de Scévole ont fait naître Brutus. »

Quelle *consolation!* quel quatrain! quel héros et quel poëte!!!

Après *l'Impertinent,* on joua le *Doyen de Killerine*, drame sombre de M. Mercier, qui, en transportant le sujet d'Albion sur la scène française,

Supprima tout-à-fait la gaîté du roman,
Et lui-même parut dans l'auguste moment
Où l'on allait donner ce *divertissement.*

Être diverti par un *drame!*

Loin de nous ces auteurs qui dans leurs comédies
Ont mis le genre sombre et les pleurs en crédit!
Prodiguant des sermons pour des plaisanteries,
N'attaquent-ils le cœur que par défaut d'esprit?

La salle était pleine: le *grand homme* cherchait à se glisser quelque part; j'eus pitié de sa peine, et comme j'étais allé me nicher dans une espèce de loge, sous la galerie, où il restait un peu de vide, je dis, en élevant ma voix :

Du modeste embarras que je lis dans ses yeux,
Le sublime Mercier ne doit pas être dupe!
Je sais trop les égards qu'on lui doit *dans ces lieux;*
J'offre de lui céder la place que j'occupe.

A cette saillie, mes voisins me regardèrent.

Quelque chose de railleur brillait dans mon sourire, et, comme dit madame de Sévigné, *j'avais un air qui ne valait rien*. Quoi qu'il en soit, M. Mercier ne s'arrêta point à mes civilités poétiques, et il alla s'asseoir ailleurs.

Mais j'aurais voulu voir plus proche
L'antagoniste de Newton,
Répétant ce joli reproche
Qui se ressent de Charenton :
« Est-ce donc chose de bon ton,
» Que moi, Mercier, tourne à la broche,
» Comme on fait tourner un chapon (1)? »

Le *Doyen de Killerine* est un chef-d'œuvre, non pas de pathétique, mais de niaiserie, sans compter qu'on est menacé du spleen en l'écoutant.

Cette malencontreuse soirée théâtrale finit par *le Sourd* ou *l'Auberge pleine*, méchante pièce d'un nommé Desforges, qui de débauché se fit comédien, de comédien dramaturge, de dramaturge romancier, et de romancier journaliste. Il a eu la déshonorante manie de vouloir copier de

(1) C'est le plus fort, le plus juste et le plus spirituel argument que M. Mercier ait pu trouver contre le système planétaire de Newton.

Sades, mais en libertinage seulement; et certes, l'auteur de *Tom-Jones* et de *la Femme jalouse* n'avait pas besoin de cette ressource pour être célèbre. D'ailleurs, de quel prix peut être une célébrité achetée aux dépens de l'honneur? Il s'est préparé cette *épitaphe*, dont il n'a mérité qu'une partie; malheureusement ce n'est pas celle de l'éloge :

« Dans cette dernière prison
» Repose un mort qui, vivant, fut honnête;
» Avec son cœur il eut toujours raison,
» Et toujours tort avec sa tête. »

Les quolibets, les inepties de M. *Danières* firent beaucoup rire quelques Danières de l'assemblée; et, pour cette fois, je trouvai que le jeu, la gaucherie et le dialogue des acteurs étaient dans une parfaite harmonie.

Est-ce là tout enfin? — Hélas! non. A la manière antique des Latins, l'orchestre était composé d'une flûte, qui était loin de valoir le joyeux flageolet des pâtres qui gardent nos troupeaux. Je ne sais par quel raffinement d'attention,

Le directeur peu grec,
Pour charmer maint blanc-bec,

Fit accorder, avec

Cet instrument à bec,

Un malheureux Rebec,

Dont l'accord rude et sec

Mit l'oreille en échec.

Cet impitoyable et malheureux violon était destiné à accompagner les danses de deux jeunes personnes de onze à douze ans. Ces demoiselles ont montré beaucoup d'aplomb et d'intelligence..... dans les jambes.

Des danseuses de l'Opéra

Elles ont la démarche altière,

Et leur gentillesse opéra

Même sur le cœur de Danière.

Elles n'appartiennent point à l'hospice... Une mère parisienne a demandé à M. de Couloumiers la permission de les offrir à la curiosité des amateurs... Elles sont très-jeunes, sans doute; mais elles grandiront, fêtées, admirées, encensées, et qui sait encore!...

Ainsi que l'humble violette

Voile son doux parfum, son charmant coloris,

La modestie ajoute au talent un grand prix:

Est-il sans modestie une femme parfaite?

Malheureusement il faut à nos dames d'autres triomphes et moins de prévoyance. Elles veulent briller, être exaltées, adorées; elles veulent étourdir leur raison dans les passes d'une walse rapide; elles veulent.... et que ne veulent-elles pas!.... Mais,

On risque de braver les lois de la décence
Quand on s'applique trop à celles de la danse.

Avant de sortir de cette demeure, asile de tant de larmes, j'étais bien aise de recueillir quelques documens sur M. *Clément*, *de Genève*. Mais personne ne se souvenait de ce spirituel critique, qui composa dans ces murs quelques jolis vers *publiés chez le défunt* : c'est lui-même qui y mit ce titre. En revanche, on me parla de madame Marmontel, à qui l'on cherche à rendre une santé que les chagrins ont complétement détruite.

Cette Artémise inconsolable,
Livrant à la douleur son arrière-saison,
Quand la mort eut atteint de sa faulx implacable
L'ingénieux *conteur*, pour elle époux aimable,
Le trouble de son cœur égara sa raison.

Le 11 décembre 1777, cette femme intéressante

n'avait que vingt ans, lorsqu'elle se maria avec Marmontel, qui en avait plus de cinquante-huit. Elle est nièce de M. l'abbé Morellet, qui la pleure... autant du moins que sa philosophie peut lui permettre de pleurer quelqu'un... — On rapporte

Qu'un sage, dans Bedlam se promenant un jour,
Définit par ces mots toute humaine folie :
Les hommes par orgueil, les filles par amour,
Et les femmes par jalousie.

Bedlam est l'hôpital des fous à Londres, et le mot est de Zimmermann. Sa classification est assez exacte; il a pourtant oublié, au nombre des causes, la douleur conjugale, dont tu viens de voir un si touchant exemple. Oui, chère moitié de moi-même; oui, je le sens vivement; oui,

Lorsqu'une tendre épouse à nos vœux est ravie,
Le cœur n'espérant plus aucune guérison,
L'on peut bien perdre la raison,
Puisque l'on perd plus que la vie.

Mesmer prétendait que *les fous n'étaient que des somnambules dérangés;* mais quel *somnambulisme* y avait-il dans l'âme de cette fidèle épouse, et dans une autre victime qu'on tient ici renfer-

mée? Ce malheureux, entraîné par séduction, et presque malgré lui, dans un de ces élégans tripots que la police protége à Paris,

Vil tombeau des vertus, triste berceau des vices,
Où, cachant sous des fleurs ses vastes précipices,
Le noir démon du jeu, souriant aux douleurs,
Se repaît de trésors et s'abreuve de pleurs.
Séduit par le métal qui circule et qui brille,
A l'aspect tentateur d'un immense trésor,
Le chef infortuné d'une jeune famille
Vint perdre ses vertus, son bonheur et son or.
Morne, désespéré, sur le tapis funeste,
Du bien de ses aïeux il hasarde le reste.
Le coup fatal commence, et son espoir renaît:
Le dez agité roule, et l'aveugle cornet
Montre à ses yeux ravis la chance fortunée.

O changement heureux! brillante destinée!
Ce joueur, recouvrant ses esprits abattus,
Ivre d'un tel succès, croit asservir Plutus.....
— Arrête, malheureux!... Dieu! son âme égarée,
Pour la première fois sourde et dénaturée,
Oublie et ses enfans et le sort trop léger,
Et son trésor nouveau court un nouveau danger.

C'en est fait : l'imprudent qu'a trahi la fortune,
Ne laisse à ses enfans qu'une vie importune ;
Et furieux, cédant à la voix du remord,
D'un bras mal assuré veut se donner la mort.

La piété filiale accourut à son secours et le préserva de ce dernier crime ; ses jours furent sauvés, mais sa raison s'égara, et il fut transporté dans cet hospice, où il croit voir toujours de funestes dés qui le poursuivent sans relâche.

Au milieu de ces aliénés, il est aussi d'autres personnes qu'on retient sous ces exécrables verroux, par divers motifs de vengeance, de crédit ou de politique, et quelquefois même sous d'injustes prétextes.

De tant d'infortunés qu'on enferme en ces lieux,
Il en est un surtout dont le destin m'attriste.
Victime, incognito, d'un pouvoir envieux,
Il ne fut jamais *fou*, mais il est *royaliste*,
Et c'est pis que folie en nos jours odieux (1).

(1) Ce n'est pas une fiction, le fait est exact. Buonaparte, craignant de pousser trop loin une sanguinaire oppression, s'il faisait fusiller tous les royalistes qui, dans des entretiens particuliers, manifestaient franchement et avec une loyale confiance leurs généreuses opinions, qu'épiaient de vils espions délateurs, en fit renfermer un grand nombre à Charenton, comme fous. Il voulait, par ce terrible supplice,

Quand je revins dans la capitale, il était minuit. J'avais revu

Cette sensible et bonne Éléonore (1),
Qui, pouvant s'illustrer dans le bel art des vers,
A, comme toi, le malheureux travers
D'enfouir un talent dont la France s'honore.
Près d'elle était son fils (2), qui sur un luth sonore
A chanté le Dieu que je sers.

Ce n'est pas tout:

J'avais vu dans la foule Armande et Lycoris,
Toutes les deux fameuses dans Paris
Par leur beauté, leur esprit et leurs grâces;
Toutes les deux attirant sur leurs traces
De la cour d'Apollon les nouveaux favoris.

La *beauté!* tout homme lui doit un hommage;

---

causer dans Paris une telle terreur, qu'on ne pût y entendre aucune voix, qui osât interrompre le concert de louanges qu'il avait fait ordonner à tous les poëtes d'entonner autour de son fragile trône.

(1) Madame de Boufflers, auparavant comtesse de Sabran.

(2) M. le comte Elzéar de Sabran, auteur de plusieurs poésies inédites.

tout homme sensible et délicat, tout véritable poëte aimera, adorera toujours cette beauté triomphante, qui fit dire jadis à Anacréon (ode II) :

Dans sa vaste magnificence
La Nature donna des ailes aux oiseaux,
La vitesse aux coursiers, des cornes aux taureaux,
A l'abeille la diligence;
Le monarque des animaux,
Le terrible Lion eut la force en partage.
Elle apprit aux poissons à nager sous les eaux;
L'homme de la raison crut avoir l'avantage.
Dans cette prodigalité,
A la femme qu'est-il resté?
Un seul don qui peut davantage
Que la raison, l'instinct, la force, le courage;
Un don qui les vaut tous : le don de la Beauté.

J'avais revu aussi l'aimable *papillon philosophe*, madame de Saint-Julien, et plusieurs autres dames de haut parage; car la société était bien composée et les dupes choisies avec distinction. Cependant je t'avoue, ma chère amie, que je me console mal aisément d'avoir si facilement cédé, chez madame de Boufflers, à l'invitation de M. de Couloumiers, qui d'abord m'avait paru aussi flatteuse que piquante.

Ja sais fort bien qu'à Charenton,
Lorsqu'on ose tenter un tel pélerinage,
Il ne faut point s'attendre à trouver le bon ton,
Ni ce brillant vernis, du monde l'apanage;
Mais si l'on veut désormais réunir
Tous les badauds du voisinage,
Pour les forcer à revenir,
Il faut leur ménager un plus doux badinage.

Pour moi, je ne crains plus de me trouver en d'aussi folles rencontres; je suis averti, cela me suffit. D'ailleurs, je plie bagage, et ne songe qu'au bonheur du retour.

Bientôt je reverrai ce paisible hameau
Où j'eus de grands plaisirs et des peines légères.
Je reverrai ces naïves bergères,
Je reverrai ces danses sous l'ormeau,
Et ces retraites bocagères,
Où les oiseaux, gazouillant leurs concerts,
Enchantent nos échos et peuplent nos déserts.

Pour un ami de la simple nature,
Tout est plaisir, tous les soins sont touchans.
Dans ses transports quelle volupté pure!
Et qu'il est doux de vivre dans les champs!
Je n'en rencontre ici que la peinture.

Que cette mesquine *peinture* fasse bien vite place à la réalité. Mes yeux en sont avides, et mon cœur!...... Adieu; je t'embrasse en idée et je pars. *Je pars!* Ce mot me transporte. Il est tout allégresse et tout bonheur. Je pars!!!

Loin de l'épouse que j'adore,
Pouvais-je avoir un seul beau jour?
Mais elle brille enfin l'aurore
Qui doit éclairer mon retour.

Amour, c'est toi, toi que j'implore
En ce moment cher à mon cœur;
Toi, qui vas rendre Éléonore
A mes desirs, à mon bonheur.

Comme s'envole une hirondelle,
Quand l'Hiver conduit les frimas,
Ainsi ma tendresse fidèle
Me fait revoler dans tes bras.

Aux lieux où celle qui m'engage
Sur son cœur me déifia,
Je vais enfin revoir ce gage
Qu'à ses soins l'Hymen confia!

Je vais revoir ma tendre mère,
Qui, partageant tous mes loisirs,
Me rend la douleur moins amère,
Me rend bien plus doux mes plaisirs.

Réalisant mon espérance,
Un Dieu semble me ranimer;
Plus de regrets, plus de souffrance,
Je renais au charme d'aimer.

Mais pourrais-je chanter la fête
Que l'on prépare à mon retour?...
De plaisir j'en perdrai le tête,
Si je ne la perds pas d'amour.

FIN DU VOYAGE A CHARENTON.

NOTES.

(Page 142.)

L'homme n'est pas ce qu'il s'affiche.

Dans le *Sauvage de l'Aveyron*, jolie comédie-vaudeville de MM. Maurice, Chazet et Emmanuel Dupaty, j'ai remarqué ce couplet, digne de servir de pendant à celui que j'ai rapporté :

« L'homme a vraiment mille défauts,
Et chez lui le mérite est rare ;
L'homme est inconstant, l'homme est faux ;
L'homme est jaloux, l'homme est bizarre,
Il est vain et capricieux,
Indiscret, volage, incommode ;
Mais il faut bien, faute de mieux,
Que la femme s'en accommode. »

(Page 143.)

...... *Je pars.... je suis parti.*

Il n'est guère besoin, je pense, d'avertir que c'est un emprunt fait à Gresset, qui dit de VERT-VERT : *Il part.... il est parti.*

(Page 144.)

Non à cause du *Palais-Royal.*

On l'appelait alors, dans les gazettes (en 1805), le *Palais du Tribunat.* Il fut bâti en 1636, par le cardinal de Richelieu, et il s'appela tour à tour : *Palais-Richelieu, Palais-Ministre,*

Palais-Cardinal. Mais Richelieu l'ayant donné par testament à Louis XIII, en 1642, Anne d'Autriche vint l'habiter avec son fils Louis XIV. Il prit aussitôt le nom de *Palais-Royal*, qu'il porte encore. — Ce fut à la mort de Louis XIV qu'il passa à la famille d'Orléans.

(Page 145.)

Devienne, Mézerai, Contat, Raucour, Molé, Fleury.

Le premier tome de *mes Souvenirs*, années 1797 et 1798, contient des détails intéressans sur ces acteurs célèbres.

(Page 148.)

Charles VII.... les en chassa en 1436.

J'ai dit qu'il dut presque sa couronne aux magnanimes pensées d'Agnès Sorel; mais je ne veux pas qu'on me croie un cœur ingrat pour l'héroïne des Français. Jeanne d'Arc, l'immortelle pucelle du village de Domremy, avait reconquis Orléans le 8 mai 1429, et fait sacrer le roi à Reims le 17 juillet de la même année.—Elle périt, sacrifiée par les barbares Anglais, le 14 juin 1431. M. Casimir Delavigne, qui a des *chants pour toutes les gloires* et des *larmes pour tous les malheurs*, a dit dans une de ses *Messéniennes*, où il peint l'illustre amazone sur le fatal bûcher :

A travers les vapeurs d'une fumée ardente,
Jeanne, encor menaçante,
Montre aux Anglais son bras à demi consumé.
Pourquoi reculer d'épouvante,
Anglais? Son bras est désarmé.
La flamme l'environne, et sa voix expirante
Murmure encore : *O France! ô mon roi bien-aimé!*
Que faisait-il, ce Roi, plongé dans la mollesse?

Tandis que le malheur réclamait son appui?
L'ingrat, il oubliait, aux pieds d'une maîtresse,
La Vierge qui mourait pour lui.

Hélas! ce reproche n'est que trop mérité. Dans un temps de trouble et de révolutions, Charles VII songeait trop à ses plaisirs : aussi, un jour qu'il était tout occupé d'une fête, ayant demandé au généreux La Hire, qui lui parlait de choses plus importantes, ce qu'il pensait de ces divertissemens : — *Je pense*, lui répondit La Hire, *qu'on ne saurait perdre son royaume plus gaîment*.

(Page 148.)

Mais n'en rappelons pas le triste souvenir.

Quelques hommes froids, imprévoyans ou mal-intentionnés, nous répètent souvent : *oubliez*. — Le conseil est facile; est-il exécutable? Sans doute il serait affligeant, j'ai presque dit injuste, de ne nourrir sa mémoire que du souvenir des crimes trop nombreux qui souillèrent le passé. Mais cependant il ne faut point qu'une longue expérience de malheurs reste perdue, surtout quand l'avenir paraît tout rempli de menaces! — La Harpe a dit : *Qui oublie trop et trop vite, n'est ni assez instruit ni assez corrigé*. Et je crois qu'il suffit, pour concilier les intérêts de la charité chrétienne avec les leçons de la prudence, de répondre à ce reproche, répété si souvent, quoique toujours très-déplacé; comme cette femme de beaucoup d'esprit, à qui l'on conseillait *d'oublier* des méchancetés qu'on venait de lui faire : — *Oh!* dit-elle, *cela se pardonne, mais cela ne s'oublie pas*.

(Page 151.)

Fontenelle disait : *Il n'y a que les petits fous qui soient aux Petites-Maisons*.

Ainsi pensaient Erasme, qui a fait un *Eloge de la folie*,

et beaucoup d'autres esprits. — Au reste, tous les *fous* qu'on enferme ne sont pas à Charenton. On n'y traite et n'y reçoit que les *aliénés*, qu'on tâche de guérir par toutes sortes de soins, de distractions et de remèdes.

(Page 155.)

Mérite-t-il qu'on lui permette de se distraire de ses remords ?

M. de Couloumiers n'existe plus ; tant qu'il a vécu je n'ai pas publié ce *Voyage*, quoique je ne le connusse que très-imparfaitement, et seulement pour l'avoir rencontré chez M. de Boufflers. — J'ajouterai cette remarque que j'avais mise en note en 1805 : — C'est faute de réflexion que le directeur de l'établissement a permis que le comte de Sades se montrât ainsi au public. Je l'ai entendu s'exprimer sur ce monstre avec beaucoup de force et de sagesse, et je sais qu'il l'a plusieurs fois rigoureusement puni de ses révoltes et de ses entreprises. On lui a refusé tour à tour la promenade, les visites à d'autres détenus, jusqu'à la lecture ; mais ce génie, toujours actif pour le mal, malgré une extrême surveillance et une juste sévérité, n'a jamais discontinué de produire des ouvrages atroces, dont heureusement on est parvenu à se saisir avant leur dangereuse publication !

(Page 156.)

.... Des romans remplis d'horreurs et d'infamies.

Marmontel s'est exprimé ainsi sur *la Nouvelle Héloïse* de J.-J. Rousseau : « Celui qui met de doux poisons sous la main des enfans, dira-t-il que s'ils s'empoisonnent on ne doit point l'en accuser ? Or, fut-il jamais de poison mieux assaisonné que celui de cette lecture ? et publier un livre qu'on croit dangereux, le publier après l'avoir rendu le

plus attrayant qu'il a été possible, et se déclarer innocent du mal qu'il fera, est-ce parler de bonne foi? » — Qu'aurait dit Marmontel des horribles écrits de de Sades, qui s'est peint lui-même dans Roders, Sévérino et Germance; comme Laclos se peignit dans le vicomte de Valmont, *des Liaisons dangereuses?* Ecoutons-le prononcer lui-même sa propre sentence. De Sades compare la barbarie d'un de ses acteurs « à ces écrivains *pervers*, dont la corruption est si dangereuse, si active, qu'ils n'ont *pour but*, en imprimant leurs *affreux systèmes*, que d'étendre *au-delà de leur vie la somme de leurs crimes*. Ils n'en peuvent plus faire; mais leurs *maudits écrits* en feront commettre, et cette *douce idée qu'ils emportent au tombeau*, les *console* de l'obligation où les met la mort, *de renoncer au mal!* »

(Page 156.)

On ne sait qui mérite le plus d'être brûlé, de l'ouvrage ou de l'auteur.

Dès 1768, il était célèbre par ses crimes, lorsqu'il les couronna par une orgie dont le second volume *des Anecdotes du 18e siècle*, Londres, 1783, in-8°, p. 194, a conservé tous les détails. — Il était colonel d'un régiment de cavalerie; les officiers de son corps, indignés, le forcèrent à quitter le service. — Je ne le suivrai point dans ses criminelles actions; mais en 1806, quelqu'un ayant écrit sur le manuscrit que je lui communiquai, cette remarque : « L'au- » teur de ce *Voyage* devrait supprimer la tirade contre de » Sades, parce que le ton en est trop vif. C'est avec raison » qu'on a reproché à Chapelle l'anecdote d'Assoucy, qui avait » été son camarade et son ami, et de qui il avait appris les » rimes redoublées. » Je suis bien aise de faire connaître

ma réponse :—Il suffit, lui dis-je, de transcrire votre phrase pour sentir que la conduite et les positions sont toutes différentes. M. de Sades n'est, grâce au ciel, ni mon *camarade* ni mon *ami*, et je serais bien fâché d'avoir *appris* de lui quelque chose de son art d'écrire. D'ailleurs, l'anecdote sur d'Assoucy n'est pas certaine, la rencontre des deux voyageurs est plus que douteuse; et la *calomnie* n'est ni assez ingénieuse, ni assez jolie, ni assez gaie, pour qu'on la lui pardonne aisément. De pareilles *fictions* ne peuvent jamais être permises. Par elle, Chapelle flétrissait de gaîté de cœur un ancien *ami*, tandis que, par des traits réels, je ne flétris personne : il y a long-temps que de Sades s'est flétri lui-même; et, loin de trouver ma peinture trop *vive*, je regrette d'en avoir si peu dit sur un pareil monstre.

(Page 157.)

Charlotte Corday.

Voici un paragraphe que j'extrais de *mes Souvenirs* inédits, 1814.—(16 *mai.*) Je suis allé visiter le monument de verdure consacré aux restes vénérés et chéris de ce Roi dont la fin fut si malheureuse et si tragique. *Le cimetière de la Madeleine* qui les renferme, est devenu un jardin ombragé d'arbres fruitiers; mais ce jardin n'a rien perdu du caractère sombre et religieux que doit conserver à jamais cette pieuse enceinte. L'estimable propriétaire (M. Ducloseaux), dont le procédé courageux est relevé par beaucoup de modestie et de politesse, sera célèbre dans l'histoire (du moins il le mérite) par son noble dévouement. Avec quelle attention ne s'empressa-t-il pas d'acquérir chèrement, de murer et d'arranger religieusement des lieux sanctifiés par les cendres de Louis XVI, par les dépouilles de ce Roi-Martyr, qui y furent déposées le 21 janvier 1793! Elles reposent dans

un des coins du jardin; la tombe est recouverte d'un tapis de verdure, émaillé d'humbles marguerites, d'immortelles rouges et de sombres pensées. Là courut se prosterner, en gémissant, cette Princesse vertueuse que la Providence nous a rendue, cette Princesse, exemple d'amour filial, dont les malheurs et la tristesse seraient pour nous un éternel reproche, si tous les Français avaient eu l'infâme malheur de partager les crimes de ceux qui les opprimèrent. Cependant, en expiation de leur faiblesse, qu'ils en partagent les remords et les repentirs!... — Auprès de *Louis XVI* est *Marie-Antoinette*. Sa tombe n'a pu être aussi parfaitement signalée que celle du Roi; la rage et le crime veillaient sur cette dernière demeure, et l'amour dut connaître la prudence. — Au pied de cette large tombe, furent jetés pêle-mêle de fidèles serviteurs; ils sont là près de ce bon Roi qu'ils aimaient, après avoir péri avec gloire et honneur pour sa défense. —Vers le milieu du jardin est Charlotte Corday (1), cette héroïne que l'indignation arma d'un poignard contre les jours d'un monstre. Peut-être la morale s'effraye-t-elle d'une action aussi hardie que la religion condamne.

---

(1) Anne d'Armans (Marie-Charlotte Corday), née en 1768, à Saint-Saturnin près de Séès, en Normandie, de parens nobles, connue par son dévouement courageux et inutile. On a dit qu'elle avait voulu venger la mort de son amant; c'est peut-être une calomnie. Il est très-vraisemblable qu'elle n'avait voulu que venger la France et son roi, et essayer de nous délivrer d'un de nos oppresseurs. Elle espérait que cet exemple effrayerait les autres. On a écrit les *Mémoires de sa vie*, et raconté longuement tous les détails de sa procédure. M. Chauveau-Lagarde, qu'on retrouve toujours près des grandes infortunes, eut le courage de la défendre, et d'employer le tour oratoire le plus adroit et le plus sublime que la circonstance pouvait offrir. Mais il n'était

Mais qu'il suffise de sa fin tragique pour l'absoudre! — A l'autre extrémité du jardin, *loin* de Louis XVI, se trouvent d'autres cadavres : ce sont les Girondins et ce Prince impie et *régicide*...... Le persécuteur semble avoir été séparé de sa victime, après être tombé lui-même victime de ses perfides complices. — Que ceux qui ne croient point à la Providence viennent parcourir ces lieux mélancoliques, cette enceinte modeste; aucun discours ne pourrait valoir leur auguste silence.

(Page 158.)

Mercier .. Les égards qu'on lui doit *dans ces lieux*.

Lui-même nous l'a appris officiellement, lorqu'il a écrit ces quatre vers, *sur son séjour près de Charenton :*

Newton et son compas, Lalande et sa lunette,
N'en devinent pas moins ce magique Univers.
Nous sommes tous assis sur la folle planète,
Et le porte-marotte est jugé par ses pairs.

---

point en la puissance de son art d'attendrir des hommes sans pitié et sans cœur, et de sauver cette illustre et touchante victime. Elle fut exécutée le 17 juillet 1793, âgée de vingt-cinq ans. Elle ne montra aucun regret, aucune crainte. « Sa belle et noble figure, a écrit M. Beaulieu, était animée des couleurs les plus vives et les plus naturelles ; elle inspirait à la fois de l'intérêt, de l'étonnement et de la terreur. Lorsque l'exécuteur lui enleva une partie de ses vêtemens, le sentiment de la pudeur offensée s'exprima dans ses traits. La perte de la vie, qu'on allait lui ravir à l'instant même, était ce qui paraissait l'occuper le moins. » — On a consacré à cette illustre héroïne une tragédie qui circula dans le temps sous le manteau.

(Page 160.)

L'auteur de *Tom-Jones* et de la *Femme jalouse.*

Quand M. Desforges fit jouer cette dernière pièce, on lui reprocha d'avoir outré le rôle principal; envieux de passer pour un homme au-dessus des *préjugés*, et en même temps pour un homme à bonnes fortunes, il se hâta de publier dans les journaux cette étrange déclaration : « Si l'on con- » naissait le caractère de ma femme, on m'accuserait de » l'avoir adouci! » Bientôt il osa plus encore. Dans *le Poëte*, roman immoral, mais heureusement très-médiocre, il osa faire figurer sa femme dans une orgie, en partie carrée, lui présent, avec un autre que lui!!!... J'ai parlé de cet écrivain sans ménagement; mais quel ménagement doit-on à ceux qui se respectent si peu eux-mêmes? Desforges avait eu quelques succès au théâtre; pourquoi a-t-il sacrifié la réputation qu'ils lui avaient valu, au triste honneur de singer l'infâme de Sades, en publiant *les Veillées conjugales* et *Eugène et Eugénie,* ou *la Méprise conjugale, histoire de deux enfans d'une nuit d'erreur?* — La première situation de ce dernier roman représente un homme atroce qui, après avoir brûlé la cervelle à une femme, arrache un faible enfant des bras de sa mère, écrase la tête de cet enfant, et le jette dans le feu. La mère, désespérée, perd connaissance: un misérable la viole, etc., etc., et nous avons eu le malheur de vivre dans un temps où de pareilles horreurs étaient goûtées et lues avidement!!!

(Page 162.)

Quelques documens sur M. *Clément, de Genève.*

Pierre Clément naquit à Genève en janvier 1707, et mourut

à Paris le 7 janvier 1767. Ministre protestant, il commença à se faire connaître par des sermons; mais son goût pour la littérature l'entraîna, et, en 1740, il publia les *Francs-Maçons trahis, hyperdrame*, in-8°. On voit que le titre seul était une critique du genre bâtard qui commençait alors à s'introduire. En 1748, il publia *le Marchand de Londres*, ou *Histoire de Georges Barnewelt, tragédie bourgeoise*, in-12, traduite de l'anglais, de M. Lillo. Cette pièce est très-remarquable, et suffirait seule pour lui assurer une durable réputation. Il l'a traduite avec une élégance et une véhémence de style d'autant plus étranges, que, dans des notes pleines de goût, il relève les défauts de la pièce anglaise, qui est très-sombre, très-tragique, mais quelquefois d'un tragique plat et *bourgeois*. Sa préface est originale; il la termine ainsi : « Quelqu'indécente que paraisse cette pièce en certains endroits, on peut remarquer qu'elle n'est en aucune façon dangereuse pour les mœurs; au contraire, le vice y est toujours odieux, et les principes de la vertu toujours aimables. » Ce qui est très-vrai; et il continue : « Loin d'ici, petits beaux esprits, moins délicats que raffinés et frivoles, cœurs ingrats et desséchés par des débauches *ou des réflexions !* vous n'êtes pas faits pour le plaisir de verser des larmes. » On en verse en effet en lisant les tristes catastrophes du héros, qui était jeune et vertueux, quand une fatale liaison l'a entraîné, perdu et conduit à la potence. « C'est à regret (dit son ami, qui vient avec son amante le visiter dans la prison), c'est à regret que je vous conduis à ce spectacle d'horreurs. Vous voyez le siége de la misère et du crime; c'est ici que l'inexorable justice fait garder ses victimes publiques. Voici la porte de la mort et de l'infamie. » L'amante dit à son tour : « Cette horrible catastrophe fait frémir la vertu même..... Être la fable et le spectacle d'une foule cruelle, dont les avides regards vous poursuivent et

vous dévorent... Un esprit armé de piété et de courage peut regarder la mort sans pâlir..... Mais l'ignominie, la honte publique, la honte, qui est la mort des âmes (1)..... Mourir mille fois, et toujours survivre à la mort même par une immortelle infamie..... ce supplice est-il supportable? Pourrais-je le soutenir, moi qui le sentirai se renouveler tous les jours de ma vie?.... » Elle perd connaissance, tandis qu'on pend le malheureux qu'elle aimait. — Tout cela sur la scène, jusqu'à la potence de Barnewelt; ce qui est bien anglais, bien horrible! — Cependant, il faut en convenir, la pièce est très-pathétique, les caractères sont habilement et profondément tracés. Cette pièce est l'ouvrage d'un homme de génie. M. Mercier l'imita dans son *Jenneval ou le Barnevelt français*. Il laissa de côté la grande catastrophe, et, quoique sa pièce ne soit pas sans intérêt, il s'en faut bien qu'il ait approché du mérite de l'original et de son traducteur. Un seul passage fera connaître l'étendue de la distance qui les sépare. M. Mercier fait dire à la courtisane, s'entretenant avec sa suivante : « Va, les hommes sont nos plus grands ennemis : leurs soins sont intéressés et barbares; ils sont ingrats et ils osent encore nous mépriser; une guerre secrette règne entre nos deux sexes; ce sont des tyrans qui veulent nous ployer sous leur joug; mais, plus faibles, nous devons avoir recours à l'artifice, et paraître le contraire de ce que nous sommes : ainsi nous nous vengeons. » — Il y a dans ces paroles de la finesse, de l'élégance, de l'esprit; mais qu'elles sont faibles, comparées à l'original rendu ainsi par M. Clément : « Tu ne sais ce que tu dis; c'est une maxime généralement établie parmi les hommes, qu'une femme sans vertu, comme un homme sans

(1) Belle pensée.

honneur, est capable des actions les plus indignes. Cependant, voyez les peines qu'ils se donnent, voyez les artifices qu'ils mettent en usage pour séduire notre innocence, et nous rendre méprisables à leurs propres yeux! N'est-il donc pas bien juste que les scélérats nous trouvent telles à nos dépens? » — Ce rôle de *Milvaud* est profondément tracé, peut-être trop, car il est hideux.

La même langue anglaise fournit à M. Clément une autre pièce qu'il intitula : *la double Métamorphose*. En 1748, il commença ses *Nouvelles littéraires*, qu'il publia pendant cinq années de suite. Il les rassembla en 2 gros vol. in-12, en 1755, sous le titre *Des cinq Années littéraires*. Cet ouvrage est excellent et très-agréable à lire. Les jugemens sont courts, mais justes. Le style en est très-rapide, très-élégant et très-précis. — En 1733, il avait commencé à traduire la tragédie de *Mérope* du marquis de Maffei; il ignorait que Voltaire s'en occupât. Le marquis de Maffei, qui vint alors à Paris, l'en instruisit; mais son ouvrage était trop avancé pour qu'il l'abandonnât. Au moment de le sacrifier, l'amour paternel le retint; Fontenelle l'encouragea, les comédiens l'accueillirent; on lui demanda quelques changemens, il les fit; et pendant qu'il y travaillait, Voltaire le devança. Cependant celui-ci lui témoigna le desir de voir jouer sa pièce. Il promit d'écrire aux comédiens, *sur qui il a tout pouvoir,* dit M. Clément, parce qu'ils ne voulaient plus jouer l'autre *Mérope*. Voltaire oublia sa promesse ou n'eut aucune envie de la tenir. M. Clément ne se fâcha pas, mais il fit imprimer sa pièce en 1749; et, chose très-remarquable, qui lui fait le plus grand honneur, il loua infiniment la pièce de son rival, et jugea la sienne propre avec beaucoup de sévérité. En parlant du temps qu'il avait mis à corriger sa *Mérope*, il dit : « Le temps ne fait rien à la » valeur de l'ouvrage, mais il fait à celle de l'ouvrier : une

» partie de son mérite, et souvent le plus brillant, consiste » dans une exécution facile. Cette célérité d'imagination n'est » pas moins pernicieuse dans l'art d'écrire que dans la con- » versation et le commerce de la vie : c'est la présence d'es- » prit de l'homme de cabinet. Un mathématicien disait » que l'étendue des talens de l'esprit est en raison directe » de la perfection de leurs effets, mais inverse du temps de » leurs opérations : sur ce pied-là, celui qui a fait *Zaïre* » en trois mois a douze fois plus de talent que celui qui » n'aurait pu la faire qu'en trois ans. Cette fécondité de génie, » cette heureuse facilité de faire aussi bien, et quelquefois » infiniment mieux qu'un autre en beaucoup moins de temps, » me paraît donner à M. de Voltaire la supériorité la plus » incontestable sur presque tous ceux qui ont couru avec » lui dans la même carrière. » Quel procédé noble, délicat et généreux! Louer avec autant d'abandon et de chaleur celui dont il avait un peu à se plaindre! il ajouta : « Je n'in- » sisterai point sur ce mérite de plus à l'égard de sa *Mérope*, » qu'un succès aussi brillant, aussi constant que bien ac- » quis, met si fort au-dessus de mes éloges. » — « Quant à » la diction, à la versification, à la poésie du style en gé- » néral, le *grand point*, comme dit si souvent M. de Vol- » taire, ce point décisif qui a fait périr tant de poëmes, et » qui fera vivre à jamais les siens, tout ce que je souhaite, » est qu'on puisse entrevoir dans celui-ci quelques effets de » l'admiration profonde, dont la sublimité de ses talens a » pénétré le plus faible de ses disciples. » — La vivacité prodigieuse de son caractère ayant altéré la force de ses organes, l'esprit de M. Clément s'aliéna, et on fut obligé de le renfermer. Dans les intervalles de sa maladie, il fit imprimer un recueil de vers avec ce titre : *Poésies posthumes de M. Clément, qui se vendent chez le défunt, à Charenton.* Il y en a de fort agréables, de très-spirituelles, de très-

sensées. Je choisis la suivante, qui est certainement une des plus jolies ; c'est un badinage adressé *à une dame de Milan*.

Jamais Beauté ne me fera la loi :
Je n'en suis plus à mon apprentissage ;
Indépendant, libre et maître de moi,
Je dois, je veux, et je sais être sage.
Non que mon cœur, indocile et sauvage,
Mette sa gloire à braver son penchant ;
Je suis touché quand l'objet est touchant ;
Je lui permets volontiers de me plaire
Du jour levé jusqu'au soleil couchant ;
Passé la nuit, je cherche à m'en défaire.
Comme un oiseau, par la couleur séduit,
De branche en branche, et d'une aile légère,
Va béquetant et la fleur et le fruit ;
Comme un enfant loin des yeux de sa mère,
J'aime à jouer, et n'ai pas d'autre affaire.
Il faut tout voir, tout aimer tour à tour ;
C'est un tribut qu'on doit à la Nature ;
Et c'est lui faire une sanglante injure,
Que d'arracher les ailes à l'Amour.
Ce dieu volage est l'enfant du Caprice ;
Il naît, il croît, il vieillit en un jour ;
Tout le plaisir qu'on goûte à son service
Est au passage, et jamais au séjour.
Car, raisonnons : Que peut-on toujours faire
Et toujours dire à la même bergère ?
Qui ? Moi ! que j'aille encenser son orgueil,
A ses genoux attendre le coup-d'œil,
Ou quelque mot que son cœur désavoue,
Baiser la main, ou peut-être la joue,
Bientôt après, gémir d'un froid accueil !
Point de repos ! jamais de pure joie !
Languir dix ans !... C'est le siége de Troie.

(Page 164.)

Dans un de ces élégans tripots que la police protége à Paris.

Une épître de M. Millevoye, qu'on n'a pas recueillie dans l'édition de ses *Œuvres complètes*, offre cette peinture :

Mais des vices que l'œil avec effroi contemple,
Devant nous, Euphémon, je vois s'ouvrir le temple.
Entrons. Ose me suivre en ces lieux abhorrés,
Au noir démon du jeu, repaires consacrés.
La Fortune s'y joue avec les Euménides,
Et rit au bruit fatal de ces dés homicides.
Auprès d'un tapis vert, où la Mort vient s'asseoir,
Cachant ses traits hideux sous les traits de l'Espoir,
Vois-tu, pâle et défait, ce joueur taciturne,
Veiller à la lueur de la lampe nocturne?
Il veille.... Mais demain, expiant ses revers,
D'une éternelle nuit ses yeux seront couverts!

« Le jeu (a-t-on judicieusement écrit) est le dissipateur du bien, la perte du temps, le gouffre des richesses, l'écueil de l'innocence, la destruction des sciences, l'ennemi des Muses, le père des querelles. » Un autre écrivain a ajouté : « Les jeux de hasard tirent leur origine de l'oisiveté et de la cupidité, et produisent trois effets, qui sont les pertes du temps, de l'argent et de la santé. » — « Le jeu est un gouffre qui n'a ni fond ni rivage. » — « Enfin, dit à son tour madame de Genlis, la passion du jeu est si funeste, elle rabaisse d'une manière si déplorable l'esprit, l'âme et le caractère, elle corrompt tellement la jeunesse et les mœurs publiques, que l'on a peine à concevoir que l'on puisse *trouver dans un pays chrétien des maisons de jeu ouvertement autorisées par les Gouvernemens*. C'est de tous les abus le plus scandaleux et le plus horrible. On frémit en pensant

aux crimes de tout genre que les maisons de jeu ont fait et font encore commettre tous les jours : la perte de tous les jeunes provinciaux, la ruine des familles, les duels, les suicides, etc., etc., etc. Espérons que tant d'horreurs seront enfin réprimées, comme elles l'ont été jadis avant la révolution. »

FIN DES NOTES DU VOYAGE A CHARENTON.

NOTICE [1].

Dampmartin (*Anne-Henri* vicomte de), maréchal des camps et armées du Roi, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, officier de la Légion-d'Honneur, membre de l'Académie du Gard, né à Uzès, d'*Antoine-Roch* de Dampmartin, qui y commandait, et de *Marie-Josèphe de* Venant-d'Iverny, le 30 juin 1755. Ses parens lui firent donner une brillante éducation; et il profita si bien de ses études, de leurs conseils, de leur exemple, qu'il était un modèle accompli de bon ton, de grâce et d'amabilité. Entré fort jeune au service (le 1er mai 1770), il partagea ses momens entre les devoirs d'une profession vers laquelle son goût l'avait porté autant que sa naissance, et la culture des lettres qui formaient ses délassemens les plus doux. Le premier écrit qu'il composa parut en 1785; il était intitulé : *Idées sur quelques objets militaires*, un volume in-8°. C'était avoir songé, avant tout, à ce

(1) Elle est extraite de mes *Souvenirs*, année 1825.

qui concernait son état. Il y songea encore en publiant un ouvrage plus considérable, qui est devenu un de ses titres les plus solides à la gloire littéraire. C'est en 1789 que parut *l'Histoire de la rivalité de Carthage et de Rome*, deux volumes in-8°; livre excellent, où l'Angleterre aurait dû puiser des leçons de sagesse, de prévoyance et de modération. Mais quelle nation a jamais su être prudente dans sa prospérité! Quelle nation n'a jamais abusé de ses triomphes!... — Le célèbre J.-J. Rousseau *trouvait beau que les Anglais* (ces Carthaginois modernes) *ne fussent qu'Anglais, parce qu'ils n'avaient pas besoin d'être hommes* (1). Mais Jean-Jacques se

(1) Je suis bien aise d'avoir parlé ainsi des Anglais en 1825, et d'avoir toujours pensé de même sur leur compte. Ce qui se passe aujourd'hui, au moment où ce manuscrit est livré à l'impression, confirme l'opinion qu'on doit avoir du plus machiavélique des Gouvernemens. La révolution, la hideuse révolution, avec tous ses crimes, marche; elle est au relai de Lisbonne! Les Anglais l'y ont transportée, fomentée, et ils courent l'appuyer de leurs armes!!! Et dans leur espoir insolent, leur ministre privilégié nous insulte, nous brave, comme si la monarchie française était un faible esquif destiné à voguer à la remorque derrière quelque frégate anglaise!... Et on les écoute parler!... et on les regarde faire!.... et on ne sent pas que l'honneur, l'intérêt et la gloire se réunissent pour repousser les coupables entreprises de ces perfides insulaires!.... O France!....

trompe : *être homme*, c'est-à-dire, *être humain*, *être juste*, est le *premier* de nos devoirs; et, quoi qu'en aient dit tous les nouveaux Brutus, *être citoyen* n'est que le *second*, s'il est tout-à-fait possible de distinguer en *double devoir* des sentimens qui me semblent tout-à-fait inséparables. —La Harpe lui écrivait le 15 juillet :

« Je suis bien étonné que vous n'ayez pas reçu la lettre » qui contenait les témoignages de ma reconnaissance, et du » plaisir que m'avait fait votre ouvrage. Je ne puis attribuer » ce contre-temps qu'au *désordre qui règne apparemment* » *dans les postes comme ailleurs*.

» Il fallait assurément votre éloquence pour nous oc- » cuper de Rome et de Carthage, quand nous sommes si » exclusivement occupés de nous-mêmes. Cette éloquence » est peut-être plus oratoire qu'historique; mais c'est un » beau défaut, et qui n'appartient pas à tout le monde. »

Ce suffrage le charma et l'encouragea sans doute ; car il ne pouvait que lui être très-agréable d'avoir conquis l'approbation d'un critique si judicieux et si difficile ; mais combien il dut être charmé dans l'ambition bien naturelle qu'il avait de plaire aux hommes de mérite, lorsqu'il reçut de Florian cette missive !

Au Château d'Anet, 21 avril 1789.

« J'ai reçu, Monsieur, avec une reconnaissance bien vive, le bel ouvrage que vous avez eu la bonté de m'envoyer, et

l'aimable lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je n'ai pas encore achevé votre excellent livre; mais ce que j'en ai déjà lu me promet un plaisir que j'ai déjà ressenti. Votre style élégant et facile sait s'élever, ce me semble, à la hauteur de votre sujet. Depuis long-temps j'étais étonné qu'aucun écrivain ne tentât de nous tracer une guerre qui a autant illustré Tite-Live que Scipion. Je m'étonnerais à présent qu'on essayât de l'écrire après vous. La clarté et l'éloquente raison qui animent vos récits, me font souhaiter que vous vous livriez au genre qui manque peut-être à notre littérature, au genre le plus utile, celui de l'histoire.

» Permettez-moi de ne pas troubler le plaisir que je trouve à vous louer, en répondant aux trop flatteurs éloges dont votre indulgence veut bien me combler. Je suis loin de les mériter; mais je les regarde comme des encouragemens, et je tâcherai d'acquérir ce que votre bonté m'accorde. Vous traitez *Estelle* en compatriote. Elle oublierait volontiers ses chansons, pour écouter vos nobles récits; et vous me faites d'autant plus regretter une douce patrie, que j'y trouverais l'occasion de parler quelquefois de la respectueuse reconnaissance avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc.

FLORIAN.

Cette lettre flatteuse ayant été imprimée à l'insu de M. Dampmartin, par les soins officieux d'une personne à qui il avait communiqué ce glorieux suffrage, il se hâta de s'en excuser; et, pour le rassurer, le chevalier de Florian lui répondit :

A Sceaux, 23 mai 1789.

« Votre délicatesse, Monsieur, met trop d'importance à l'impression d'une lettre que je n'avais écrite, à la vérité,

que pour vous, mais qui ne renferme que les justes éloges que vous devait ma conscience. J'aurais pu les écrire avec plus de soin, si j'avais prévu qu'à votre insu, et malgré vous, ils fussent publics; mais je ne les aurais pas écrits avec plus de vérité, avec plus d'estime, avec plus de reconnaissance de la marque d'amitié dont vous m'honoriez. Je n'éprouve donc dans cette occasion d'autre chagrin que le vôtre. Je vous supplie instamment de n'y plus penser, et j'irais vous en prier moi-même, si je n'étais toujours à Sceaux avec mes Numides, mes Arabes et mes Espagnols, qu'il me tarde d'avoir l'honneur de vous présenter. Je vais et je viens un peu dans le voisinage; voilà ce qui m'empêche de vous proposer de me faire l'extrême plaisir de venir vous y promener un jour. Je craindrais d'être absent justement ce jour-là; mais si mercredi prochain, 27 de ce mois, vous étiez libre, et que vous voulussiez me faire l'honneur de venir dîner à Sceaux, avec deux ou trois personnes aimables que je dois avoir ce jour-là, je me trouverais bien heureux de pouvoir vous renouveler les sentimens respectueux et tendres que vous êtes si bien fait pour inspirer, et avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc. »

Ce voyage que M. Dampmartin avait fait dans la capitale, lui fit publier l'année suivante *le Provincial à Paris*, un volume in-8°; ouvrage piquant, dont Marmontel n'osa pas rendre compte. Il s'en défendit ainsi, en écrivant à l'auteur alors en garnison à Strasbourg :

Paris, 15 juin 1790.

« J'ai lu, Monsieur, avec bien du plaisir, le recueil de lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. C'est

un tableau mouvant, fort amusant à parcourir. Mais ce Paris que vous avez peint est lui-même un spectacle si mobile et si variable, que ce n'est presque plus ce que vous avez vu. Aussi ne manque-t-on pas de dire que vos *Lettres* sont des peintures de fantaisie; que ni le ton, ni le langage, ni la scène, ni les auteurs, rien ne ressemble, et que votre provincial n'a vu Paris que de loin, et qu'il ne l'a vu qu'en passant. Mais en disant cela, on ne laisse pas d'être piqué de vos censures; et moi, pour avoir loué votre ouvrage, comme j'en aurais bonne envie, je serais en butte à tous les traits du dépit que vous auriez causé. — A votre âge on affronte tous les ressentimens de l'amour-propre humilié et de la vanité blessée; mais à mon âge, à moi, l'on ne demande que du repos.

» En refusant d'être votre écuyer dans le combat que vous livrez aux ridicules de votre fierté, je n'en suis pas moins, avec les sentimens les plus distingués, M. le chevalier, votre, etc. »

Capitaine d'infanterie, réformé en 1778, aide-de-camp, en 1779, du prince de Robeck, qui l'estimait beaucoup, M. Dampmartin fut capitaine de cavalerie en 1780. C'est dans ce grade que les commencemens de la révolution le trouvèrent dans le Régiment Royal. En 1789, il adressa à *l'Assemblée nationale*, au nom des officiers de son corps, des *doléances* qui firent beaucoup de bruit, et lui occasionnèrent quelques repentirs, par les fausses interprétations qui les accompagnèrent. En 1791, il fut nommé lieutenant-colonel du régiment de Lorraine-Dragons, et marcha avec le général

Choisy, contre la troupe de Jourdan *coupe-tête*, qu'il força d'évacuer Avignon, et que même il osa faire arrêter. — Après les journées du 20 juin 1792, il voulut faire faire à son régiment, dont il était devenu colonel, une adresse énergique contre cette criminelle journée. Ses dragons murmurèrent; et, voyant que tous ses efforts pour maintenir la discipline dans une troupe qu'on cherchait tous les jours à séduire, à exaspérer et à égarer, étaient vains, il quitta à regret son corps, et se retira à Bruxelles, où il fut accueilli avec une extrême bienveillance chez M. de Biesve. Il y resta jusqu'à l'invasion de Dumouriez en Belgique. Contraint alors de fuir cette province, il alla se ranger sous les bannières de l'honneur, c'est-à-dire sous les drapeaux du prince de Condé, qu'il joignit à Trèves. —Il entra dans la compagnie à cheval des gentilshommes du Languedoc, qui portait le nom de *Coalition languedocienne*, et passa, après le licenciement de cette armée, en Hollande, à Bruxelles, d'où la victoire de Jemmapes vint le chasser. Il se retira à Amsterdam; et le 1er janvier 1793, M. Cohen lui confia l'éducation de ses enfans. M. de Calonne, qui connaissait M. Cohen, l'en félicita plus tard, et il fit son compliment au Français spirituel qui venait de faire paraître à Amsterdam *les Essais de littérature à*

l'usage des dames, deux volumes in-8°. C'est ainsi que M. de Dampmartin bravait l'infortune et les adversités, en tirant parti de ses talens, de son instruction et de son aimable caractère. Il était tranquille et aussi heureux qu'on peut l'être loin de sa patrie, lorsque, le 21 janvier (funeste époque!) 1793, il quitta Amsterdam, où Pichegru était entré victorieux. Le triomphe des armées françaises semblait le poursuivre de retraite en retraite. Il se rendit à Hambourg à travers mille dangers. Là il respira un moment; il y fit connaissance avec madame la comtesse de Flahaut, madame la comtesse de Genlis (1), et le célèbre Klopstock. Ce fut pour lui un moment de bonne fortune. Mais, obligé de suivre sa destinée, il se vit forcé d'aller à Berlin, où il fut reçu sous la responsabilité de M. Cohen, banquier de la Cour, oncle de ses anciens élèves. Sa réputation était parvenue dans cette grande ville, de sorte

(1) Dans le sixième tome de ses *Mémoires*, madame de Genlis dit : « Je retrouvai encore cet hiver une ancienne connaissance d'émigration, M. de Dampmartin.... Sa conduite en Prusse a été bien noble et bien généreuse; j'en ai déjà parlé.... Je ne connais point de société plus douce et plus agréable que celle de M. Dampmartin; et ceci est un grand éloge, lorsqu'on parle d'un homme qui pourrait avoir si justement des prétentions à l'esprit, c'est-à-dire le desir malheureux de briller dans la conversation. »

que l'imprimeur Dewer lui assura un traitement pour y rédiger la *Gazette française*. Il y arriva le 30 juin, et commença tout de suite cette laborieuse besogne, qu'il abandonna au bout de deux mois, par suite des tracasseries qu'il eut à essuyer d'un censeur général, méticuleux et d'un esprit très-borné. M. le baron de Keith lui avait offert gracieusement un asile; et c'est par ses soins qu'il put être placé chez le prince Louis-Ferdinand de Prusse. Il allait être installé le 15 août à son nouveau poste, lorsque sa modestie le fit se défier de ses forces : il l'avoua au prince, qui ne lui en sut pas mauvais gré, et il passa à une autre occupation plus conforme à ses habitudes, en travaillant au *Journal de littérature* qui se publiait en français à Berlin. Dans ses momens de loisirs, il y composa : *Esquisse d'un plan d'éducation*, 1796, un volume in-8°; et l'année suivante : *Fragmens moraux et littéraires*, un volume in-8°.

A cotte époque, dit M. de Dampmartin dans ses *Mémoires*, « l'avantage, aussi recherché que peu facile à obtenir, d'approcher de Saint-Patern me fut procuré par le chevalier de Boufflers, que j'avais connu à Dunkerque, lorsqu'il y servait dans le grade de colonel commandant du régiment de Chartres. Ce célèbre chevalier, si piquant d'imagination, si original de talent, si facile d'humeur,

si heureux de caractère et si parfait d'obligeance ; ce chevalier possédait l'esprit français par excellence; mais cet esprit qui avait fait les délices de la cour de Lunéville, de celle de Versailles et des salons de Paris, soutenait mal chez les Prussiens l'épreuve de l'expatriation. Il était semblable à ces fleurs ornées des couleurs les plus variées, que les feux du Ciel vivifient, mais dont les rigueurs d'un âpre climat dessèchent les charmes. Son silence habituel n'était interrompu qu'à de longs intervalles, et pour lors jaillissaient des mots, ou neufs, ou fins, ou gais, ou d'une douce malice, mais toujours ingénieuse. Pour bien saisir le sel de la plupart, il était nécessaire d'avoir certaines connaissances locales, et d'avoir *bu les eaux de la Seine.*

» Le chevalier, nourri de succès, ne prévoyait guères une absence totale d'applaudissemens. Cette espèce de chute lui causa de la surprise. Au-dessus des faiblesses de l'amour-propre, il ne s'éleva pas contre ses juges, et se garda de les récuser; mais avec une simplicité digne de La Fontaine, il conçut la pensée que l'âge et les chagrins avaient affaibli son esprit, et glacé son imagination. Les personnes de son intérieur et ses amis eurent plus d'une discussion à soutenir avant de le convaincre qu'il n'était *rien moins qu'une bête.* Frédéric-Guillaume II, par ses dis-

cours aimables, lui redonna cette confiance qui amène l'Abandon, père des Grâces.... »

Cette citation donnera une idée de l'élégance, de la facilité, de la noblesse du style de M. de Dampmartin. Elle était d'ailleurs nécessaire pour développer complétement quelques circonstances qui le concernent. — Il continue quelques pages plus bas :

« L'amabilité plaisait à l'esprit de Frédéric-Guillaume, et la sensibilité touchait son cœur. Ces deux charmes, non moins doux qu'intéressans, il les goûta chez madame la marquise de Sabran et chez le chevalier de Boufflers. Ces vœux tendirent à ce que les liens du mariage couronnassent une amitié recommandable par sa délicatesse et par sa constance. Il aplanit les obstacles par des bienfaits. Lui-même présida aux sermens que prêta au pied des autels le galant troubadour à celle qui avait su fixer son humeur volage. Les nouveaux époux se tinrent heureux de ce que le Roi trouvait des jouissances dans leur société. Juges compétens des grâces, de l'esprit, du tact et de l'usage du monde, dont ils étaient les modèles parfaits, ils reconnurent chaque jour que les dons aimables embellissaient le riche naturel du monarque. Bientôt ils perdirent le souvenir des chagrins qu'ils avaient essuyés à Reinsberg, lorsque des intrigues frivoles,

mais malignes, jointes à la mobilité de l'imagination du prince *Henri*, eurent fait succéder la froideur à l'engouement. Leurs cœurs ne nourrirent désormais que de la reconnaissance pour celui des frères du grand Frédéric qui approcha le plus de sa gloire.

» Cependant, au retour de madame de Lichtenau, M. et madame de Boufflers reçurent l'avis de se rendre dans une concession qu'ils avaient obtenue en Pologne. Le chevalier, qui avait pris le titre de marquis depuis l'époque de son mariage, venait de placer sous les yeux du Roi un plan orné de tous les attraits de la séduction : Les victimes des orages de la politique devaient, d'après ce plan, puiser des soulagemens à leurs regrets et à leurs peines au sein de *la Nouvelle-France*. Une colonie, jusqu'alors sans exemple, était destinée à réaliser, non loin de la Vistule, la paix, la délicatesse et la galanterie dont elle se plut à orner les bords du Lignon. Un tableau d'un dessin élégant et d'un coloris animé était fait pour produire de l'illusion; des jours consacrés, soit aux occupations du jardinage, soit aux travaux de l'agriculture, soit aux soins de l'intérieur des maisons, devaient se terminer par des cercles de la meilleure compagnie. La peinture, la musique, la danse, les lectures variées et les conversations agréables viendraient remplir les

heures du repos. Une triste réalité chassa bientôt l'enchanteresse chimère. Les émigrés, venus en petit nombre, virent avec dépit leur attente trompée... Une espèce de purgatoire se forma aux lieux où le chevalier de Boufflers avait prescrit les jouissances d'un paradis terrestre. »

Les liaisons que M. de Dampmartin avait formées lui procurèrent l'occasion d'être souvent utile; et ce fut au sujet du plan dont il vient d'être question, qu'il reçut de M. de Boufflers cette lettre :

Posen, 28 octobre 1797.

« Je sais toutes les obligations que je vous ai, mon très-cher et plus que digne confrère; et plus je m'y attendais, plus je suis reconnaissant.

» Madame de Boufflers, qui se glorifie de votre amitié pour nous, m'a dit qu'il était convenu, entre vous et elle, que j'adresserais un exemplaire au Roi, avec une lettre à Sa Majesté; ce qui me coûte d'autant plus, que je n'ai pas encore osé lui écrire, quoique j'eusse des choses beaucoup plus intéressantes à lui exposer. Mais si on juge de vos conseils en politique par vos exemples en morale, on n'en saurait suivre de meilleurs; et, en conséquence, je vous adresse la lettre en question, pour la joindre au discours au moment où vous en ferez l'envoi. Recevez, mon très-cher et aimable ami, tous mes remercîmens pour le passé et pour l'avenir; et soyez bien persuadé qu'on ne saurait joindre une plus profonde estime et un plus sincère attachement. »

P. S. « Ma femme me charge de mille amitiés pour vous.

Je la ramène dans nos tristes états, qu'une commission royale vient d'accommoder à la française! »

Reprenons le narré de M. de Dampmartin : « La vie que je menais était assez calme et assez douce pour que l'idée d'y porter aucun changement ne se présentât que sous un aspect menaçant. Je cherchai partout une place, poussé par la crainte d'abuser des complaisances de l'hospitalité. Mes vœux tendaient à obtenir les soins de l'éducation du jeune comte de Brandebourg, celui de ses enfans naturels que Frédéric-Guillaume chérissait avec l'affection la plus prononcée. »

Comme ses diverses productions littéraires avaient attiré l'attention sur lui, M. de Dampmartin reçut du Roi cette épître extrêmement flatteuse :

Berlin, 4 mars 1797.

« J'ai reçu avec beaucoup de plaisir le nouvel ouvrage qui vient de sortir de votre plume. C'est, comme toujours, le desir d'être utile qui l'inspire, et le talent qui le guide, et je vous prie de recevoir la médaille que je joins à cette lettre, comme un léger témbignage de mon estime. — Sur ce, je prie Dieu, etc. »

Cette lettre aimable, accompagnée de la grande médaille en or de l'Académie de Berlin,

fut le signal d'un grave changement de position sociale. M. de Dampmartin en a parlé dans ses *Mémoires*, et je vais encore lui emprunter les détails de cette grande époque :

« Les *Fragmens moraux et littéraires* furent accueillis avec une indulgence qui tenait de la bonté. Je pourrais donc dire qu'ils offrirent pour moi cette réunion de *l'utile et de l'agréable*, recommandée par Horace, si je n'avais lieu de penser qu'ils produisirent un incident qui changea le cours de ma vie. Peu de jours après leur publication, je vis entrer chez moi le comte de Saint-Ignon qui venait me chercher pour entretenir à l'instant même la comtesse de Lichtenau (1) sur un objet essentiel. Le temps de faire une légère toilette me fut à grand'peine accordé. Sur l'escalier du somptueux hôtel où l'on m'entraînait, le docteur anglais Brown me serra la main, et prononça d'une voix basse : *vous allez avoir besoin de toute votre présence d'esprit.* Parvenu à un boudoir dans lequel des lampes d'albâtre répandaient une lumière faible et douce, j'y trouvai la comtesse qui me dit d'un accent ferme : *Monsieur, j'ai fait choix de vous pour être gouverneur de mon fils.* — Aux signes de ma

(1) Maîtresse pendant trente-deux ans, c'est-à-dire jusqu'à la mort du roi de Prusse, de Frédéric-Guillaume II.

surprise qui ne lui échappèrent pas, elle reprit : *J'ai su vos projets ; mais Sa Majesté préfère que je vous confie l'éducation de son filleul qu'il aime avec tendresse.* — Le Roi, que jusqu'alors je n'avais pas aperçu, prend la parole, et confirme l'assurance que la comtesse venait de prononcer ; je fais un profond salut, je sors du boudoir, et je me retire la tristesse dans l'âme.

» Mes amis s'alarmèrent sur la seule apparence d'un doute. L'un d'eux, ou plus timide ou mieux instruit, m'assura que si je hasardais un refus, il attirerait des disgrâces sur les personnes qui m'avaient hautement comblé des marques de leur intérêt. » — Cette fâcheuse perspective détermina M. de Dampmartin ; il prit quelques précautions convenables, exigées par les circonstances, et, tout résigné, il entra en fonctions. Quelque temps après, il eut avec le Roi cette touchante conversation :

« Malgré vos maximes de philosophie, vous manquez de force d'esprit. — Sur quel motif Votre Majesté m'adresse-t-elle ce reproche ? — Vous avez ressenti un violent chagrin ; vous avez même souffert d'une mauvaise honte d'être le gouverneur de William ; la surveillance d'une éducation ne vous semblerait-elle pas un emploi utile et dès-lors honorable ? — Je partage cette opinion ; aussi personne n'a entendu ni plaintes

ni murmures. — C'est la vieille tante de la comtesse qui a découvert vos regrets. La comtesse était piquée; j'ai apaisé sa tendresse maternelle et son amour propre; mes soins vous ont évité l'ennui d'une explication. Allons, confessez vos péchés avec une pleine franchise. —Sire, si j'ai souffert, c'est d'un blâme presque général. Les épigrammes et les reproches des Prussiens ont été rendus plus amers par la sanction de mes compatriotes. —J'ai une réponse péremptoire à vous donner. —Le Roi se lève, ouvre son bureau, et me remet une liasse de papiers. A ma confusion et à ma honte, non pour moi, mais pour plusieurs individus à qui j'avais voué de l'estime, des lettres nombreuses sollicitaient, avec cette chaleur hypocrite qui appartient à la flatterie, l'honneur de cultiver les *heureuses dispositions du fils de la plus intéressante des mères.* Plusieurs de ces hommages rendus à la favorite portaient la signature de mes détracteurs. Le mouvement de l'indignation fit bientôt place au sourire de la pitié...

» Le jour de la catastrophe s'avançait cependant d'un pas rapide, que nulle force humaine ne parvenait à retarder. La mort plana sur le palais de marbre... C'est aux approches de la dernière heure d'un souverain que trop souvent la cupidité, l'ambition, l'intérêt, la bassesse, la

flatterie, l'ingratitude, en un mot, les passions vicieuses jettent le masque. J'eus lieu de frémir d'une hideuse corruption, lorsque la comtesse de Lichtenau, adulée le 11 novembre, négligée le 12, abandonnée le 13, arrêtée le 14, devint l'objet du déchaînement général. Les couplets, les libelles, les caricatures, les outrages et les calomnies poursuivaient cette infortunée. Parmi ses persécuteurs, se firent remarquer, comme les plus acharnés, des misérables qui *avaient demandé avec effronterie sa protection et reçu avec bassesse ses secours !...* »

Telle est donc, en général, la conduite des hommes! Bas et rampans devant la puissance, ils sont indifférens et cruels pour le malheur! M. de Dampmartin ne les imita pas. Il montra un extrême désintéressement, et prodigua à cette infortunée des soins qui lui rendirent, sinon le repos, du moins la santé. Mais, étranger et sans crédit, il ne put empêcher que, le 16 février 1798, elle ne fût complétement dépouillée de ses biens, et enfermée dans la forteresse du grand Glogau. — Dans les *Mémoires* qu'elle a publiés depuis, madame la comtesse de Lichtenau s'exprime ainsi à ce sujet, page 189 :

« M. de Dampmartin fut enveloppé dans ma » disgrâce, et arrêté avec ma mère et mon fils. » Quelle reconnaissance ne lui dois-je pas pour

» toutes les consolations que j'ai reçues de lui » pendant l'espace de quatre mois qu'il a par» tagé ma captivité! Loin de se laisser abattre, » il soutenait mon courage par l'espoir d'un » avenir plus prospère; et si j'avais eu, comme » on l'a prétendu, le dessein de me donner la » mort, ses sages conseils m'en auraient dé» tournée. Mais rien n'est comparable au pro» cédé généreux qu'il eut alors avec moi. J'ai dit » à mes lecteurs que je lui avais assuré, sa vie » durant, une pension de 400 écus; eh bien! » il me conjura, il me força de reprendre le con» trat, en me disant qu'*une obligation con» tractée dans les temps heureux devenait » nulle pour lui du moment que la fortune » m'était contraire.* »

Pour se distraire de ces pénibles souvenirs, il se rejeta vers des souvenirs plus anciens et encore plus pénibles, et il acheva son ouvrage intitulé : *Evénemens qui se sont passés sous mes yeux pendant le cours de la révolution française*, un volume in-8°, qu'il dédia aux mânes du Roi mort. Le prince fils vit avec plaisir cet acte éclatant d'une profonde reconnaissance, et il lui écrivit :

Berlin, 21 mars 1799.

« Je vous remercie de m'avoir envoyé votre ouvrage sur les événemens de la révolution qui se sont passés sous vos

yeux. L'idée d'en faire hommage à la mémoire de mon père est neuve, digne de votre cœur, et faite pour vous assurer mon estime, ou du moins pour la justifier. En vous répétant l'assurance de mon intérêt, je prie Dieu de vous avoir en sa sainte et digne garde. »

FRÉDÉRIC-GUILLAUME III.

J'ai sous les yeux une lettre autographe du chevalier de Boufflers, qui concerne le même ouvrage ; la voici :

Winslow, ce 10 février 1800.

« Je chercherais inutilement, mon très-cher et très-aimable confrère, comment tous les hasards les plus contrarians se sont réunis pour me montrer à vos yeux coupable du crime dont mon cœur est le plus éloigné, celui de vous oublier. Je n'appellerais pas cela une impolitesse, mais une injustice, une ingratitude, et presque une impiété. Quel est l'homme qui, vous connaissant, ne rechercherait point votre amitié, et qui, la possédant, comme vous avez bien voulu m'en flatter, risquât jamais de la perdre?

» C'était moi, mon cher confrère, qui me plaignais intérieurement de votre silence. Après une lettre que je me souviens bien d'avoir écrite, mais dont le contenu est sorti de ma mémoire, j'ai appris aussi que la personne que j'avais chargée de vous porter le prix de votre précieux livre, n'avait point fait ma commission, et je vois, pour comble de guignon, que l'imprimeur Spoëner ne s'est point empressé de vous porter mes complimens, mes remercîmens et mes instances, de vouloir bien vous charger, le printemps prochain, de suivre l'impression de quelques morceaux que

je compte lui envoyer. Quoi qu'il en soit, mon cher confrère, et si vous me permettez cette expression, mon cher ami, ne croyez point aux apparences qui trompent si souvent en mal comme en bien ; jugez de mon cœur par le vôtre, et voyez si vous cesseriez jamais d'aimer le plus aimable des honnêtes gens et le plus honnête des gens aimables.

» Vous allez, dites-vous, donner, ou permettre qu'on donne une seconde édition de votre dernier ouvrage, et vous voulez bien me demander mon avis, tant sur le livre que sur les changemens dont il serait susceptible. Si vous aviez reçu la lettre que je vous écrivis dans le temps, vous auriez vu que mon sentiment sur l'ouvrage ressemble parfaitement à mon sentiment sur l'auteur, dont il est le portrait le plus fidèle. Il fixe l'attention, il inspire l'intérêt, et il force l'estime. Mais il ne peut faire cet effet-là que sur les gens capables d'attention pour les choses, d'intérêt pour le malheur, et d'estime pour la vertu. Les hommes frivoles ne font attention à rien, parce qu'ils ne méritent pas qu'on en fasse à eux ; les hommes durs rougiraient de s'intéresser à quelqu'un, et les hommes corrompus sont inaccessibles à l'estime, en proportion de ce qu'ils en sont indignes. Ne vous étonnez donc point, mon cher confrère, si votre livre a rencontré des partisans et des critiques; le langage du cœur, que vous y parlez depuis la première ligne jusqu'à la dernière, charme le plus petit nombre des lecteurs qui l'entendent; mais il est pour le reste une langue étrangère, qu'aucun rudiment ne leur apprendra jamais.

» Vous me demandez des conseils, en voici : Je lierais, si je le pouvais, un peu davantage toute la série des événemens; une partie des réflexions, des raisonnemens et même des portraits, serait mise ensemble et à part; l'excellente digression sur l'histoire de l'armée française ferait de même un morceau détaché; je refroidirais quelques élans bien na-

turels dans l'auteur, mais quelquefois un peu trop poétiques pour le lecteur, qui ne peut pas toujours, surtout hors de France, partager vos émotions.

» Pardonnez-moi des avis dont je me défie moi-même, et croyez que je vous les donne beaucoup plus pour vous obéir que pour vous guider. — Madame de Boufflers me charge de tous ses complimens pour vous; vous pouvez compter à jamais sur la justice qu'elle aime à vous rendre. »

Cette *seconde édition*, ni la publication projetée par M. de Boufflers, n'eurent lieu; l'un et l'autre songèrent à revenir dans leur patrie. A cette époque, la porte s'en ouvrait aisément à quelques individus. Je ne sais quel général dit au premier consul : *Boufflers est sur la liste des émigrés, vous devriez ordonner qu'on l'en éliminât.*—*Oui, sans doute*, s'écria Buonaparte, *il nous fera des chansons.*—M. de Boufflers revint; et son premier soin fut de s'occuper de son ami. Je possède une des lettres qu'il écrivit à cette époque, et certainement je n'en priverai pas mes lecteurs, tout ce que M. de Boufflers a écrit étant extrêmement précieux et agréable.

A M. DE DAMPMARTIN,

ANCIEN COMMANDANT D'UZÈS.

Paris, 20 vendémiaire.

« Je chercherais en vain, Monsieur, par quelle fatalité mes réponses ne vous sont point parvenues. Je me bornerai

donc à vous répéter une troisième fois que j'ai laissé mon excellent ami, M. de Dampmartin, se portant parfaitement à Berlin, vivant de peu, mais content de peu, aimé de beaucoup, honoré de tous, et balançant, du moins par ses qualités et ses vertus, l'idée que beaucoup de nos compatriotes ont donnée de notre nation. Il est là aussi heureux qu'un bon Français comme lui peut l'être loin de sa patrie, et qu'un excellent fils comme lui peut l'être loin d'un père adoré; et je le crois en ce moment occupé à donner ses soins à un jeune homme dont les parens ont été assez bien inspirés pour recourir à un aussi digne mentor.

» Quant à son ouvrage, je n'en ai point apporté d'exemplaires, attendu que j'ai fait toute ma route à cheval; mais comme depuis quelque temps je suis fort en connaissance avec quelques libraires, je tâcherai de vous le procurer. Ayez la bonté, Monsieur, de me mander, avec toute la confiance que j'ose croire que je mérite, quels seraient les desirs de M. votre fils, relativement à la France. Je sais de reste tous les sacrifices qu'il ferait pour se retrouver au sein de sa respectable famille; mais la famille elle-même (pardonnez-moi ma liberté) aurait-elle, dans les premiers momens, de quoi le soutenir, jusqu'à ce que la patrie, mieux informée du mérite d'un si galant homme, se chargeât de son entretien?

» Si cela vous paraissait aussi possible qu'agréable, je vous prierais de me faire passer les prénoms avec les anciennes qualités de M. votre fils, et je tâcherais, sans aucune formalité préalable, de lui obtenir une surveillance sur ma responsabilité, bien sûr de ne pouvoir pas mieux la placer, et bien intimement persuadé qu'il en ferait autant pour moi.

» Recevez, Monsieur, l'assurance de tous les sentimens qui m'ont été inspirés pour vous.

» Boufflers. »

De son côté, M. de Dampmartin, après avoir accompagné pendant près d'un an, dans l'intérieur de l'Allemagne, le fils du baron Derkhordstein, sollicita aux pieds du roi de Prusse la permission de revenir revoir sa famille; elle lui fut gracieusement accordée, et au mois de février 1800 il revit le sol de sa patrie, où son père, sa mère, sa femme et son fils vivaient encore! Il fut nommé successivement membre du conseil de préfecture du département du Gard, commissaire examinateur des ouvrages imprimés sans avoir passé à la censure, censeur impérial en 1811, conseiller au Conseil des prises le 12 avril suivant, et enfin membre du corps-législatif le 6 janvier 1813.—Il adhéra le 3 avril 1814 à la déchéance de Buonaparte, et fut nommé censeur royal le 24 octobre; et l'année suivante, il fut de la commission chargée de l'examen des ouvrages périodiques, et eut particulièrement à surveiller *le Mercure* et quelques *nains*, ainsi que quelques *géans* de diverses couleurs, *jaunes*, *rouges*, *blancs*, *etc.* Mais sa tolérance et sa douceur n'étaient pas compatibles avec un pareil emploi; aussi le quitta-t-il volontairement le 1er décembre 1815. —A la restauration, il avait perdu sa place au Conseil des prises; mais il avait obtenu presque en échange, en 1816, d'être bibliothécaire du dépôt

de la guerre. Les changemens qui eurent lieu bientôt après, le privèrent d'un emploi qu'il affectionnait, et où il laissa des souvenirs ineffaçables. Depuis ce moment, il ne songea plus qu'aux lettres et à l'amitié ; et c'est là où nous allons le retrouver tout entier, en reprenant l'histoire de ses travaux littéraires, que nous avons interrompue pour terminer de suite sa vie politique, qu'il illustra par quelques discours généreux prononcés avec chaleur à la tribune de la Chambre des députés.

La première publication par laquelle M. de Dampmartin signala son retour en France, fut un roman en quatre volumes in-8°, imprimés à Paris en 1801, sous ce titre : *Brassimore, ou le Père inexorable ;* en 1803, *Nouveaux Essais de Goldsmith, traduits de l'anglais, et accompagnés de remarques*, un volume in-12 ; l'année suivante, parut son Traité sur les *Romans*, un volume in-12 ; et il donna, avec M. de Beauvoir, *Annales de l'Empire*, un volume in-8° ; en 1810, il osa publier *la France sous ses Rois*, cinq volumes in-8° : c'était rappeler des souvenirs de justice, de modération, d'amour de la part des Français, qui pouvaient ne pas plaire à cette époque. — Voici un billet de M. de Boufflers, concernant cet ouvrage ; il est sans date :

A M. Dampmartin, membre du Conseil des Prises, rue du Faubourg-Saint-Honoré.

« Mon cher voisin (c'est de tous vos titres celui que j'aime mieux vous donner), l'exemplaire de votre ouvrage a été présenté hier par moi à l'Académie, et déposé à la bibliothèque de l'Institut. Je suis occupé en ce moment à mettre au net le court article qui doit figurer dans le *Journal de Paris*, en attendant celui que je destine au *Mercure*, sur *la fin de la France sous ses rois*.

» Vous me mandez bien votre rapprochement, mais vous ne nous donnez point votre numéro; ce qui empêchera ma lettre de vous parvenir aussi promptement que je le souhaiterais. — Madame de Boufflers me charge de vous exciter autant qu'il me sera possible à nous faire jouir de votre aimable voisinage. »

Il était veuf depuis quelque temps, lorsque, le 14 mai 1811, il épousa mademoiselle Amélie de Durfort, sœur de madame la maréchale de Beurnonville, si bonne et si aimable. Jamais union ne fut plus parfaite, et par conséquent plus heureuse : il semblait qu'on ne respirait auprès d'eux qu'un air embaumé de bonheur, qui se répandait sur un petit nombre d'amis choisis qui les entouraient.

Dans la même année, M. de Dampmartin fit paraître *Quelques traits de la vie privée de Frédéric-Guillaume II*, un volume in-8°, qui furent

suivis, en 1816, de la *Lettre à Messieurs de la Chambre des Députés*, in-8° ; et du *Développement de la lettre à Messieurs de la Chambre des Députés, sur l'éducation et sur les choix des instituteurs*, in-8°. — En 1818, il donna : *Coup-d'œil sur la campagne des émigrés*, un volume in-8° ; il revit et abrégea la troisième édition des *Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin, par D. Thiebault*, et présida à la publication de *l'Apologétique* de Tertullien, traduit par l'abbé Meunier. Ce dernier ouvrage fut l'heureuse cause de ma liaison avec l'écrivain dont je viens de retracer la vie si honorable. Il coopérait, ainsi que moi, à la rédaction des *Annales de la littérature et des arts*, lorsque, sur une remarque critique qui m'était échappée, il termina sa réclamation par ces bienveillantes paroles : *Je vois avec peine au nombre de mes censeurs un écrivain dont les ouvrages font estimer le talent, aimer le caractère et respecter les principes.* Le gand était jeté, je dus le ramasser, et je m'empressai de le faire en envoyant cette explication :

« ... Quand on a tort, il faut savoir avouer qu'on a tort... Je déclare ensuite que, lorsque j'ai témoigné ma surprise de ce que votre critique, *en général si franche et si judicieuse*, avait laissé passer cette faute et quelques autres, je n'ai pas voulu donner trop d'extension, ni un sens trop

sévère à cette remarque, et je n'ai eu d'autre intention que de réparer un oubli, en faisant connaître un livre très-estimable. Je crois que la traduction de *l'Apologétique* de Tertullien par l'abbé de Gourcy, revue et corrigée par MM. Breghot du Luth et Péricaud, est supérieure à celle de M. l'abbé Meunier; mais je n'ai pas prétendu que cette dernière fût sans mérite. J'aurais seulement desiré que M. de Dampmartin, qui en est bien capable, fît disparaître les négligences qu'on y découvre.

» Quant à la dernière phrase de M. de Dampmartin, je ne trouve pas de terme assez expressif pour y répondre dignement. Je serais très-fâché que deux ou trois lignes de la critique accidentelle d'une brochure dont il n'est que l'éditeur, lui eussent persuadé qu'il devait me ranger parmi ses *censeurs*. Je n'accepte pas un pareil titre : je le prie de croire que j'ai lu avec trop de plaisir et d'intérêt plusieurs de ses ouvrages, pour vouloir rien écrire qui puisse l'affliger. Je n'hésite donc point à rétracter les mots trop absolus qui se sont glissés dans mon article, et qui, avec juste raison, ont dû lui déplaire.... »

Tel est le doux empire de ces *Lettres* si justement surnommées *humaines*, qu'une discussion où j'avais tort, puisque j'avais été l'agresseur, me procura l'amitié de cet homme aimable, dont j'ai pleuré la perte au sein de son estimable famille. Hélas! la mort vint le surprendre le 12 juillet 1825, comme on était occupé à lire ses *Mémoires sur divers événemens de la révolution et de l'émigration*, deux volumes in-8°; travail honorable, qui annonçait dans l'auteur un esprit

très-conciliant, un bon cœur et un sujet dévoué et fidèle. C'est là que, profitant des sages conseils de M. de Boufflers, en refaisant l'ouvrage qu'il avait publié en Prusse, sur les *Événemens de la révolution*, il a trouvé l'occasion d'y peindre, ainsi qu'on l'a vu plus haut, celui dont l'amitié lui fut si honorable et si précieuse. Ces deux amis étaient faits pour s'estimer et se comprendre mutuellement, parce que tous deux avaient une égale bonté de caractère et une extrême finesse d'esprit. Leur conversation était animée, élégante, instructive, quelquefois maligne, et cependant toujours remplie de bienveillance, car leur malignité ne s'épanchait, ne se manifestait qu'en douces saillies qui n'arrivaient jamais jusqu'à l'offense.

Un anonyme en a fait ce juste éloge dans le *Journal des Débats* : « Infatigable pour le travail, il passait plusieurs heures de la matinée à écrire ou à dicter; et il a laissé des manuscrits fort précieux, surtout par les rapprochemens qu'ils offrent. Peu d'hommes ont poussé plus loin que M. de Dampmartin la bonté, la douceur, et la plus parfaite égalité d'humeur. Fils tendre et respectueux, excellent époux, il était le meilleur des pères et le modèle des amis et des maîtres. Jamais les vicissitudes de la fortune ne lui arrachèrent une plainte; il ne laissait guère écouler

de journées sans rendre service à quelqu'un ; et, durant trente-trois ans que l'écrivain de cet article a eu le bonheur de le connaître, il ne lui a jamais entendu proférer un reproche ou en être l'objet. Une vie réglée et une excellente constitution permettaient à ses amis l'espérance de le conserver encore pendant plusieurs années, lorsqu'une fluxion de poitrine, survenue inopinément, l'enleva dans neuf jours. Il supporta ses souffrances avec un grand courage et une résignation parfaite, et mourut, après avoir reçu les consolations de la religion, avec cette piété douce et éclairée qu'il avait montrée durant toute sa vie. »

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE HACQUART.

